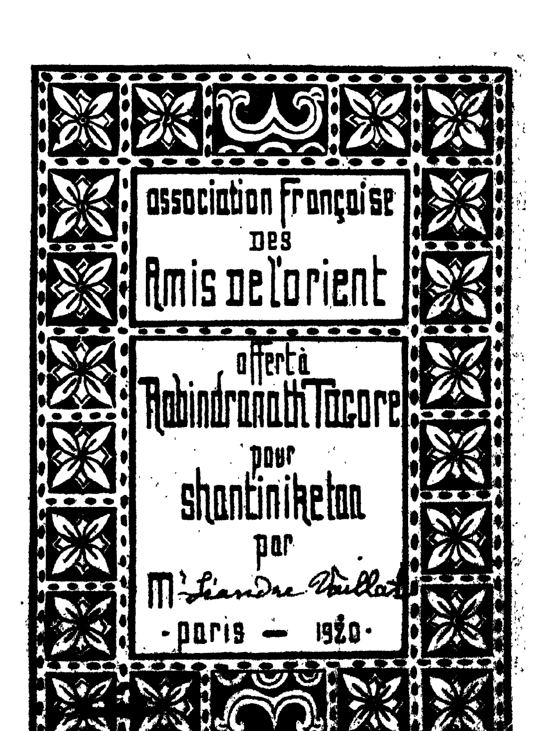

association Française
des
Amis de l'orient
offert à
Rabindranath Tagore
pour
shantiniketan
par
Mr Léandre Vaillat
·paris — 1920·

IL A ÉTÉ IMPRIMÉ :

5 EXEMPLAIRES SUR PAPIER DES MANUFACTURES
IMPÉRIALES DU JAPON
NUMÉROTÉS DE 1 A 5

15 EXEMPLAIRES SUR PAPIER DE HOLLANDE
VAN GELDER
NUMÉROTÉS DE 6 A 20



LE CŒUR & LA CROIX DE SAVOIE

DU MÊME AUTEUR

Art.

Bracquemond (Marty, éditeur). . . . . . . 1 vol.

Études d'art (Fischbacher, éditeur) . . . . 1 vol.

J.-B. Perronneau, peintre-pastelliste (en collaboration avec M. Ratouis de Limay) . . . 1 vol.

La Société du dix-huitième siècle et ses peintres (Perrin, éditeur) . . . . 1 vol.

Littérature.

La Savoie, *ouvrage couronné par l'Académie française* (Perrin, éditeur). . . . . 1 vol.

Le Cœur et la Croix de Savoie (Perrin, éditeur) . . . . 1 vol.

Roman.

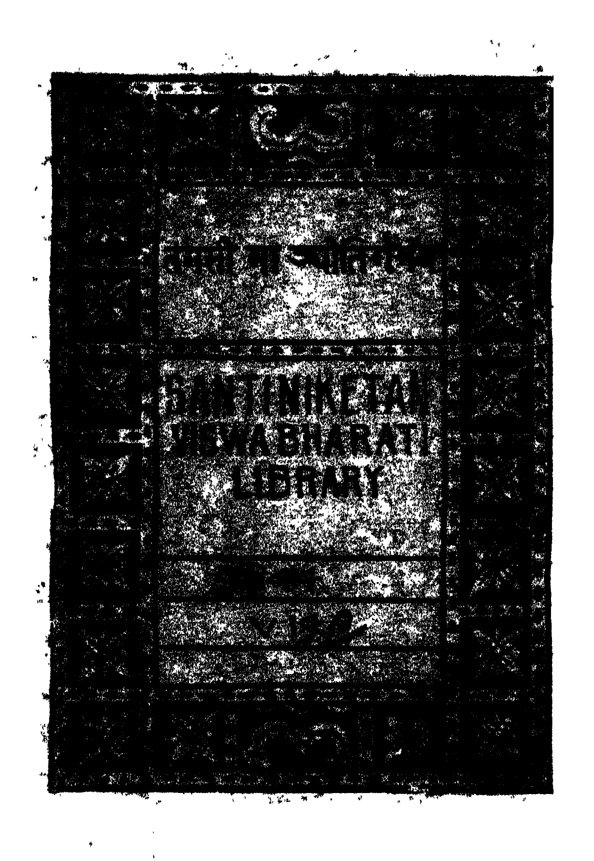
Modeste et Beauchassis (Flammarion, éditeur) . . . . 1 vol.

LÉANDRE VAILLAT

LE CŒUR
ET
LA CROIX DE SAVOIE

CHAMBÉRY - MAURIENNE
TARENTAISE

PARIS
LIBRAIRIE ACADÉMIQUE
PERRIN ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS
35, QUAI DES GRANDS-AUGUSTINS, 35
1914


SANTINIKETAN
VISWA BHARATI
LIBRARY

A ma chère femme,

L. V.

LE CŒUR ET LA CROIX DE SAVOIE

I

LE BERGER DE ZALA

C'était la coutume, chez les bergers de Zala, de tailler le bois en forme d'objets familiers, de fer à cheval, de cornemuse, de broc, de tasse, de marteau, de houlette, de les découper deux par deux et de pendre l'un au cou de la brebis mère, l'autre au cou de l'agneau, pour les reconnaître au toucher plus qu'à la vue. Un maître habile songea un jour à perfectionner cette pratique : « Simplifions à l'avenir, dit-il, marquons la mère et les agneaux avec des rubans de même couleur. » A quoi le simple berger répondit : « Comment ferons-nous, la nuit, pour réunir ceux qui appartiennent à la même famille ? »

Dans la plupart des campagnes de Savoie, on entend le dialogue du maître habile et du berger de Zala. Ce sont deux voix qui alternent : l'une, plus éclatante, se répand avec volubilité, se couvre de paillettes, assourdit, miroite... et n'a pas toujours l'accent du pays ; l'autre, plus discrète, nuancée, réplique aux apostrophes brillantes par un mot, un seul, en patois souvent, avec une intonation à laquelle on ne peut jamais se méprendre... La première vante les grands espaces, les bâtisses qui ne parviennent pas à les circonscrire, les avenues inutiles, trop vastes, qui côtoient la commune primitive, mais restent en marge d'elle, formant un panorama vague et sans âme, les rues ouvertes par des prodigues sans responsabilité, alignées toutes droites, balayées par le vent, abandonnées au soleil, brutalement éclairées, qui à leur issue encadrent les horizons avec la fixité d'un décor imposé, monotone, les magasins plus hauts que les donjons, les caravansérails, les bureaux de poste, les casernes, les écoles, les mairies, disproportionnés, surchargés de fioritures, les vêtements pareils dans leur banalité à ceux des autres villages, sans rien dans l'apparence qui annonce la province, sans aucune de ces sollicitudes émouvantes,

aucun de ces accords intimes qui font d'un édifice, le produit naturel et d'une coiffe, la fleur jaillie du sol, bref une vie moderne qui s'élabore au hasard comme si l'autre, l'ancienne, n'avait jamais existé.

La seconde voix doucement parle des costumes bariolés, toujours en harmonie avec le climat et les habitudes, affirmant leur pauvreté au lieu de la déguiser, avouant leur richesse avec la discrétion de ceux qui sont riches depuis longtemps, des rues sinueuses, des églises, des châteaux, des maisons, des boutiques où le maître à bâtir, guidé par le rude bon sens des habitants, inspiré par la mémoire des hommes qui vécurent moins pour eux-mêmes que pour l'avenir, a mis au service de la commune les ressources de sa connaissance et les perfections manuelles de ses ouvriers.

Tandis que la première voix prétend nous contraindre à remplacer les amulettes par des rubans de couleur, la seconde réplique :

Pour avoir simplifié les choses, vous ne savez plus reconnaître celles qui appartiennent à la même famille. Vous errez dans votre province comme en un pays inconnu, vous croisez des parents que vous prenez pour des étrangers, vous perdez conscience de vous-

même, au point de reprocher aux autres vos propres métamorphoses, vous raillez les habits, les demeures, les usages de jadis sans vous douter que des raisons plus durables que vous les ont dictés à vos ancêtres ; vous riez des légendes qui cristallisent l'histoire, en vous réclamant de l'histoire qui énumère les cas particuliers dont se forme la légende ; vous invoquez la science incertaine, qui change de jour en jour, pour condamner des expériences vérifiées, des habitudes éprouvées ; et, comme un enfant qui ne sait pas lire jette au loin, de rage, son alphabet et le piétine, vous ruinez les symboles à moitié effacés qui continuent à mourir lentement, parce que vous ne savez plus les épeler.

Autrefois cependant, ils ne furent pas créés pour des indifférents, ni vus par des yeux sans regard ; à chacun d'eux s'attachait une pensée, de même que dans les livres de prière chaque méditation se termine par un bouquet spirituel. Le commerce du monde, la nécessité de courtoisie obligeaient les habitants à connaître les blasons ; le prestige de l'Église, la conviction religieuse les inclinaient à méditer les Évangiles et la vie des Saints. Les entailleurs et les peintres verriers cherchaient leurs su-

jets dans l'armorial de la province et la légende dorée : leur œuvre et leur mentalité restent muettes, incomprises si l'on n'a pas recours à la Bible et à l'héraldique.

Les ayant désapprises, vous demeurez sur la défensive par un reste de rancune, par un excès de méfiance, par un goût de la discussion, par un scrupule politique, vous vous obstinez à vous montrer chatouilleux à l'endroit de nos fastes, et votre prudence vous fait oublier notre gloire.

Il vous faut quelque effort pour rentrer dans la familiarité de notre lignée ; vous vous trouvez dans la situation d'enfants prodigues qui ont quitté leurs parents depuis de longues années et veulent retourner à eux ; à la première rencontre, malgré tous les gestes de sympathie, toutes les volontés cordiales, il subsiste une gêne, un malaise qui ne se dissiperont parfaitement qu'au jour où vous aurez adopté de nouveau les habitudes que vous désapprîtes et reconquis les biens qui tombèrent par votre faute en déshérence. Mais l'effort qu'exige cette nouvelle initiation diminue à mesure qu'on y persiste. Peu à peu le passé, que vous voyez dans la manière noire des inquisiteurs, s'éclaire d'une lueur confuse, puis

s'illumine, enfin vous charme par sa franchise, vous livre une âme limpide ; désormais vous entrez dans son histoire comme en une maison où des personnages, des plantes, des oiseaux rares conversent, embaument et chantent en paroles subtiles, en senteurs suaves, en *mélodies expressives, où la* vie ancienne s'épanouit en formes tellement coutumières que vous les reconnaissez pour ainsi dire au toucher, la nuit, les yeux fermés, comme les amulettes du berger de Zala...

II

CHAMBÉRY

Si donc à force de patience, de sympathie, vous discernez cette voix dans le flux des paroles qui tâchent à la couvrir, si vous n'écoutez pas les sollicitations trompeuses du bavard qui vous dissuade des conseils qu'elle murmure, si vous consentez à pénétrer dans les vieilles rues de Chambéry, alors la ville vous apparaît composée comme ces miniatures que l'on voit dans les livres d'heures de nos ducs de Savoie...

Le peintre commence par planter carrément autour de la feuille de vélin jaune quatre bois de lance qu'il entrelace de branches et de feuillages ; et, sous cet arc de triomphe qui *ressemble à ceux que l'on dressait aux jours*

de fête, à l'entrée des faubourgs, dans ce cadre qui a au moins cinq ou six centimètres de hauteur, il trouve le moyen d'inscrire toute une cité aux tuiles rouges, des clochers pointus, un château fortifié, des rues qui s'abritent derrière des remparts, les belles charpentes d'une halle, une boutique avec un marchand, à terre des revêtements de carreaux verts et bleus, une haute tour carrée qui supporte elle-même, comme un coquetier gigantesque, un œuf d'or d'où jaillit une longue flèche et une croix, puis au delà une montagne dont on reconnaît le profil. Tandis que la Vierge, à genoux, attend sous un porche la venue d'un ange aux grandes ailes irisées, il prend un peu d'outremer au fond de son godet et fait entrevoir au loin, dans l'ouverture de l'arc brisé, un lac bleu. Sur les places publiques, aux carrefours, dans les perspectives, il enlève à la pointe du pinceau de minuscules personnages prestes, pimpants, flambant neufs, qui se croisent, bavardent, piétinent et n'ont l'air d'être là que pour dire : « Hein! comme nos murailles sont élevées ! » Il les habille suivant leur condition, copie des objets familiers à la manière d'un bijou, pignoche une seille, un van d'osier, un hâtelet, un chariot

quatre roues comme une dague ciselée; il écrit à la fin de chaque page le premier mot, la *réclame* de la page suivante et, à la sollicitude qu'il apporte dans les moindres détails, à la tendresse qu'il confie à son art, on voit bien qu'en racontant les Évangiles, il se souvient de notre pays et ne suppose pas que des histoires aussi merveilleuses aient pu se passer ailleurs qu'en Savoie...

Pour lui donner raison, la vieille ville tâche encore de ressembler à celle que les ducs voyaient en priant, entre les feuilles de leur missel, dans un brouillard d'or et d'azur... On dirait qu'elle a été bâtie, comme l'autre a été peinte, sur le champ d'une majuscule, entre les pistils rouges du caractère. Elle ne s'éparpille pas, elle se ramasse; elle ne veut pas éblouir, elle s'affirme simplement; comme elle est née à un carrefour de routes, elle se laisse protéger par le château qui garde le passage, et s'approche le plus possible de la colline qui fonce en éperon dans la vallée; le terrain qui lui est mesuré dans les limites que lui imposent la peur, l'intérêt, elle l'utilise avec l'esprit d'un enlumineur qui fait tenir dans un petit espace l'image sensible qu'il se forme de la vie; elle y rassemble ce que

l'on voit dans les miniatures des livres d'heures ; et si la situation même de la ville affirme tout ensemble la hardiesse et la prudence de ses bourgeois, s'il y a quelque chose *de fier dans l'occupation de cet emplacement,* en même temps que de respectueux dans la familiarité obligée de ce voisinage, on y peut deviner encore à chaque pas les raisons que les anciens habitants avaient de s'émouvoir et de s'attendrir.

Certes Chambéry ne s'enlève pas, comme Annecy, au-dessus d'un mirage, elle ne s'enveloppe pas, comme la capitale salésienne, de cette vapeur délicate qui flotte sur les arbres et le lac ; elle ne s'abandonne pas à cette nonchalance qui passe à leur insu, tel un souffle de volupté italienne, dans la prose fluide de saint François de Sales et les phrases cadencées de Jean-Jacques ; elle ne voit pas son image répétée à l'infini dans les canaux verts et bleus ; ses maisons n'ayant pas de miroir se font moins séduisantes ; leurs murs ne se colorent jamais de ce reflet qui change au-dessus des eaux avec les buées de l'atmosphère et semble émouvoir le visage des villes ; elle demeure grise, affirmant ses pavés, ses pierres, ses ardoises, invariablement sévère, comme si la couleur

fait indigne de la majesté de son histoire. Quand on vient du dehors, des boulevards extérieurs qui l'escamotent, on croit entrer dans un domaine à part, quitter une demeure turbulente pour une maison tranquille, une place publique pour une église, revêtir un manteau de fraîcheur, de silence et de méditation...

Les rues, presque toutes, décrivent des sinuosités ; par là elles se protègent en été contre le soleil, en hiver contre le froid, le vent et la bourrasque, et il se trouve ainsi que la lumière y est plus fine, qu'elle s'étale moins en surfaces aveuglantes, en étendues monotones ; on suit avec un plaisir délicat la spire qu'elle trace avec la courbe des maisons, on comprend mieux le prix de cette clarté qui agonise de muraille en muraille et se réduit, quand le soleil baisse, à une frise d'or sous les auvents des toits ; on la recueille du regard, prête à expirer, comme on fredonne instinctivement pour ne pas l'oublier le refrain d'une fanfare qui s'éloigne... Et quand enfin, le soleil s'est couché derrière les montagnes, en laissant dans l'air une étrange sérénité, un azur plus lucide, on dirait d'une ville sombre ensevelie au fond des étroits canaux de ciel bleu endigués là-haut entre les quais d'ardoises.

Comme chaque rue se déplie avec des grâces souples qui sont des coquetteries, que chaque maison se hausse ou se baisse, que de l'une à l'autre il y a des saillies, des retraits, à chaque pas, dans la suite des horizons déroulés au gré de la marche, on découvre des lignes et des formes nouvelles, les silhouettes changent et se groupent différemment. La vieille ville compose ses visages un à un, mais de telle sorte que l'un prépare l'autre, de même que l'enlumineur à la fin de chaque page inscrit le premier mot de la page suivante ; elle les présente volontairement dépouillés de toute surcharge, dans un cadre net, chevillé comme les bois de lance autour de la feuille de vélin ; mais dans son impérieuse sollicitation, elle met une force discrète, une puissance persuasive et, suggérant plus qu'elle ne commande, elle laisse à nos sensations le temps de devenir des sentiments.

Ainsi elle nous prend tout entiers ; sitôt qu'on y pénètre, il semble qu'on n'en soit jamais sorti. Le tapage même revêt un caractère familier, il naît des habitudes, des nécessités matérielles, des volets que l'on glisse, d'un marteau que l'on heurte, d'une enseigne qui grince, d'un cheval qui arrive sur les pavés, dont les sabots s'étouffent ensuite sur la terre molle,

l'un roucoulement de pigeon posé au bord de l'ardoise, auquel répond le tour d'une girouette sur elle-même, de bruits que l'on écoute naître, grandir, disparaître, qui sont dans leur variété le contraire du banal, de l'attendu, et se caractérisent comme le pas d'une personne connue.

Donc la petite cité, avec une sorte de bonhomie résignée, tâche en avouant sa prudence à vous persuader que c'est mieux ainsi et, dans la manière dont elle utilise le terrain pouce par pouce, elle agit à la façon de ces peintres en trompe-l'œil, si nombreux en Savoie et en Italie, qui en quelques coups de pinceau procuraient aux pauvres châtelains de notre province l'illusion du marbre, des colonnades et des grands escaliers. Elle se crée, elle aussi, un monde pour l'explorer lentement et peut-être, dans le spectacle de cette ingéniosité, Xavier de Maistre a-t-il trouvé la première idée de son *Voyage autour de ma chambre* ?

La complication des rues sur lesquelles s'ouvrent d'autres rues, qui mènent elles-mêmes à des allées, à des places, semble indéchiffrable ! On avance en croyant qu'un espace compté près des remparts sera vite traversé,

que quelques minutes suffiront à le connaître; on s'engage dans un de ces chemins avec la pensée que peut-être il s'ouvrira sur la campagne, s'épanouira en un carrefour, mais un autre chemin, puis un second, puis un troisième vous attardent et vous intriguent avec leurs perspectives qui conduisent à de nouveaux mystères, et l'on vague pendant des heures, et peu à peu l'on prend conscience des secrets, des promesses de la ville cachottière, tortueuse comme un diplomate du temps de Machiavel.

Il arrive que le diplomate réponde à nos questions en mettant un doigt sur les lèvres et que son mutisme nous défende d'aller plus loin : ce qui semblait un passage n'est qu'une impasse; une allée se ferme en cul-de-sac; on va, les yeux fixés vers une lumière de cave qui semble tomber du haut du ciel au delà d'une voûte obscure ; mais on se bute à une sorte de cour aux pierres noircies, pareille à un puits d'où l'eau se serait retirée; les murailles scellent du silence, et dans le granit, les saillies des poutres, en forme de boulets de bronze, de coins de fer taillés à facettes aiguës, les guichets aux barreaux rouillés traçant sur l'ombre le réseau inflexible de leur gril, nous aident à imaginer une de ces ca-

chettes mystérieuses où les historiens d'une certaine école voient le décor de tous les crimes, de tous les forfaits politiques du moyen âge et de l'ancien régime.

Il nous faut un peu forcer notre indolence naturelle pour pénétrer dans ces arcanes. On hésite, on se dit : A quoi bon ! L'ombre nous repousse, nous entrons dans son royaume avec une méfiance instinctive, comme des enfants qui ont peur de la nuit, nous nous méfions de ses surprises et nous craignons surtout de ne pouvoir supporter l'énorme poids du passé. Mais que l'on réussisse à vaincre cette répugnance qui est une révolte de notre santé, de notre goût de la vie, à dominer le premier mouvement qui tend à nous libérer de toutes les servitudes que nous n'osons pas nous exprimer à nous-mêmes, que l'on accorde à ces pierres un peu de la curiosité bienveillante que leur prêtèrent successivement tant de générations ! Alors on regrettera l'indifférence d'une seconde, on voudra murmurer les mots du cœur comme si l'on surprenait sur un visage ridé, jusque-là impassible, la contraction d'une sensibilité.

Ces marches à l'aventure sont émouvantes. Parce que l'on a fait un pas de plus, tourné la

tête à gauche ou à droite, on entre dans l'histoire, on change d'âge, on voudrait presque changer de costume. Il suffit quelquefois d'un simple nom de rue. Je n'entends pas de ces noms plaqués au hasard, sur de l'émail bleu, venus on ne sait d'où, qui remplacent dans la plupart des villes de France les vieux noms de contes et de légendes et font figure de ces oranges et de ces bananes qu'on vend dans nos marchés à côté de nos pommes reinettes et de nos noix ; mais un de ces noms expressifs, pour ainsi dire gravés profondément dans la pierre en même temps qu'elle fut posée, et dont le creux se comble tandis qu'elle s'use. Il y a en eux quelque chose de tranchant et de vigoureux, qui nous fixe sur les intentions d'une époque où l'on savait plier devant les règles les plus subtiles d'une courtoisie chevaleresque, mais aussi, quand on avait franchi les étapes de la formalité, vouloir avec passion.

Le fait seul de dire « rue Juiverie » implique une singulière violence dans les mœurs. Cela signifie : quartier des Juifs, barricadé par des chaînes de fer, endroit où les Juifs étaient parqués, où le prince les venait chercher quand il avait besoin de leur or, où il lâchait la foule quand il voulait détourner sur eux le ressenti-

ment populaire, aux époques de disette et de famine, où le peuple enfin se ruait torche et pique à la main, en les accusant d'avoir empoisonné les puits ou répandu la peste, en proférant le cri d'anathème et de malédiction qui ralliait les colères obscures et les terreurs mystiques.

Il est d'autres noms encore auxquels on ne se trompe pas : rue « Basse-du-Château » ; il en est qui expriment l'ironie des bourgeois à l'endroit des choses militaires, leur désir d'abaisser la morgue des garnisons espagnoles dont ils gardaient une mémoire chargée de rancune, leur façon de ramener l'appareil guerrier à la proportion de leur gros bon sens. Alors ils ne disent pas : Derrière les Remparts, mais Derrière les Murs, indiquant fort bien les fanfaronnades inutiles de ces soldats dont on répétait volontiers en Savoie qu'ils étaient soldats au village et paysans à l'armée.

Ailleurs ils voient chaque jour une croix d'or qui paraît au milieu d'une rue ; et ils disent tout simplement la « rue de la Croix-d'Or », comme on dit à la campagne l'année de la grêle, de la visite pastorale, ou la maison de l'ormeau, du tilleul, en désignant les années de l'événement marquant, les maisons de l'arbre qui les ombrage.

Souvent, mais plus tard, et ces noms-là ne sont pas très anciens ni très populaires, ils cherchent dans leur histoire et trouvent Bonivard, Saint-Réal qui correspondent à l'idéal du moment et restent le témoignage de leurs incertitudes et de leurs contradictions. Parfois, rarement, ils se souviennent qu'il y avait sur un point de la ville une belle et noble architecture monastique, que dans un moment de folie ils l'ont abattue, rasée, et cependant que par une sorte de regret tardif, de mélancolique expiation, ils murmurent encore rue Saint-Dominique, ils ferment les yeux sur d'autres ruines que l'on prépare...

Tous ces noms anciens, sans correspondre absolument avec les choses qu'ils désignent, sans les grouper tout à fait dans le temps particulier qu'ils évoquent, nous mettent en un état de rêve propice à les comprendre. Qu'ils sonnent le boute-selle, qu'ils inspirent la confiance et l'abandon, qu'ils paraissent échappés de la bouche d'un pédant de collège ou prononcés avec un accent de passion religieuse ou politique, toujours nous trouvons dans les architectures de la vieille ville un monument, un fragment de muraille qui les justifie, semble élargir le cercle de leurs résonnances

et multiplie en nous-mêmes leurs échos.

Parvenus à ce point de vibration intérieure où nous savons que l'harmonie de la cité résulte de l'accord subtil de son silence et de ses voix secrètes, nous oublions les erreurs accumulées par ceux qui ne savent pas écouter, nous rassemblons les éléments épars de la vie ancienne et nous distinguons avec une extrême lucidité, par delà tant de hiatus qui les morcellent, tant de masques qui les cachent, les intentions que les pierres enferment au dedans d'elles-mêmes avec ces parchemins roulés dans un cylindre de fer où les maçons écrivent leur âge et celui de l'édifice.

Nous voyons alors dans une muraille un rempart, dans un pont couvert qui enjambe l'espace, dans un escalier qui grimpe le long d'une maison les méandres d'un chemin de ronde, dans la maison elle-même une tour familièrement accaparée par de petits métiers, dans les fortifications la carrière d'où les habitants ont extrait les blocs de leurs demeures, les agrandissements successifs de la ville, dans les faubourgs, le point où les routes deviennent des rues, et la voie qui vous révèle enfin cette vallée, ces montagnes qu'on devinait par échappées, entre les murs.

Dès lors chaque rue n'est pas l'endroit où nous promenons indifféremment notre ennui, *ni le corridor d'un couvent dont les cellules* abritent la même méditation, chaque porte s'ouvre sur une pensée différente. Ici des gestes de force s'immobilisent dans l'architecture. Ailleurs le goût de la vie pieuse, intime se lit dès le seuil. Trois lettres I. H. S., une date 1635, deux initiales creusées dans un linteau : ces signes que le temps amène au niveau de la pierre usée, qui l'effleurent à peine aujourd'hui et demain s'effaceront, étaient jadis profondément gravés ; on ne doutait pas d'eux, leur sens était connu de tous, on les comprenait comme un calvaire dans la campagne, on les prononçait comme une formule d'accueil et d'hospitalité, avec la ferveur d'une action de grâces... Sous un arc en accolade, un escalier grimpe en colimaçon, autour d'un arbre de pierre, et ses degrés luisent d'une clarté douce, inégale, presque nocturne : on pense aux femmes en hennins... Il y a des balcons ventrus, orfévrés comme une cage d'oiseau, qui se penchent et saluent les plaisirs du monde, d'autres qui emprisonnent en leur feuillage quelque mascaron cornu ; des tympans en ferronnerie qui paraissent posés sur la lumière comme une

dentelle de Chantilly sur une épaule nue ; des cours intérieures où les balustres de pierre semblent encore, en vous conduisant vers le recueillement, jeter un regard au dehors, un dernier adieu aux charmantes dissipations...

Dans une niche, au niveau d'un soupirail, une Cybèle de carrefour jette de l'eau par ses mamelles. On déchiffre une date, 1669 : elle est inutile. Les portes à pilastres, les frises où courent des acanthes, les linteaux que soutiennent les cariatides et les tympans en demi-lune que ferme une grille en fer forgé, faisant la roue, les proportions majestueuses, les voûtes où les pas résonnent, et sitôt le seuil franchi, les escaliers qui montent en loggias, et puis les appartements à dorures massives, les parquets en marqueterie blonde, les cheminées de marbre à pieds de lion, tout cela est signé : dix-septième siècle, le temps où l'on aimait les meubles de Boulle, les tapisseries à pavots, l'or recouvrant les statues de bronze et de plomb, les jardins dessinés par Le Nôtre, les grandes vasques, une ordonnance majestueuse inspirée de Rome ou de Versailles et qui, par un hasard dont bénéficient rarement les imitations, se trouvait tout naturellement née pour les montagnes, à la proportion des architec-

tures de rochers, des temples de granit dressés dans les nuages !... Tout cela rappelle impérieusement l'époque où Hortense Mancini, beauté romaine, remplissait les rues de Chambéry de ses cavalcades, se faisait peindre en Minerve casquée de plumes, chassait et tirait à balle franche contre les ortolans et se lavait les mains dans le sang des levrauts, bref promenait sur les visages étonnés de cette petite cour de Savoie le regard tranquille et l'impudeur offerte de ses yeux bien fendus, jetant de douces flammes sous les cheveux noirs...

Maintenant quelle avenue de songes profanes commandaient ces deux colonnes où l'air vif achève de ronger les roses de pierre sculptées en leurs vases ? Qu'annonçait le fronton où les colombes poignardées se rallient parmi les débris des grandes figures que la mutilation ramène à leurs ébauches ? Comment expliquer le charme de cette maison qui abrite sa grâce française sous un toit savoyard, comme une jolie femme qui se coifferait à la ville d'un grand chapeau de bergère ? Mais ne vaut-il pas mieux ne rien expliquer, ouvrir les yeux à la beauté des choses et trouver assez de plaisir dans la couleur d'un marbre, le galbe d'un appui, une masse convenable, l'opposition d'un blanc

et d'un noir, le concours de quelques lignes? D'autant que la vieille cité, mécontente sans doute de notre indiscrétion, se plaît à nous dépister, à nous montrer d'autres figures que celles qu'elle annonce et, mêlant nos évocations, se joue de notre mémoire. Vous attendiez une femme coiffée à la Fontange et c'est une dame de la cour de Philippe le Hardi qui vous apparaît. Vous avez dans les yeux le souvenir des bustes antiques engagés dans leurs gaines, des feuilles d'acanthe pliant sous le poids de leur épanouissement, et vous dépassez une voûte ogivale; une grille entrelace et mêle ses arabesques entre de lourds piliers et des vases où des flammes de pierre se consument d'un feu de vestales, et voici qu'au-dessus de la ferronnerie légère s'élève l'abside d'une cathédrale gothique, comme un visage contemplatif au-dessus d'un pendentif orfévré...

*
* *

A côté d'un hôtel, entre deux portails armoriés, en face d'une demeure de noble ou de sénateur, sont de grandes portes cintrées, ouvertes en gueule de four, au ras du sol et

coupées à hauteur d'appui, par une *banche*, un parapet. Sur la pierre polie par le contact des mains et luisant dans les entournures comme un vêtement usé, se voit une rainure profonde où glissent chaque soir, en grinçant, *les volets en bois de châtaignier*. Parfois un auvent de tuiles laisse dans une demi-obscurité le sommet de la voûte, tandis que la banche reste en pleine lumière, solliciteuse. Il faut descendre une marche ou deux, et l'on se trouve dans une salle obscure où l'on distingue confusément, sous les poutres saillantes, la ferraille d'un chaudronnier ou les couleurs sourdes des fruits entassés, et au fond, à l'endroit le plus sombre, les premiers degrés d'un escalier qui s'enfuit de ce capharnaüm.

C'était la boutique des marchands d'autrefois. L'auvent la protégeait contre le soleil et la pluie ; au lieu des vitres que retiennent les barreaux de bois, des vitraux sertis de plomb communiquaient à l'intérieur une apparence mystérieuse, et ce que le boutiquier sortait de là-dedans, avec des airs de complot et qu'il étalait sur la banche avec des gestes menus, lents, mettait l'impatience, le désir au cœur de l'acheteur. Puisque l'échoppe était basse, l'enseigne qui se balançait au vent, criarde, gei-

gnante comme un marchand qui se plaint de la dureté des temps, se lisait mieux.

Elle annonçait, par une allusion claire et directe, avec une emphase naïve, mais toujours *justifiée, la marchandise qui lui valait son* renom : un soulier découpé dans le fer disait que l'on pouvait trouver chaussure à son pied, depuis la botte du tranche-montagnes jusqu'à la mule satinée de la petite infante. Une énorme clef vous prévenait que l'artisan d'une pareille pièce ne doutait de rien, que pour lui les serrures n'avaient pas de secret et qu'à l'époque où l'on ne renonçait pas plus à une femme qu'à une forteresse, on pouvait trouver chez lui toutes les clefs, la plus grande, capable d'ouvrir un donjon comme la plus petite, celle qui pouvait fermer une boîte à miniature ; l'on ne s'étonnait pas de voir au liston du panonceau ces deux mots, *Au passe-partout :* on achetait ici la clef des villes, des maisons et des cœurs. Un cabaretier écoutant les conseils d'un magister, un de ses meilleurs clients, pendait à la fourche de sa devanture un Bacchus d'or chevauchant un tonneau, agitant des grappes de raisin ; de même un miroitier voulait, pour vanter ses miroirs troubles de métal poli, une fleur de narcisse découpée à l'emporte-pièce.

Le plus souvent des réminiscences de la Bible avaient l'avantage sur les souvenirs de la mythologie : un luthier ne pensait pas mieux louer ses vielles, ses bourdons et ses chalumeaux qu'en les plaçant sous l'invocation du roi David jouant de la harpe. D'autres demandaient à un ymagier de tailler pour eux dans le bois ou la pierre la figure d'un saint que leur confrérie avait choisi comme patron : un cordonnier du quinzième siècle avait commandé à un Bourguignon cette statue coloriée que l'on a trouvée dans un grenier de la rue Juiverie, et qui représente saint Crépin, coiffé d'un bonnet rouge avec un nimbe d'or, vêtu d'une tunique aux plis lourds, massifs qui semblent indiquer le drap robuste, épais de Maurienne, occupé à polir sur l'établi un morceau de cuir.

Les images dans leurs niches, portant les attributs sur lesquels personne ne pouvait se méprendre, formaient dans la rue comme autant de petits oratoires élevés en l'honneur de l'ingéniosité ouvrière. Ainsi les Savoyens d'autrefois ne connaissaient pas nos doutes ; ils avaient organisé la vie avec tant de franchise, différencié les choses avec tant de netteté, qu'il leur était difficile de se tromper sur la qualité de leurs contemporains, et qu'ils

pouvaient les distinguer comme ils reconnaissaient un chevalier au velours d'argent, un écuyer au velours broché, un banneret à l'écarlate, un docteur en droit d'origine noble à la soie, un docteur en droit roturier au satin, un licencié au camelot, un gros bourgeois à l'ostade, un homme du peuple à la bure de son costume, cent fois moins chère que le drap d'or de son prince.

On imagine aisément le temps où ces devises, ces banderoles découpées, ajourées, dorées, effacées, puis repeintes à neuf, semblaient remplir la perspective tournoyante d'un vol heurté de cigognes, d'un défilé de lances et de pertuisanes, et le spectacle bariolé, trépidant qu'elles formaient avec les plats de cuivre jaune et le bleu des boutiques de perruquiers, les portes cochères vert bouteille, sous les tympans en fer forgé et les réverbères suspendus à de longues perches, en travers de la rue. Aujourd'hui cette ferraille, tout ce qui animait, variait, dilatait pour ainsi dire la physionomie de la ville, les enseignes, les lanternes, les saints dorés et peints en couleurs vives, volés, emportés par la bande noire ou la foule des dilettantes peu scrupuleux, gisent inertes, sans signification dans le bric-à-brac des antiquaires,

le décor faussement raffiné des appartements, le cimetière des musées.

Les boutiques vidées restent là comme des coffres ouverts après le pillage. Et cependant on voit à leur nombre quelle place elles occupaient dans la vie d'autrefois. On les remarque dans les rues qui avoisinent le château, dans les faubourgs qui les continuent, au delà des portes, dans chaque ville, dans chaque village, à Montmélian, à Aiguebelle, à Saint-Jean-de-Maurienne, à Lanslebourg, à Moûtiers, à Conflans. Aussi fréquentes que les fontaines à quatre branches, les étrâs, les balcons de bois et les clochers à bulbe, elles sont du pays, elles lui appartiennent, et c'est elles que je revois, quand je veux me rappeler, en quelques traits saisissants, le visage de ma province.

Et je n'ai qu'à frôler de la main, au passage, une banche polie, pour qu'elle s'éclaire d'un dernier reflet et que ressuscite à mes yeux la vie des anciennes corporations. Comme on méditerait dans la cathédrale de Saint-Pierre à Genève l'aventure de Jeanne de Jussie, et dans le premier monastère des Visitandines, l'*Introduction à la Vie dévote*, c'est ici, à l'abri de ces auvents qu'il faudrait lire les rouleaux de parchemin que par un sentiment délicat de la

responsabilité on appelait autrefois des « livres de raison ». Les ouvrir tout grands sur la pierre et suivre du doigt les caractères tracés d'une main appliquée, tandis que le soleil dilate les charpentes, ou que la pluie frappe les tuiles de gouttes sonores comme des grains de cristal...

Les mots, les chiffres eux-mêmes ont leur splendeur. D'une phrase, d'un nombre jaillit par éclairs une beauté insoupçonnée. Deux lignes font surgir un roman, un cortège, un ballet, un feu d'artifice. On les murmure comme une litanie, la litanie des artisans qui se recommandent à leur saint patron, en invoquant ce qu'ils ont fait afin qu'il le répète à Dieu.

S'ensuyvent les draps de soye, de laynes et aultres choses prises et achetées pour habiller mes redoutés seigneurs Charles et Jacques-Louis de Savoie...

Aussitôt la boutique abandonnée se meuble de coffres et d'armoires qui s'entr'ouvrent et me montrent ce qu'ils cachaient. Les draps s'étalent sur la banche, secs et souples, en teintes plates, uniformes ; les soies se cassent en plis somptueux, avec des reflets de nacre comme en ont les pêches sous la rosée ; les velours déploient leurs couleurs onctueuses, pro-

fondes, se frimatant de givre. Je surprends les goûts d'une époque depuis le trousseau de la jeune mariée jusqu'à la garde-robe du bourgeois, les gorgières, les foulards ou devantiers de lin, des chausses d'estamet violet, une saye noire aux manches de satin jaune, un déshabillé à la française, foré de taffetas bleu, et une mandosse comme en porte messire Saint-Sébastien au maître-autel de Lanslevillard. Il y a dans les bahuts, par grandes quantités, de ce drap plein, épais, qu'on faisait venir du pays de Maurienne, une pièce de la soie que les Umiliati fabriquaient à Florence, un peu de ce tissu d'or au prix de quarante-deux ducats l'aune, dans lequel on taille les habits d'Amédée VIII, l'ermite de Ripaille, et la robe que porte à son mariage la duchesse Anne de Chypre..., enfin le drap mortuaire que possède la ville de Chambéry et que les syndics étendent sur le cercueil de leurs ducs avant de les conduire à l'abbaye de Hautecombe ou à la colline de la *Superga*.

Ainsi ces belles soies, ces velours tramés d'or, ces damas, ces brochés, qui nous apparaissent dans les livres de raison, les récits des voyageurs et les mémoires des contemporains, à la lumière des lustres et des cierges,

irradiaient d'abord dans les petites échoppes. Aperçus au passage, les soies écarlates du comte Rouge, le camocas brodé d'images en sinople, le cendal irisé du comte Vert, le velours noir, zébré de fines soutaches d'or comme une guêpe, les étoffes orangées, safranées, inspirées des plumages fabuleux, des paons, des faisans, des coqs de bruyère que l'on voyait dans la volière du Visconti, gendre du premier duc de Savoie, éclairaient la boutique ainsi qu'une lampe d'autel emplit d'une lumière d'ambre la voûte d'une église, et quand le marchand, d'un geste vif, les déployait sur la banche, on eût dit dans l'antre obscur, la gerbe de feu que fait dans le ciel nocturne la traînée flamboyante de quelque grande comète.

Livré le dit jour à Michelet, mercier demeurant à Chambéry pour le prix d'un millier et demi d'épingles achetées pour mesdemoiselles de Savoie, à fin d'ébattre et de jouer...

Voici qu'un instant revivent et s'animent *les petites princesses... Elles apprennent à* tirer leur épingle du jeu, et se préparent en batifolant à devenir des reines... Et à côté de ces jeux où s'aiguisait l'habileté de l'enfant, ce qui devait armer la femme en vue de la séduction : du fil d'archal, pour soutenir l'édifice fra-

gile des collerettes perlées à la Sully, sertir les attifets pareils sans doute à ces frontières orfévrées qui encerclent la tête des femmes de Tarentaise d'un double croissant d'or...

Il est dû à maître Joffard, charpentier, à Pierre Fortin, huchier... Et ce sont les dépenses relatives à la maison depuis la charpente jusqu'au petit coffret qui enferme les bijoux et tout ce qui contribue à rendre la demeure plus hospitalière, à lui donner une âme. On observe aux divisions parfois subtiles des chapitres que les artisans, pour accomplir leur travail avec plus de perfection, le partagent entre eux : le charpentier taille les solives des belles armatures, échafaude les fermes du donjon, les greniers des cathédrales, les poutres des auvents ; le huchier assemble les bancs, les tables, les arches, la chaire du seigneur, les bahuts où l'on enfouit la toile de Belleville parmi des odeurs d'absinthe. Leur langage que copie le trésorier payeur a des précisions qui nous font toucher du doigt leurs scrupules, et les mots qu'ils emploient, en connaissance de cause, ces mots que nous usons, en quelque sorte, par l'ignorance où nous sommes de ce qu'ils signifiaient, portent en eux le grade, la qualité, le blason des ouvriers. Quand ils s'oc-

cupent de menues choses, ils veulent qu'on les appelle menuisiers de bois, de même que l'on dit menuisiers de pierre, menuisiers d'or : ne marquent-ils pas de la sorte qu'il y a entre le charpentier et le menuisier la même différence qu'entre un chevron de toiture et le petit tiroir d'un meuble incrusté. Lorsque les navires débarquent l'ébène à Venise et que chacun veut pour sa demeure un cabinet de ce bois noir comme le jais, alors même que les huchiers cèdent aux désirs de leur temps, ils restent soucieux du mot qui ne ment pas sur leur habileté professionnelle, et sans transiger avec l'exactitude des termes, ils se nomment *ébénistes*.

Dans le choix qu'ils font de la matière, ils apportent les mêmes précautions qu'à la travailler ; dans les bois qui servent à réaliser leurs projets, ils établissent une hiérarchie comme dans les outils ; et, si l'on prête attention aux dates qui s'inscrivent en marge de leurs œuvres, aux prix qui donnent la mesure exacte du goût public, on suit de jour en jour l'histoire du décor voulu pour la vie. Tant que le comte de Savoie se souvient de ses origines bourguignonnes et fait venir ses architectes de France, le huchier taille ses meubles dans le noyer d'Annecy ou d'Argentine, un noyer

bien sec qui se patine, se polit par l'usure et le frottement, comme un marron d'Inde, et devient d'autant plus beau qu'il vieillit ; mais plus tard, quand le prince regarde plus volontiers vers Turin que du côté de Dijon, l'artisan oublie la sobriété robuste des arbres du pays pour les bois satinés qui arrivent de l'Orient ; au noyer, au chêne, au sapin, au mélèze, il préfère le palmier, le cyprès rouge pâle aux belles veines, l'olivier d'un jaune brun rayé, le cèdre odoriférant, ces quatre essences dont la croix du Christ était faite ; et les combinant avec les bois d'Alexandrie, qui viennent des Indes lointaines par l'Égypte, le sandal vermeil et le brésil dont on rougit les peaux, les basanes, les étoffes, éclaircissant les uns, brunissant les autres, unissant les verdeurs du cythise à l'or jauni du citronnier, le mordoré des bois de rose au violet de l'amaranthe, alliant les tons satinés aux nuances orfévrées, comme le ciseleur groupe et modèle des ors de choix, il néglige définitivement les assemblages qui tiennent de la charpente, et compose une mosaïque plus séduisante, mais moins durable...

1390. *Item. Baillé comptant au dit Pierre de Lompnes, pour le salaire de deux bêtes à bât et un valet qui ont porté de Chambéry à Ripaille*

plusieurs médecines faites à Chambéry par le dit messire pour Madame, 8 florins petit poids.

Le long des murs s'alignent, sur les rayons, des pots en faïence bleue et jaune, avec des inscriptions latines en lettres gothiques... Enfermer les plantes et les substances médicinales dans ces vases de Hautecombe ou de la Forest, contemporains des maisons à pignons et des statues dans les niches, c'est leur garder la beauté des fleurs ; les désigner dans ce langage réservé aux missels, aux pierres tombales et à tout ce qui paraît immuable dans le devenir, c'est leur assurer le privilège de continuer la vie. Dès lors, *assa fœtida*, *agrimonia* perdent leur amertume et se parent de suavité comme le miel rosat ; les apothicaires y gagnent un peu du prestige qui s'attache aux clercs, aux moines, aux humanistes et font figure de magiciens, d'initiés. On prononce leurs noms comme une incantation à la santé ; on se range à leur passage. Voici Pierre de Lompnes, pharmacien de la cour qui a sa maison près du Mézel, et maître Homobonus, maître Bellen et Jean de Grandville, familiers du comte Rouge. En cherchant un remède à sa calvitie, ils ont pétri

tant d'onguents et d'électuaires qu'il a fallu deux bêtes à bât pour les transporter à Ripaille; on trouve chez eux les produits qui figurent dans le *Circa Instans*, la pierre judaïque, la pierre du démon, la feuille de mandragore qui assure l'humanité contre sa disparition et peut-être, dans une armoire à triple serrure, la pierre de lynx faite de l'urine du loup cervin...

Il est deu par mon très redouté seigneur à son très humble serviteur et dorier maître Arnaud Buiaire... Premièrement pour la façon d'une petite chaîne d'or pesant deux onces qu'a esté faite pour attacher l'anneau de Monseigneur Saint-Maurice.

A l'instant brille de l'éclat lointain, translucide, particulier aux talismans, l'anneau de saint Maurice que les princes de Savoie se léguaient de père en fils. L'antre obscur devient la boutique de l'orfèvre, et l'orfèvre lui-même m'apparaît : il a une manière à lui de sourire, de regarder à la dérobée, de manifester en silence qu'il est le complice d'un secret, de couler ses yeux vers des cachettes visibles pour lui seul, de faire jouer le déclic d'un tiroir et d'en extraire, quand il a soupesé votre désir comme un carat dans la balance de précision,

ce qui emportera votre dernière incertitude.

Avec ses mains pâles, aux doigts effilés, il détaille dans leurs écrins de galuchat des bagues, des colliers qu'on porte en manière de carcan, des chaînettes, des affiquets, des broches ; à la façon dont il palpe la matière, il en fait sentir le prix. Ses paroles aussi précieuses que ses gestes sortent de sa bouche comme d'un phylactère, à mesure que le parchemin se déroule, énumérant les trésors que renferment les coffrets... Le collier de l'Annonciade aux quinze roses enlacées de quinze lacs d'amour, et puis un chapelet de jay où il y a une tête de mort — pensée macabre qui se révèle au milieu de ces images légères, brillantes comme la charogne aux cavaliers étincelants du Campo-Santo de Pise — ; et groupés *ensemble, les cœurs et les croix que l'on* porte encore dans nos campagnes de Savoie.

A côté de ces bijoux entaillés, sertis, parfois sculptés, couverts d'arabesques qui paraissent défier l'ingéniosité, on trouve aussi dans les livres de compte un ruissellement d'or sur les costumes, les tentures, les meubles et les ornements d'église ; les personnages d'autrefois qui semblent, suivant la vieille expression, s'enharnacher d'orfèvrerie, se remuent comme des

poupées coruscantes, précieuses, scintillantes. Le mot simple, profane qui exaltait le rêve des alchimistes ne suffit plus à traduire la recherche ardente des métiers voués à parer les êtres humains comme des idoles; l'artisan éprouve le besoin d'établir dans son langage des catégories, et le trésorier, en marquant les florins et les pistoles, signifie qu'il sait lui aussi observer les nuances; il distingue l'or arabant de provenance orientale que recommande le moine Théophile pour les fonds des icones, l'or espagnol, l'or barbarin, l'or de Chypre, cet or étiré, ténu qui sert à la passementerie, à la broderie, au tissage des étoffes lamées, ou bien enroulé autour d'un fil de soie lui donne un aspect massif, l'orfroi brodé de perles qui galonne les habits, l'or gemme, incrusté de pierreries, l'or de Lucques et de Gênes, pareil à celui de Chypre, l'or de Milan qui rechampit les plafonds, l'or clinquant, bon pour les laquais, les bateleurs et les masques, l'or tremblant que l'on coud sur les vêtements de morisques et de mômeries, de manière à ce qu'il branle ; enfin, celui que le compagnon appelle ironiquement l'or de Cornouailles, puisqu'en fait d'or, il n'y a en Cornouailles que de l'étain...

On comprend, à lire ces détails ciselés dans le texte ainsi que dans la matière, que l'art du Quattrocento soit sorti de la boutique des orfèvres et que la corporation qui a réalisé de telles parures ait choisi, pour élire ses conseils, présenter le chef-d'œuvre, entendre de graves paroles, admettre à la maîtrise, une architecture aérienne qui participait de l'arbre et de la forêt, un de ces bibelots de pierre dont le moyen âge tenait la gageure, comme si la vue des belles formes, des belles lignes, en se reflétant dans les yeux, pouvait ajouter encore aux desseins des artisans et communiquer plus d'audace à leur désir de beauté fragile.

Je cherchais, la dernière fois que je visitai Chambéry, à situer ce couvent des dominicains où se réunissaient les orfèvres. Le couvent, la corporation n'existent plus ; mais ce que les hommes ont détruit, la nature le refait, le continue par un de ces caprices dont elle semble les blâmer. C'était le jour de la Toussaint. Devant moi j'apercevais dans l'encadrement de la rue une montagne qui s'avance sur la vallée avec des airs de cap Sunium, brisant les vagues des nuages, et me retournant, je vis, comme si l'on avait voulu équilibrer cet horizon par un autre aussi fier, de grands degrés qui s'élevaient

jusqu'à l'arche gothique d'un portail élancé en flamme, et reprenant leur montée, gravissaient le jardin des Princes : une force naturelle mesurée à une grandeur morale ! Dans l'embrasure de l'ogive s'inscrivait le réseau des branches mortes, au delà desquelles les feuilles orfévrées d'un gingko biloba brillaient encore comme une chape vermeille au détour d'une procession. Le tronc, droit, jaillissait en colonne de temple, les branches érigées en candélabre faisaient trembler les feuilles comme autant de sequins. Et rêvant à leur forme précieuse, je pensais qu'un orfèvre, soumis à la fantaisie du contour de leurs lobes, aurait pu tour à tour, en les groupant différemment, créer un papillon, coiffer une femme d'un pétase, à moins qu'il ne les eût joints, tige par tige, et alors, quel beau jaseran pour un cou blanc ! Ainsi la vue de cette joaillerie suffisait à me reporter au temps jadis ; la corporation ressuscitait, les lents degrés qui montaient à ce portail devenaient les étapes de l'apprenti vers le chef-d'œuvre, et la gloire du gingko biloba, la chape niellée que les orfèvres avaient donnée à leur église. Tout ce qui autrefois paraissait assuré contre la ruine ne trouvait aujourd'hui son emblême et son expression que dans ce

qu'il y a de plus fragile, le feuillage doré d'un arbre à l'automne !

*
* *

Il y a dans chaque ville une rue dont le nom seul a le pouvoir de déchaîner l'imagination ; il semble qu'à le prononcer on entrevoie des trésors de Golconde, des océans de délices... Ainsi à Chambéry on disait autrefois *la rue Couverte*, avec le même accent pénétré que les Parisiens du Directoire murmuraient le *Palais Royal*.... Il n'y avait pas qu'une rue couverte ; elles étaient aussi nombreuses dans cette ville de Savoie que les rues à portiques dans les villes italiennes ; leurs toits abritaient les boutiques comme ils protégeaient la flânerie d'un auvent à l'autre, et nous devons reconnaître dans leur développement comme un aveu des merveilles que l'on y découvrait, en même temps que la preuve de la sollicitude que les syndics avaient pour les habitants et d'un goût partagé, presque universel, pour la promenade paresseuse et l'art de jouir de la minute présente. Mais une seule *rue Couverte* occupait l'esprit des Chambériens... Elle n'existe plus, comme tant de vieilles choses qu'on s'acharne

à détruire, ou du moins elle n'existe, dans sa forme ancienne et son nom de jadis, que dans les aquarelles de Massotti, contemporaines du premier Empire et du Buon Governo. Quand je les vois, je pense aux petits amateurs du dix-huitième siècle, aux tableaux de Xavier de Maistre, aux dessins de Desfriches, aux idylles de Gessner. Ils possédaient, la plupart *de ces honnêtes gens, des magots hollandais*, et quand ils regardaient autour d'eux le paysage familier, ils cherchaient à y reconnaître l'animation complexe, la simplicité variée d'une place de Van der Heyden au d'un arbre de Wynantz : il semble qu'ils veuillent emporter à la pointe de la sanguine ou du pinceau un effet, un contraste, un ensemble ; mais quand on considère attentivement leur œuvrette, on y découvre autant de choses que Xavier de Maistre en rencontrait dans un voyage autour de sa chambre ; on y fait à chaque pas, pour ainsi dire, les découvertes que je faisais moi-même, tout à l'heure, dans les rues de Chambéry. On dirait de ces portraits anciens qui s'imposent à vous par un regard, puis vous montrent peu à peu leurs bijoux, leurs dentelles, de ces personnages qui dès l'abord ne laissent deviner qu'une pensée, mais révèlent

à la longue une infinité de gestes, d'attitudes et de complications sentimentales. Ainsi dans ces aquarelles, on regarde l'existence de la petite ville découpée en tableaux nets, propres comme une toile de Boilly, si bien encadrés qu'on n'a pas envie d'aller au delà et que l'on croit être au théâtre devant un décor planté en perspective. *Le pont de bois sur la Leysse*, *la place de Lans*, *la vue du château Royal du côté du grand jardin*, *les ruines de l'église et du couvent Saint-Dominique*, *la rue Couverte* s'inscrivent, comme des affiches de spectacle, désignant la pièce d'un trait assez vague pour qu'on ait envie de trouver autre chose, assez juste pour qu'ensuite on avoue que « c'était bien cela ». En effet dans l'intimité, se dévoilent d'innombrables petits détails amusants, spirituels qui accrochent au passage votre esprit, votre cœur, excitent vos yeux. A peine un instant, une seconde, on songe que ces feuilles nous restituent des aspects disparus et que jamais plus on ne reverra l'arrangement délicieux de ces portants, de ces mises en scène ; on est conquis par la précision attentive de cette observation pittoresque, par la fantaisie un peu caricaturale, incisive de ces images qui dénoncent d'une caresse de pinceau, d'une égra-

tignure de crayon, les engouements passagers de la petite ville, les thèmes de ses conversations. Ce Massotti nous rend sensibles des étonnements, des surprises, des accents, des confidences; s'il s'amuse à dessiner les badauds plantés devant le pont de bois sur la Leysse et l'échafaudage de sa machine, il a l'air de nous chuchoter : « Ne regrettez-vous pas, comme moi, qu'on détruise ce vieux pont construit en 1391 par Bonne de Bourbon, et qu'on le remplace par un pont de pierre? » Ces maisons basses, à deux étages, tout au plus, ces épis de faîte, ces glycines enlaçant les balcons de leur étreinte, comme Roméo le ferait de Juliette; ces architectures d'église ou de palais ne sont pas inertes, inanimées, la lumière les vivifie, les fait respirer, elle taquine les façades endormies, passe sa journée à délimiter ses frontières avec l'ombre fuyante, biscornue des grands toits, des cheminées sur le pavé pointu, transforme la ville en un vaste cadran solaire. Ici et là, piqués en taches pimpantes sur les grandes places ensoleillées, dans les rues étroites, des personnages exacts, des curieux désœuvrés, des bourgeois qui demandent : « Quelle heure est-il? », des mendiants qui tendent la main, des chiens, des groupes dis-

séminés, de petits bonshommes que l'on entend parler, pour ainsi dire, au premier plan et que l'on écoute encore dans le lointain, comme s'ils parlaient à la cantonade.

L'insistance avec laquelle ce Massotti nous représente la rue Couverte nous fait comprendre, mieux que des volumes, quelle séduction elle avait pour les Chambériens d'avant 1824. Vue de l'entrée de la rue du Sénat, vue de la rue de Boigne, à gauche, à droite, dans ses multiples aspects : le peintre visiblement veut exprimer une prédilection des habitants et nous persuader qu'il n'aura jamais assez de temps, ni assez d'yeux pour remarquer tout ce qui se passe dans cette rue Couverte. Ce qui l'a frappé dès l'abord, ce sont les énormes charpentes, les poutres équarries à la hache, qui soutiennent le toit de la rue, et la traversent en s'inclinant d'une maison à l'autre. Les fermes puissantes en bois de chêne ou de châtaignier, les solives qui reposent sur elles en alternant leurs raies sombres ou lumineuses, les encorbellements robustes vous font croire que vous êtes dans un immense grenier. Puis, quand il a précisé sur le papier ces garde-fous de sa vision, il se complaît à scruter les cabornes, les petites maisons adossées aux grandes, qu'habi-

tent les marchands détailleurs, leurs auvents de tuiles, les banches, les étals et, sur le pas de la porte, la figure familière du boutiquier... Tout cela se complique d'étoffes qui pendent, de sacs, d'enseignes écrites dans une tradition correcte qui ne s'était point encore perdue, le bureau *du* tabac, et des annonces discrètes, des écriteaux à la mesure du petit commerce, *Barbe*, *Confiseur*, *Cafetier*, *Chocolatier*, et cet autre : *Compote verte* qui nous rappelle le temps heureux où chaque ménagère faisait ses confitures.

Si l'aquarelliste plante son chevalet plus loin, à l'air libre, les charpentes de la rue Couverte s'amenuisent tandis que les maisons se haussent. Il s'agit pour lui de rendre amusantes les façades ennuyeuses. Alors il place les unes dans l'ombre, les autres en pleine lumière, ferme des volets, en ouvre d'autres tout grands, entr'ouvre une persienne et glisse une femme dans l'entre-bâillement, pend des cages, du linge à une corde, découpe sur la maçonnerie le profil aigu des ombres portées par le toit, dégrade les clartés tandis qu'il diminue les personnages. Les uns, coupés à mi-corps par le trait carré, se présentent comme des marionnettes à la rampe et sont de véritables portraits ;

les autres qui se mêlent à l'extrême limite de l'horizon ne sont plus que des silhouettes. Il y a des uniformes du Buon governo, un peu ridicules dans la tranquillité de cette ville aimable, des spencer couleur puce sur des culottes de drap blanc, des gibus, de grands bicornes à cocarde enfoncés comme des demi-lunes sur les visages rasés, des sabres recourbés, des cannes à pommeaux d'or, des modes mal comprises ou des habits de rebut portés par d'autres, des hommes corrects, tirés à quatre épingles qui lisent la gazette soigneusement pliée, un couple d'élégantes, une grisette qui tâte une étoffe entre ses doigts à la devanture d'un magasin, un pochard qui hume une pincée de tabac, des bourgeois que l'on croirait échappés d'une comédie de Picard, une jeune femme en robe d'organdi, en châle de cachemire, avec de petits souliers qui laissent voir des bas blancs, pendue au bras d'un galant militaire, botté, casqué ; des bonshommes dispersés, groupés sur le pavé comme les fenêtres sur les murs, en un mot la quiétude animée d'un rendez-vous d'honnêtes gens, le murmure distingué d'une bonne compagnie, que traverse parfois le cri d'une vendeuse, le recueillement d'un après-midi d'été, que

trouble à peine quelques minutes le grincement d'une brouette sur son essieu...

A droite, je vous prie, considérez cette devanture en bois que Massotti s'amuse à pignocher comme un encadrement de prédelle. C'est là qu'habite le pharmacien Bonjean. Les uniformes du premier Empire ont remplacé au château les costumes des soldats piémontais et le préfet de Napoléon, le châtelain du roi sarde; on a effacé les emblèmes, détruit les blasons, saccagé les églises, supprimé les corporations; mais cet homme serait digne d'y entrer; il conserve au milieu des choses nouvelles la sérénité du vieux temps; il oublie les canonnades, la guerre, l'échafaud, les intrigues de Simond, le prêtre défroqué, de Hérault de Séchelles, le représentant en mission. Il herborise chaque année au mont Cenis, se promène sur les prairies penchées vers le lac de montagne, cherchant les herbes qui guérissent. Vous ne trouverez plus chez lui le breuvage composé avec la fameuse licorne, mais il conserve la meilleure tradition des médecins de Salerne et, avec l'honnête simplicité des vieilles enseignes, il annonce qu'il *possède en grande quantité plusieurs plantes alpines très bien desséchées : on peut s'adresser à lui pour s'en pro-*

curer, et il se fera un plaisir d'envoyer son catalogue imprimé à ceux qui le lui demanderont, franc de port...

Ainsi la flore des Alpes l'emplit d'une telle joie qu'il en fait la confidence à la ville entière; pour un peu il la mettrait en vers comme le poète Le Pelletier; il offre les simples de la montagne comme on récite un bout-rimé, et n'estime pas qu'il soit possible de mieux servir l'humanité qu'en lui apportant une nouvelle fleur. Il reste au commencement du dix-neuvième siècle, le dernier compagnon inoffensif, attardé de la confrérie des apothicaires et pourrait, lui aussi, promener la bannière de sainte Marie-Madeleine. Ce brave homme, qui aurait dû vivre au temps des corporations, demeure persuadé de l'excellence des plantes; il compose un herbier au mont Cenis, non pas comme Jean-Jacques cueillait la pervenche aux Charmettes, mais en pensant au *Circa Instans*... En tournant la page, en notant d'une écriture appliquée, soumise le nom de la fleur, la perfection de ses corolles, il croit guérir chaque fois une nouvelle maladie, fermer une autre plaie. Et l'attention qu'il porte aux vertus des simples traduit à merveille le sentiment que ses contemporains avaient de leur importance.

*
* *

Cette foi naïve dans les aromes subtils des herbes de la montagne ne se manifeste pas seulement dans l'aquarelle d'un artiste et les convictions d'un apothicaire, mais trouve son expression dans la ville même, en la place de Lans. C'est une jolie coutume que de donner aux rues et aux carrefours d'une ville le nom de ceux qui ont contribué à l'embellir — sans prodigalité — de même que l'on donne à une maison le nom de celui qui l'a fait bâtir ou l'a mieux aimée que tout autre. Mais les gens du peuple, qui ont l'habitude dans leur bon sens instinctif et sûr de désigner chaque chose de l'usage qu'ils en font, oublièrent vite le marquis de Lans qui appartenait à l'histoire, pour ne plus dire que place aux Herbes, puisque le marché à certains jours en faisait un grand jardin maraîcher.

Le joli nom, qui peut se comprendre d'autant de manières qu'il représente de plantes variées. Place aux Herbes ! c'est-à-dire laissez de la place au vert, ou bien : endroit où les simples sont tenus en honneur, ou bien encore : lieu où s'échangent les produits du sol. Place

aux Herbes, c'est-à-dire : que les fleurs et les feuilles aient leur part dans cette ville, que chaque maison enferme les saisons dans les plates-bandes de son jardin ; nom rustique, agreste, qui a toute sa saveur, comme une touffe de plantes aromatiques, cueillies au bord d'un talus, vous laisse aux doigts les senteurs diverses... Herbes qui peuvent guérir, herbes des apothicaires qui logeaient dans les petites boutiques. Mais elles sont partout ! dans les encadrements des miniatures, sur les prairies que foulent les anges, aux flancs des vases et peintes à fresque sur les murs. A l'auberge de la Banche-Martin, dans la loggia qui mêle sa grâce italienne aux sévérités de l'ardoise, des arbres, des verdures sont jetés et courent entre les portiques, des palmiers agitent leurs branches, les troënes se groupent en buissons, à terre les herbes se multiplient. C'est le cloître rustique qui domine les maisons, la tonnelle simulée d'une vieille hôtellerie. Place aux Herbes qui remédiez à tant de maux, herbes aux femmes battues, pot de basilic du cordonnier, marjolaine qui embaumez les balcons des jeunes filles, seulement quand elles y touchent, safran qui parfumez le pain bénit du dimanche et colorez de rougeur jaunissante la coiffe des

fiancées, verdures naïves, beauté des simples!

Place aux Herbes utiles, aromatiques, la menthe, le persil, le fenouil, la sauge, la mélisse, le romarin, la lavande, l'hysope qui assaisonnez la cuisine et dispensiez des épices alors très coûteux, bouquet qui servez dans l'économie domestique.

Place aux Herbes, place Grenette, place au Blé, cour de la Moire, rue du Pont-à-Dame-Renaude..., et voilà que défilent un bel herbier, un van d'osier, une robe de soie, une dame en hennin, Chambéry, Grenoble, Lyon, Rouen...

Au milieu des panerées, des corbeilles, sur un piédestal de trois marches, la fontaine dominait de sa voix claire le papotage des marchandes et jetait aux simples le dernier salut de la montagne où ils avaient fleuri. C'était une belle et grande fontaine qui aurait pu rallier autour de son bassin les plates-bandes d'un jardin à la française et les alignements des orangers dans leurs caisses pansues, l'ordonnance des balustres courant au long des terrasses avec des vases de flammes. Toute seule dans cette place entourée de cabornes, elle semblait vraiment une reine accueillie par son peuple. On allait à elle comme à un trône, par des degrés. Il y avait au-dessus du miroir des

eaux toute une hiérarchie de piédestaux avec un cortège obligé de consoles, de tables d'attente pour les inscriptions, de festons pour les angles, faisant la révérence à la déesse qui agréait noblement leurs saluts et daignait regarder de haut la fuite continue, l'échafaudage fragile, insaisissable des paraboles d'eau que crachaient aux différents étages les museaux des chiens et les masques à la bouche tordue. Le corps presque nu s'enveloppait à peine d'une mousseline si étroitement collée sur le buste, que les plis de l'étoffe ressemblaient au frisson de la peau. La trame légère, transparente, ondulant avec souplesse des épaules au ventre, et des hanches aux chevilles fines, nerveuses, s'enroulait autour des longues jambes, comme si la déesse fuyait entre les arbres la poursuite d'un faune.

Elle portait sur la tête une couronne de tours, elle tenait dans la main une lance, et dressée ainsi avec son visage d'une beauté romaine, elle semblait écouter le dialogue subtil des aromes qui, se mêlant à la vapeur irisée en une senteur âcre, humide, lui faisaient palpiter les narines et ajouter, s'il était possible, au caractère de fierté répandu dans toute sa figure. Cybèle, sans doute, symbole majestueux de

l'amour que seuls les gens de la ville savent avoir pour les champs, pareille dans la cité à *Minerve sur l'Acropole, le sculpteur l'avait modelée* au *siècle où naissait Hortense Mancini* et s'ébauchaient les divinités de Versailles; mais Hortense Mancini qui s'était baignée dans la rivière de Myans, vêtue seulement d'une chemise de gaze, Hortense Mancini qui se montra nue au château de Chambéry, sous une jupe en point de Venise, aurait pu être l'allégorie vivante de cette fontaine. Un certain air de toute sa personne s'y retrouve et, si la gaze qui moule son corps évoque la joie qu'elle éprouvait à le dévoiler, la lance rappelle qu'elle était passionnée de chasse et propre à combattre comme à charmer.

Il faut lire le contrat passé devant le notaire ducal, secrétaire de la ville, entre les syndics et les artisans de cette fontaine pour comprendre les scrupules de ces hommes, le désintéressement de l'heure présente en vue de la postérité, le sacrifice des ancêtres à leurs descendants, la préoccupation de légitimer leur existence aux yeux de l'avenir et d'édifier une cité, comme on plante une forêt... pour d'autres : la largeur, moins grande que la hauteur, la proportion noble, élancée de l'ensemble et

de chacune des parties, la qualité de la pierre blanche, qu'on tirera du roc de Vimène, les ornements *qui ne seront pièces rapportées*, le thème de ces ornements, conforme à l'opinion qu'on se faisait alors des plus belles choses, et jusqu'au pilotage, aux happes de fer, le soutien et l'armature en même temps que la grâce, les moindres détails sont prévus, organisés, spécifiés pour éviter tout subterfuge, toute fraude, tout maquillage, comme si les initiateurs de cette œuvre se servaient d'elle pour parler encore après la mort à leurs petits-fils : « Ne pleurez pas, ne cherchez pas notre ombre ; voilà comment nous étions ; voici une fontaine qui emplira vos oreilles du murmure que nous aimions, une déesse qui personnifiait l'image que nous nous formions de la femme ; vous saurez ainsi les plus intimes de nos rêves, à qui allaient nos madrigaux, de qui nous chuchotions l'adorable secret, avec quelle ferveur nos ymagiers conspiraient à la louange, que planter un arbre, tracer un jardin, faire jaillir l'eau, emplir la cité d'un bruit de cascatelles, d'un frisson de feuilles, d'un balancement de branches, suffit à la mémoire d'un magistrat, que la taille d'un bourneau, le joint des deux quartiers d'une corniche, même si le compa-

gnon a négligé de signer, nous font désirer le connaître. »

Je voudrais énumérer tous ces braves gens, les appeler par leur nom. Mais n'est-ce pas les honorer dans la manière où ils désiraient l'être, leur accorder le culte qu'ils voulaient, avec cette impétuosité qui marque les certitudes naïves, que les désigner par le seul mot que balbutiât leur humble ambition. En le prononçant, ils poussaient un cri de ralliement. Le redire à leur suite, c'est les rapprocher de tous ceux qui eurent les mêmes préoccupations, de leurs camarades, de leurs maîtres ou de leurs apprentis, les placer au royaume du souvenir, sous la sauvegarde du patron de leur confrérie :

Sainte Luce, voici les drapiers, les tailleurs, les merciers, les couturières ; ils vous ont choisie parce que votre nom signifie lumière, et que pour coudre, broder, parfiler, il faut de bons yeux ; quand ils débattent leurs intérêts, ils s'assemblent au cloître des Franciscains, près l'église Saint-François ; l'ymagier qui a peint le missel de leur duc Louis, ne vous a pas oubliée sur son livre d'heures, et vous a mis en main une aiguille d'or. Saint Crépin, voici les cordonniers ; ils avaient leur autel dans une

église de Chambéry, ils l'ont encore dans la cathédrale de Saint-Jean-de-Maurienne. Bon *saint Éloi de la chanson, voici les orfèvres qui* vous élurent en mémoire de la belle croix ouvragée que vous fîtes au roi Dagobert ; un peu confus de ce qu'ils inventent pour perdre les femmes, ils portent capuche brun, et comme ils ont beaucoup à se faire pardonner, ils louent une chapelle dans le couvent des Dominicains. Saint André, ce sont les gantiers, les chamoiseurs et les pelletiers qui se réunissent afin de vous prier dans l'église de Saint-Antoine. Saint Martin, entendez les meuniers qui ont leurs moulins sur la rivière de Leysse et l'Albane, dans l'ombre des bois de vernes aux fûts argentés. Saint Honoré, écoutez l'invocation des boulangers et des pâtissiers ; ils vous vénèrent tant qu'ils donnent votre nom au gâteau difficile qu'il faut réussir avant d'atteindre à la maîtrise. Saint Joseph, vers vous se dirigent tous ceux qui travaillent le bois, parce que le cyprès de votre canne a fleuri, vous désignant au choix de la Vierge et que Jésus enfant s'est amusé avec les copeaux qui tombaient de votre varlope. Sainte Cécile, gardez aux luthiers, aux musiciens que transfigurent les hymnes une place aux chœurs des anges, comme vous

en réservez une dans un nuage bleu, au grillon qui s'exalte de son chant. Saint Pancrace, je n'ai souci de vous montrer en cette province la longue théorie des plaideurs, des avocats et de tous les bavards embrouilleurs d'affaires; il semble bien qu'ils aient eux aussi beaucoup à se faire pardonner et quelque honte de leurs chicanes, puisque sur leur bannière ils ont fait broder les lettres de votre nom et que dans les cas difficiles ils jurent sur vos reliques ; par habitude sans doute, car ils ne paraissent pas se souvenir qu'un plaideur, ayant fait sur votre tombeau un faux serment, ne put retirer sa main et mourut sur place. Saints Cosme et Damien, vous alliez par les rues d'Arabie, donnant vos soins aux pauvres comme aux riches et refusant tout salaire, et vous fûtes les martyrs des hommes, parce que votre générosité bouleversait leurs idées sur le désintéressement humain : aussi l'enlumineur qui décora le missel de Marie de Savoie n'a pas manqué de vous peindre avec un manteau d'Orient, dans l'initiale d'une oraison qui vous supplie et qu'on ne prononce pas sans efficacité ; les chirurgiens de Chambéry *pieusement associés* sous votre vocable s'efforcent de mériter votre bienveillance et, s'ils ne parviennent pas

comme vous à ressusciter les morts, à remplacer un membre perdu par un membre sain, comme on greffe une branche sur un arbre, du moins s'imposent-ils de faire souffrir les patients selon les règles. Sainte Marie-Madeleine, qui avez aimé les parfums et les avez répandus à profusion sur les pieds du Christ, tandis que votre chevelure ardente se dénouait jusqu'à terre, vous saviez préparer les aromates pour les sépultures comme les apothicaires surent embaumer le corps du comte Rouge ; aussi vous voient-ils toujours tenant entre vos mains une belle aiguière ciselée et vous êtes la divinité qui inspire les recherches de leurs officines ; votre présence les parfume et les magnifie, de même que les mots latins, écrits sur les pots en faïence de Moustiers, anoblissent les substances vulgaires. Et vous tous, saints patrons, veuillez considérer que ces artisans ne furent jamais plus hauts qu'au temps de leur humilité.

Louer une chapelle dans une église, accompagner des reliques en procession, porter au chapeau et au col, pour se reconnaître dans la foule, un écu émaillé pendant à une petite chaîne d'argent, donner son offrande, payer une redevance, toutes choses qui font sourire les ouvriers

d'aujourd'hui et ne leur semblent pas dignes de leur intelligence, paraissaient à ceux d'autrefois les moyens de rehausser le prestige de leur métier, de lui donner une consécration. On blâme la séparation exclusive de ces corps de métier, la sincérité de chacun pour celui qui, de près ou de loin, paraissait les confondre, le difficile accès de la maîtrise, la montée lente, semée d'obstacles, des apprentis vers le chef-d'œuvre, les redevances exigées d'eux, l'interdiction des profanes, comme si toutes ces barrières n'avaient pas été le rempart des perfections manuelles, la sauvegarde de l'ouvrage fait, comme on disait au vieux temps, « de main d'ouvrier ».

De telles rigueurs, en protégeant la mentalité de l'artisan contre ce qui pouvait le détourner de lui-même, ont penché son visage, obstiné son effort, voué son temps au travail professionnel. Là seulement il a mis ses ambitions, sa fierté, son orgueil, sans méditer vainement des pensées qui n'étaient pas les siennes, sans cultiver un autre jardin où son intelligence se perdrait dans un désordre tumultueux.

Son titre de noblesse à lui, c'était : *mynuisier de bois*, *maître charpentier*, *taillyrot d'images*. Par la seule habileté de la main, non des mots

inutiles, il savait conférer aux plus humbles objets un haut degré de majesté ; et c'est ainsi qu'il nous reste des œuvres d'art qui jadis n'étaient que des chaudrons.

Ce que l'on disait autrefois des paysages « faits à souhait pour le plaisir des yeux » et qui nous paraît aujourd'hui une expression trop facile, trop aisée, traduit merveilleusement ce prestige d'une exécution patiente, amoureuse de la matière ; mais ce plaisir de nos yeux ne s'est obtenu qu'aux dépens des yeux de l'ouvrier ; il a fallu des veilles et des veilles pour que beaucoup plus tard nous puissions nous attendrir et abandonner nos regards. Écoutez ceci : *Jehan Bapteur et Perronet Lamy ont orné de miniatures une Apocalypse pour Amédée VIII ; ils ont commencé en décembre 1428 et terminé en 1435, et pendant ces sept ou huit années leur travail s'est prolongé très avant dans la nuit ; et le duc leur a fait remettre des chandelles pour travailler le soir.* Pouvez-vous maintenant regarder un missel enluminé, sans que vous sentiez dans le halo du cinabre ou de l'écarlate la présence immatérielle du vieil artisan, penché devant la table, à la lueur jaune et pâle de la cire, tandis que la ville autour de lui s'est endormie ? Afin de suivre plus sûrement la

conquête de son rêve obstiné, il a suspendu aux solives par une corde un luminaire de sa façon : des lattes de bois croisées en forme d'étoile, à chacune un clou pour fixer les chandelles, et en guise de contrepoids, des châtaignes enfilées dans une cordelette et séparées par un nœud ; et peut-être ainsi sans le vouloir a-t-il trouvé, en cherchant autre chose, le premier lustre ?... Candeur, honnêteté, digne obéissance, désirs mesurés à leur objet : là sans doute, dans ces qualités que développaient les règlements, trouvent leur origine les proverbes que l'on répète encore, sans bien les comprendre, comme des formules vides de sens, parce que la mentalité qu'ils résument s'est perdue : « Il faut battre le fer pendant qu'il est chaud... Quand on veut faire du barracan d'Amiens, on ne doit pas prendre du poil de chèvre... » Et cet autre, qui traduit avec une ironie légère la conviction de celui qui se fie plus à ses mains qu'à sa parole, le caractère du Savoyard, plus retiré, plus secret, sa méfiance de l'Italien beau diseur : « Il est trop poli pour être honnête. »

Dès que par un appétit de fausse liberté, par une sorte de revanche des gâcheurs contre les amoureux de beau travail, par une insouciance

calculée de ce qui distinguait ceux-ci de ceux-là, on eut supprimé les corporations, la main-d'œuvre se fit plus grossière, et le vieil homme, celui qui caressait de la main l'objet achevé et le regardait avec une émotion attendrie, vécut incompris dans un monde où ses scrupules devenaient des paradoxes et disparut...

Si vous l'avez fait mourir en dispersant les corporations, détruirez-vous l'œuvre où il a rassemblé toutes ses forces, donné la mesure de son intelligence et de son cœur, prouvé la sûreté de sa main ? Si l'œuvre a été disloquée, brisée par la maladresse d'un ignorant ou la violence d'un insensé, vous acharnerez-vous après chacun des débris où il y a encore un sourire du vieil artisan ; et s'il en reste un seul, effacerez-vous jusqu'au souvenir de ce morceau qui suffira peut-être à rebâtir la maison écroulée, à faire jaillir dans le cerveau d'un jeune apprenti le génie du temps passé ? Il y a un enseignement à tirer d'un marteau de porte, d'une maçonnerie bien appareillée, d'un ais de bois parfaitement ajusté, d'une fontaine qui donne de l'eau depuis toujours, d'une horloge qui sonne les mêmes heures, avec exactitude et diligence... L'église, le château qu'on présente comme des spectres terribles à l'imagina-

tion populaire, nous devons regarder en eux l'œuvre sereine, apaisée du peuple ; ce sont de modestes ymagiers, d'humbles tailleriots qui *les ont édifiés pierre par pierre ; en suggérant au peuple, pour le flatter, de les détruire, on* croit biffer des mots détestés, mais on déchire les meilleurs diplômes de son orgueil.

Quelle faute de les considérer seulement comme des témoignages de prodigalité, quelle vaniteuse erreur de faire un grief aux nobles et aux prêtres d'avoir méprisé les artisans ! Mais les seigneurs et les clercs, ils les connaissaient ces ouvriers excellents qui s'efforçaient de travailler aussi bien que leur saint patron, ils les aimaient ces conspirateurs de faste et de dévotion. Cela se voit à l'emplacement des boutiques qui côtoient les hôtels, se pressent autour du château, des églises, et cela se lit à chaque page des livres de raison : « A notre bien aimé Pierre Magnier, Bonne de Berry, comtesse de Savoie. Pierre nous te saluons et retrametons le drap de veluet que tu nous avais transmis, n'est pas assez coloré mais trop simple. Si te prions et mandons que tu én trouves de plus ardent sur le rouge que tu nous le transmettes incontinent à Ripaille... Adieu sois... » Confidence de femme qui traîne au mi-

lieu des additions de florins, comme un mouchoir de dentelle dans le tiroir d'un bureau. Le 23 avril 1377, le comte Vert préside sous un arbre de Concise au mariage de son tailleur *Perrin de Chamenbo : familiarité de prince sans* morgue, mais sans bassesse. Dans le bréviaire de Marie de Savoie, le peintre ne manque pas d'associer aux figures des saints Cosme et Damien, de sainte Cécile et de sainte Madeleine la gloire de la duchesse : il faut qu'en murmurant une prière, elle semble l'adresser aux patrons des confréries, et qu'en leur confiant ses recommandations les plus intimes, elle paraisse encore saluer au ciel, comme elle saluait à terre les plus dignes de ses ouvriers et les supplie d'organiser sa vie là-haut comme ils l'avaient organisée ici-bas.

L'enlumineur se préoccupe d'exprimer la sollicitude de ceux qui commandent le luxe pour ceux qui l'élaborent, et nous retrouvons dans les miniatures comme un reflet de la vieille ville, avec ses voisinages qui ne dégénèrent jamais en promiscuité, ses alternatives d'abondance et d'économie, sa succession de décors militaires, bourgeois et religieux, d'hôtels et de cabornes, de portails en ferronnerie et de volets en bois, et comme le résumé symbolique d'une société

où les uns et les autres se prêtent un mutuel *appui, chacun gardant* sa *place*, son rôle, ses *traditions*, ses *emblèmes.*

Mais l'enlumineur ici procède par allusions, à la manière des compositeurs héraldiques ; les initiés seuls peuvent pénétrer le sens de ses allégories. Il arrive qu'un homme, illuminé de la pensée qu'entrevoyaient seulement ses précurseurs, en reçoive tout à coup la pleine révélation et que, profitant des ébauches, des essais tentés avant lui pour traduire les demi-lueurs de l'idée encore incertaine, il parvienne à se l'approprier et l'asservisse à la domination de son esprit. Ce que le missel nous faisait pressentir, Velasquez, dans le tableau des *Fileuses*, nous le rend sensible jusqu'à l'évidence.

Imaginez une salle obscure, en contre-bas, que l'on devine, où l'on pénètre comme à tâtons, en descendant quelques marches de pierre ; mais le fond s'ouvre en une échappée lumineuse ; la clarté subtile, légère d'une fenêtre qu'on ne voit pas, et qui se révèle ainsi, semble creuser dans l'épaisseur des murs une voûte romane et, parvenue à la trame d'une tenture de haute lisse, anime un dialogue de héros galants que des amours ailés criblent de flèches et de pétales. Devant la tapisserie de laine mate, des

dames inoccupées, venues pour l'admirer, déploient leurs robes comme des éventails et des paravents de soie ; mais au premier plan et cependant dans l'ombre, des filles du peuple, pieds nus, vêtues d'un jupon de camelot, la chemise en toile écrue retroussée sur les bras robustes, s'emploient avec une ardeur tranquille à préparer la toile grossière qui servira de fond aux aventures de l'Olympe. L'une apporte au rouet la poupée de filasse qui pendait au mur ; l'autre, tirant de la quenouille un peu de chanvre, l'effile, le mouille, l'allonge, le tord, l'assujettit en pelote ronde dont une troisième s'empare afin de la dévider et de l'enrouler autour de la giroinde, tandis qu'une dernière enfin attend l'écheveau destiné au tisserand. De même que les femmes, qui le préparent, incarnent pour ainsi dire l'adolescence, la maturité, la vieillesse et travaillent suivant les facultés de leur âge, de même nous assistons aux étapes du chanvre depuis qu'il a quitté la chènevière jusqu'à l'instant de parvenir au tisseur de toile. Nous le voyons arriver grossier aux mains des filles et sortir affiné, tout prêt à recevoir le dessin du tapissier que déjà nous entrevoyons dans un rêve charmant ; mais sans ce fil solide la laine ne tiendrait pas,

n'aurait pas cet aspect de luxe honnête; sans cette trame parfaite, élaborée à la chanson des rouets, la tapisserie n'existerait jamais. La tenture des dieux sort du peuple, ainsi que sous les doigts piqués des dentellières naissent les guipures des robes de patriciennes, et que dans les mains calleuses des verriers de Murano fleurit la gerbe des lustres de Venise.

*
* *

Quand je parcourais tout à l'heure le vieux Chambéry et que j'allais de porte en porte, quêtant les restes du passé, je voyais surtout les banches de pierre et, dans la confusion apparente de ces rues qui se croisent, s'embrouillent et se faussent compagnie, mais dont chacune ramène et conduit au même but, le château des ducs de Savoie, je ne pouvais m'empêcher de songer que tout ce qui l'avait orné était sorti de ces boutiques sombres, aujourd'hui pareilles à des yeux d'aveugles, et que jadis elles s'ouvraient sur un colloque de demi-dieux et de héros. Déjà je soupçonnais par un morceau de bois, un tympan ouvragé, ce qu'avait pu être un jour, très loin dans l'autrefois, cette apparence matérielle. A la clef d'une voûte

un écusson à demi effacé, sur une colonne un vase de *flammes rongées par la pluie*, dans le musée les objets entassés au hasard, sans ordre, comme de pauvres morts dans une fosse commune, sur une pierre un nom révélateur, au détour d'un passage, entre deux toits, dans l'échappée d'une muraille qu'on abat, la vision rapide, presque violente, vite effacée d'une tour à mâchicoulis, d'une silhouette nerveuse et forte, peu à peu jetaient l'impatience dans mon esprit; malgré mon désir de marcher à l'aventure, de me laisser aller à la séduction d'une découverte imprévue, j'avais presque hâte d'arriver à ce château qui s'imposait à moi comme un regard inoubliable, entrevu derrière une fenêtre, dans l'écart d'un rideau qu'on soulève.

J'étais sorti contre mon gré du groupe harmonieux des vieilles rues et, comparant l'ancienne cité parfaitement définie, protégée par son château, groupée contre la colline, avec les quartiers modernes, éparpillés et comme épuisés en déjections de bâtisses jusqu'au milieu des champs, je cherchais une de ces rues droites qui vous conduisent avec une raideur de commandement au point que vous désirez gagner. Les voyageurs pressés, haletants, qui accordent

quelques minutes à une ville et demandent à tout venant, d'une voix entrecoupée, *le château*, *la cathédrale*, comme s'il n'y avait rien au monde qu'un château, une cathédrale et dans l'histoire que des prières et des batailles, ne manquent pas de parvenir au palais des princes de Savoie par la rue de Boigne. Je l'ai choisie moi-même, afin de mieux sentir la mentalité qui distingue les deux manières.

Des portiques suivent la rue de chaque côté, de beaux portiques à l'italienne, d'une élégance grave, et l'on pense aux cloîtres du dix-septième siècle, au couvent des Franciscains, à l'abbaye de Hautecombe; mais au-dessus des arches les fenêtres alignées dont chacune ressemble à la suivante, le contraste de ces façades uniformes avec les cours intérieures où il y a encore des fontaines en forme de conque, des loggias, des rentrants et des saillies, des ouvertures inégalement percées, la comparaison de ce que j'ai sous les yeux et de ce que révèlent les aquarelles de Massotti, me font deviner au prix de quelle chirurgie de rebouteur le visage expressif, caractérisé des maisons, où les traits s'accentuent comme dans la face des vieillards, devint un visage terne, d'ailleurs égal et correct.

On a coutume, chaque fois que l'on gémit sur la ruine d'un monument, d'en faire un grief à la Réforme ou à la Révolution : ces grands événements historiques ont le pouvoir de cristalliser autour d'eux tous les vandalismes. Mais que n'accuse-t-on le goût public qui évolue, met autant d'ardeur à détruire qu'à exalter et méprise aussi profondément qu'il sera dédaigné plus tard ? Que de crimes de lèse-beauté n'a-t-on pas commis par raison démonstrative de la vraie esthétique ! Car il est des passions en art comme il en est dans les crises politiques ou religieuses.

Vers 1830 ou 1840, des gens cultivés dont je me suis plu à relever les apostrophes, des publicistes qui écrivaient *désordre* pour fantaisie, *vaste et belle avenue* pour avenue tirée au cordeau, *défectuosité* pour saillie, bref qui ne juraient que par la rue de Rivoli, se préoccupèrent d'abattre les obstacles des perspectives et de donner, à tort et à travers, de grands coups de ciseaux dans les aquarelles de Massotti. C'est alors que l'on démolit les charpentes et les cabornes de la rue Couverte, que le général de Boigne légua une partie de sa fortune aux pauvres et l'autre, dans un désir excessif de faire le bien, aux hommes de goût qui, brandissant

un compas, voulaient transformer la cité à l'instar de Paris. On médita même de renverser l'hôtel de ville qui datait du temps de Henri IV, la fontaine de la Place aux Herbes, la Grenette, les sinuosités de la rue Juiverie, le couvent des Dominicains; en manière de dogme on perça la rue de Boigne, alignée au niveau d'eau, depuis l'hospice de la Charité jusqu'au château des ducs de Savoie, et à l'entrée de cette rue on dressa un monument à la mémoire du général de Boigne.

La reconnaissance des habitants pour celui qui les avait comblés de libéralités bienfaisantes et d'institutions charitables, aurait pu se manifester autrement que par un monstre dont le corps se compose de quatre poitrines, de quatre têtes d'éléphants grandeur nature, soudés ensemble, qui crachent l'eau de leurs trompes dans une vasque de pierre. Les éléphants sont là, je le sais bien, pour rappeler l'origine de cette fortune conquise aux Indes, en bataillant contre les maharajahs, dans le temps que les aventuriers devenaient des nababs; mais n'est-ce pas une indélicatesse de pensée que de souligner précisément ce qui devait rester dans l'ombre et de paraître oublier ce qu'il fallait proclamer : l'attachement émouvant du Sa-

voyard à sa province, qui émigre à l'autre bout du monde et revient toujours mourir dans la terre natale après avoir tâché d'y répandre un peu plus de bien-être ?

Il suffit de regarder, à côté de ces pachydermes de bronze, la grille de l'hospice pour comprendre quel abîme sépare la sensibilité de deux époques différentes et qu'il s'est passé plusieurs siècles entre l'année 1742, qu'on lit au sommet de la grille, et la date de 1838, gravée dans le piédestal du général de Boigne. L'artisan qui a forgé, martelé entre les piliers de pierre, surmontés de vases, le réseau robuste et léger de la ferronnerie, ne s'est pas contenté d'en couronner l'armature d'un rinceau qui fût comme le paraphe de son œuvre ; il a voulu exprimer à sa manière la parabole de la charité et dire naïvement de quel émoi le remplissait l'idée même de la miséricorde. Sur la porte de la souffrance, il a fixé l'enseigne de la bonté qu'on déchiffre comme un rébus dans un vieil almanach, en épelant les termes un à un, et en accordant aux intentions de l'ouvrier un peu du temps qu'il mit lui-même à les fixer dans le métal. Des épis de blé, qui se mêlent aux pampres et aux grappes de raisin et s'enroulent aux volutes du fronton, annoncent le

pain et le vin qu'on trouvera dans cet asile. Le *grand oiseau qui déploie ses ailes et porte son* aigrette comme un diadème, c'est un pélican qui arrondit le cou en col de cygne et fouille ses entrailles du bec pour nourrir ses petits dont on voit les têtes à travers une sorte de cage en treillis doré. Plus bas, en descendant cette échelle de symboles, une fleur de lys qui s'appuie moitié sur le nid, moitié sur un écusson, nous remémore que Madame Royale Christine de France, sœur de Louis XIII, duchesse de Savoie, fut la bienfaitrice de l'hôpital, et dans le champ même de l'écusson qui a la forme d'un manteau étalé, un petit homme nu et souffrant comme Job, affaissé parmi les feuillages, est le malheureux qui trouvera ici un refuge, puisqu'au-dessus de sa tête brille d'un côté le soleil à la face épanouie, de l'autre une heureuse étoile et qu'enfin à ses pieds, une femme en serre-tête, pareille aux religieuses qui se font les servantes des pauvres, attend l'heure de se dévouer.

Allégorie de la pitié à laquelle répond en écho un autre emblème, comme si la rue n'était là que pour unir, malgré les fautes commises contre la tradition de la ville, deux œuvres de même esprit, sinon de la même génération et nous persuader qu'elles s'apparentent en dépit

de l'âge et du style, parce qu'elles témoignent d'une pareille intelligence de la vie. On songe encore à l'arabesque martelée, et déjà l'on aperçoit, qui ferme l'autre extrémité de la perspective, un bel arbre vert, arrondi en boule, à la cime duquel le sommet d'une tour carrée, avec son échauguette, se dessine en contours fermes, comme un retable au-dessus d'une tapisserie.

J'aime cette image de la vigilance. Elle me rappelle cette maison de Talloires qui domine le village et fut bâtie de telle sorte que des fenêtres on pouvait enfiler du regard la grand'-rue et surveiller les allées et venues des habitants. Du haut de cette tour de cent pieds, on découvre non seulement la rue de Boigne, mais la vallée qui s'étend de la forteresse de Montmélian au lac du Bourget, le domaine primitif des comtes de Savoie; on s'explique les origines de la cité, comment elles furent liées à celles des princes qui possédaient le château, la vallée bâtie, peuplée, gardée depuis les Romains, au point même où les montagnes l'étranglent, obligeant les routes à converger, puis à rayonner de là vers la Suisse, la France et l'Italie... La courtine à mâchicoulis qui fait la ronde, la fenêtre à meneaux avec son fronton de pierre

engagé dans le toit d'ardoises bleues, la tournelle fine qui se hausse au-dessus du faîte et s'auréole elle aussi d'un minuscule chemin de guet, disent les veilles dans les nuits claires d'étoiles, la méditation mystérieuse des astrologues, la surveillance attentive des chemins, des buissons qui remuent, des lumières suspectes. Au temps où l'on donnait à chaque chose son terme exact, on avait trouvé pour ces guérites aériennes un nom expressif: on les appelait des *meutes*, parce que les vedettes postées dans les couloirs ameutaient la garnison au bruit du cornet ou, suivant le mot du poète Philippe de Mouskes, *criaient la meute*.

On chemine ainsi, les yeux fixés sur ce profil d'architecture, et tout à coup l'on se trouve sur une place irrégulière que le château tout entier domine, écrase, ferme de sa masse. A cette brusque révélation d'un décor qu'on soupçonne, mais qu'on ne connaît pas, on ressent une sorte de secousse violente : il semble que les yeux ne puissent l'admettre. La première impression que l'on éprouve est celle d'un obstacle, on n'entrevoit pas la possibilité d'aller plus loin : la muraille s'est noircie; le temps qui ailleurs réchauffe la matière et lui communique un reflet d'or ou la glace de rose,

ici l'encrasse et l'endeuille; les fenêtres paraissent aveugles ; la porte elle-même invisible se refuse ; un grand escalier en apparence ne mène à rien, sinon au contrefort d'un bastion ; les rues se coulent de côté, rampant au pied des soubassements et l'édifice, de tout son poids, vous invite à revenir en arrière.

Peu à peu, on s'accoutume à cette vision, on comprend qu'elle fut l'attitude obligée des princes de Savoie, et qu'ils ont voulu apparaître *ainsi à la ville agenouillée devant eux; déjà l'on* détaille leur armure pièce par pièce — indice qu'on la respecte moins — et l'on discerne le donjon, un grand corps de logis, une abside gothique, une tour qui se développent en ordre dispersé, suivant une ligne longue, coupée d'intervalles ; mais on voit, à la hauteur des fenêtres les plus basses, qu'un mur de fondement surélève ces constructions, les réunit et accentue leur apparence militaire ; ce rempart qui soutient le corps de logis, élève l'abside comme le prêtre le ferait d'un ostensoir, relie entre elles les éperons de la défense, le donjon sur lequel s'aligne la rue de Boigne à la Tour de la Trésorerie qui paraît surveiller la rue des Juifs, et coordonne tous ces fragments en un vaste système : l'art de la guerre fait l'unité de

ce palais comme il inspirait les pensées de la dynastie.

A l'époque lointaine où le palais n'était qu'une forteresse, il était exactement approprié aux besoins de la résistance; du jour où l'offensive changea ses moyens, il resta là, presque inutile, décoratif, pareil à ces vieux soldats qui revenus de leurs campagnes continuent à porter l'uniforme. Il avait suffi au commencement du quatorzième siècle à faire du comte de Savoie le *portier des Alpes*, à forcer le salut des bourgeois, le paiement des impôts, à contenir les bandes, il ne sut pas résister aux canons et ne permit jamais à son châtelain de prononcer un de ces mots héroïques qui sont les grands gestes de l'histoire.

Du moins, si je ne puis y trouver qu'un signe effacé de la force, il me plaît à la manière de ces vieilles armures qui ne servent plus à rien, de ces cuirasses qui reluisent sous les étendards pendus à la voûte des arsenaux, et paraissent encore esquisser des mouvements d'estoc et de taille. Qu'un rayon de soleil oblique, prenant le vaste édifice à revers, avivant un pan de mur, laissant l'autre dans l'effacement, rudoie la grande masse, alors elle ma-

nifeste son véritable caractère et redevient pour un instant — jusqu'à la prochaine nuée — la forme ancienne du courage. Dans le jour terne des matins d'hiver comme dans l'éclat pavoisé des après-midi d'été, elle demeure en dehors de toute pensée belliqueuse l'exemple achevé du décor que l'on aimait jadis et me renvoie l'écho d'un enseignement épars dans la ville, mais exprimé ici, comme il convient, avec une force plus impérieuse. L'irrégularité même de ces architectures pleinement réalisées, librement épanouies, sans que jamais les *maîtres à bâtir aient songé à niveler, à égaliser,* montre à quel point ils espéraient la complicité des crépuscules et des aurores pour mettre en valeur les ressources de leur art, en même temps qu'elle nous prouve leur haine de la monotonie, leur désir de provoquer sur cette place tranquille un jeu silencieux de formes, *beaucoup de menues joies pour les yeux. Ils* atteignent à la grandeur moins par les dimensions que par la proportion : affaire non pas de longueur, de largeur, de géométrie, mais d'un certain sens de la mesure, tel qu'en deçà le château paraîtrait dispersé, en delà ramassé, et que d'un seul regard on l'embrasse tout entier. Affaire aussi de ces espaces réservés de

la pierre, où la fenêtre reste interdite, ne s'ouvre ici et là qu'avec précaution, à la manière d'un feu allumé dans la nuit, jamais au point prévu, pour tenir notre curiosité en éveil ou la dépister... Par endroits on suit la trace de l'ancienne main-d'œuvre, experte et patiente, on devine de beaux appareillages, on contemple le joli dessin d'ombre que fait sous le toit casqué d'ardoise grise la dentelure arabe des corbeaux et des mâchicoulis, et la façade sombre comme un palais d'Espagne, hermétique comme une duègne, s'illumine là-haut de deux fenêtres à meneaux, couronnées d'un fronton, qui ont la majesté des balcons et semble créés pour accueillir les hommages à distance.

Plus loin un ormeau jaillit du rempart comme si un germe enfermé entre les pavés les avait fait éclater; il frissonne et animerait à lui tout seul cet ensemble un peu morne, si l'abside gothique de la chapelle ducale ne fleurissait là, bel arbre de pierre. Elle semble plus légère, plus aérienne au milieu de ces murailles, entre le clocher qui la flanque et cette autre tour à pans coupés qui la défend. A elle seule elle trahit la nef tout entière, comme la poupe révèle un navire, et dans ce havre for-

tifié sa grâce paraît plus précieuse, et véritablement nous imaginons qu'elle se balance, à la façon d'une galère royale dont on ne verrait que le château d'arrière.

Il n'y a pas une chose utile qui ne veuille se parer, pas une ligne de force qui ne cherche à être belle, pas une masse qui ne tende à s'alléger; entre les fenêtres qui fusent en flammes, les contreforts s'évident en niches, les niches attendent leurs saints, leur dôme s'encapuchonne d'un pinacle, les pinacles poussent en choux frisés; ce qui supporte s'élève graduellement au faîte par des arcs-boutants qui s'évident et se découpent dans un pan de ciel bleu. L'abside entière, sans rien dissimuler de sa résistance, s'ouvre à la lumière, devient un vase d'élection, se livre à la caresse lente du soleil par toutes sortes de calices, de feuilles et de corolles ; mais aucun des ornements ne vous empêche de voir l'ensemble ; une discipline les subordonne les uns aux autres et les soumet à certaines lois de gravité et de recueillement ; les vitraux des grandes baies qui marquent la transition de la terre au ciel, on n'en devine pas encore la sombre magnificence et l'on n'en voit qu'un dessin serti de plomb ; en bas le chemin de ronde se faufile contre la

muraille, se creuse un passage dans l'épaisseur des contreforts, longe les fragiles verrières d'un pas régulier, d'une allure que cadencent les créneaux, et surveille, par delà le peuple turbulent, désordonné des toits et des cheminées, la campagne blonde et les montagnes bleues, tandis qn'au sommet une balustrade ajourée répète ce thème guerrier sur un mode élégant, orfévré.

Jamais on n'oublie qu'un rempart soutient la chapelle et toujours, les pierres mieux que les livres expliquent l'alliance politique du clergé et de la dynastie, comment l'un s'appuyait sur l'autre, sans que l'autre cessât de comprendre le prestige dont l'entourait la religion, l'auréole qui la faisait participer en quelque sorte à un pouvoir surnaturel. Tout à l'heure, peut-être, à l'envers du décor, je découvrirai le signe matériel de ses défaillances, de ses dissentiments, de ses hésitations, de ses erreurs ; ainsi du dehors, elle se présente en bloc, avec un seul visage épannelé au quatorzième siècle dans la pierre blanche de Seyssel, modelé au quinzième par des ymagiers venus de Dauphiné et de Bourgogne : elle s'affirme contemporaine de ces figures de Claux Sluter dont le manteau retombe en plis lourdement cassés.

L'entrée que je cherchais en vain dans la façade et qui se dissimule sur un des côtés est bien celle que j'imaginais : à défaut d'une des portes en bois cloûté, bardé de fer, qui joignaient si bien qu'en écartant leurs vantaux, elles semblaient se fendre de haut en bas, une voûte, puis une autre, entre les deux un passage obscur, étroit, qui décrit une courbe et garde à chacune de ses révélations mêmes un accent de mystère, une sorte de cellule à deux guichets dont aucun n'aurait vue sur l'autre..., un grand jardin...

Autant le château méritait dans ses arêtes coupantes le surnom que les soldats donnaient à Emmanuel Philibert, *scianca ferro*, brise-fer, autant le seuil franchi, il se morcèle et s'esquive en faux-fuyants. Par l'effet du terrain, des différences de niveau, ce qui avait de si nobles proportions se réduit et se tasse ; les murailles ne se dressent plus sur un socle ; le rempart qui les reliait devient invisible ; le palais des ducs s'émiette en une série de « vues » détachées où le peintre et le dilettante trouvent des motifs, mais où l'historien situe difficilement ses personnages : une échauguette entre les branches, une tour ronde, dont les murs prennent du fruit par la base pour aider au ri-

cochet des pierres que l'on précipitait par les embrasures des créneaux ou les fentes des mâchicóulis, de grands marronniers disposés comme un cloître, et par-dessus le feuillage, le clocher d'une église de faubourg... Enfin par un dernier artifice, un temple dans le style jésuite semble s'être substitué à la cathédrale que *faisait espérer l'abside. On attendait une grande* rose entre deux tours, une rangée d'apôtres qui surveillent les trois portails courbés en tiers-point, des animaux bibliques, un peuple de personnages sacrés qui s'accrochent et s'installent partout, surgissent du moindre creux, s'emploient à soutenir la retombée des arcs, à équilibrer les ogives ; et l'on trouve une ordonnance classique de lignes graves, avec son cortège habituel de guirlandes, d'obélisques, de colonnes de marbre et de pilastres, un fronton triangulaire que couronnent deux vases de flammes, quelque chose comme un vaste cabinet de style Louis XIII, taillé dans la pierre, sinon dans l'ébène. Au lieu d'une vieille femme parlant le français, souvent le patois, riant, pleurant par toutes les rides, une dame en beaux atours, au visage calme, discourant en italien, même en latin, ayant l'allure des phrases de saint François de Sales, des haran-

gues du président Favre, des allégories de l'Astrée.

On brocarde généralement ce mélange d'un art bourguignon et d'un art italien. Pour moi, je confesse que si j'éprouve une déception devant cette façade, c'est par le fait des résignations qu'elle installe, et non de son architecture. *La chapelle, qu'on lui reproche de masquer,* n'était que le chœur d'une église immense, désirée par Amédée VIII, le pape du Concile de Bâle, le moine de Ripaille, et qui ne fut jamais achevée. En 1641, Madame Royale Christine de France, sœur de Louis XIII, duchesse de Savoie fit remplacer le mur provisoire, qui séparait la cathédrale réalisée de la cathédrale rêvée, par la façade que l'on voit aujourd'hui. En fixant une limite définitive aux projets du premier duc de sa maison, elle signifiait qu'il fallait renoncer à les poursuivre, comme on avait renoncé depuis longtemps à reprendre la Terre Sainte, et que c'était là un vœu chimérique, inutile comme le vœu du faisan, un de ces enthousiasmes du moyen âge auxquels la Renaissance disait adieu pour toujours... Mais quelle noblesse dans l'adieu! On sent que Madame Royale descendait d'une Médicis et que son aumônier était le fils du président

Favre, jurisconsulte nourri des Pandectes romains.

L'esprit de la Renaissance se recueille dans cette œuvre avant de s'abandonner aux surcharges, à l'opulence de parvenu qui caractérisent à Turin le Palazzo Madamma, Saint-Philippe, la basilique de la Superga et tous les monuments élevés par le Messinois Juvarra. On ne retrouve ici aucun des motifs de l'abside, mais l'observance des principes où demeure le secret de leur charme, la sobriété, le désir de ménager de grands espaces lumineux, de faire prédominer les pleins sur les vides, de considérer l'ornement comme une exception, de le présenter comme un bibelot précieux qu'on signale à tous, en atténuant le reste. Même si l'on a des préférences pour la Bourgogne des Valois, pourquoi ne pas accepter la leçon de ce rythme classique auquel obéissent tant de monuments, dans cette ville, la chapelle des Visitandines, le portail de l'hôtel de Châteauneuf et celui du couvent des Carmélites fondé par la duchesse de Ventadour? Pourquoi ne pas nous montrer aussi respectueux d'un style contemporain des vers de Racine que l'architecte lui-même l'a été de la cathédrale voulue par Amédée VIII ? Pourquoi ne pas admirer la tolé-

rance avec laquelle, en exécutant son dessein, il accepte l'œuvre de ses devanciers et la continue en tâchant d'obéir au goût de son époque?

Cette déférence au passé, en même temps que la constance de la tradition dans un art, font l'harmonie des vieux monuments. Il n'y a pas en eux de disparate, mais des nuances et des expressions diverses d'une sensibilité... On les voit, on les entend les unes après les autres, comme on regarde les portraits d'une même galerie qui ont tous un petit air de ressemblance, mais diffèrent par les costumes ; dans le recul des années, dans l'éloignement des générations, tous s'accordent et dialoguent : ils font partie d'une seule famille. De même qu'après une dame en hennin, on ne s'étonne pas d'une femme coiffée à la fontange et que l'on considère celle-ci comme une nouvelle incarnation de celle-là, on va de l'extérieur à l'intérieur de la Sainte Chapelle, et l'on pense à ces êtres humains qui sous une apparence de jeunesse cachent une âme très vieille qui a déjà servi...

Cette fois l'annonce faite à l'abside s'accomplit. Le maître d'œuvre n'a pas menti. Ce qu'il avait promis, il le tient enfin avec une plénitude abondante et sereine ; on reconnaît

la nef engagée dans le havre fortifié, dont on n'apercevait que le château d'arrière, le développement souple des fenêtres disposées comme les pans coupés de ces grandes lanternes que l'on promène dans les cortèges religieux ; la fusée de la voûte qui s'élance avec les verrières leur emprunte, tandis qu'elles montent, un peu de leur éclat fragile et se replie en les quittant, comme une gerbe de feu d'artifice qui se cristalliserait en se brisant et resterait suspendue par miracle...

On dirait d'une maison transparente, animée *seulement du ciel qui passe entre les arceaux, de même que le soleil glissant dans la forêt* va émouvoir l'ombre des arbres et rendre plus mystérieux encore, en tâchant de le pénétrer, le secret d'une eau qui dort. Les grandes images du peintre verrier, dont je ne voyais tout à l'heure qu'un dessin inerte, s'éveillent maintenant et le chœur de l'église ne prend toute sa signification qu'au moment où l'on y pénètre. La couleur communique la vie aux contours sertis de plomb ; ils se remplissent de chair, de vêtements, d'attitudes et de physionomies dont l'extase défie la souffrance, et deviennent les traits simples, vigoureux où s'inscrit la Passion...

Par le prestige d'un certain rubis, d'un vert profond, pareil à la mousse, d'un bleu intense, aussi insondable qu'un lac de montagne à l'ombre d'un rocher, les contours immobiles, cernés de noir se dilatent comme par l'effet d'une respiration ; un étendard de Rome, claquant au vent, paraît ensanglanter de ses plis rouges la face et le corps du Christ ; il semble que sa blessure saigne parmi les manteaux et les cuirasses des soldats, et qu'elle éclabousse les personnages du mystère douloureux.

Les rayons de lumière, en traversant les vitraux, recueillent au passage un peu de pourpre, *de cobalt et d'améthyste qu'ils diluent et vont* déposer doucement sur les dalles de pierre... Bouquets fanés de roses, de myosotis et de lilas qu'ils agrafaient, comme une timide offrande, sur les aubes de dentelle et les dalmatiques, tandis que les officiants de leur blancheur soyeuse illuminaient la chapelle parmi les ors. Reflets de rouge, de violet ou de bleu qu'ils projetaient sur le visage des assistants dont ils faisaient à leur insu des faces rubéfiées ou exsangues, déjà envahies par la mort ; empreintes de plaies divines qu'ils marquaient dans le Saint-Suaire, obligeant la relique à dire son secret, à rappeler dans toute sa réalité la

mort du Christ, comme si le Christ venait d'être enseveli et que son linceul portât encore les taches de rouille des stigmates. Et quand le crépuscule venait, le jour gris, morne de la ville s'attardait à regarder son vieux visage dans le miroir doré des carreaux ; il se laissait tromper par les facettes fugitives, passagères, se trouvait rajeuni un instant, sans comprendre que sa nouvelle jeunesse ne lui venait que d'un reflet, pour mourir bientôt, plus gris, plus terne, d'une mort plus sombre.

*
* *

Ainsi le palais des ducs nous apparaît comme ces Hermès bifrons que l'on voit aux jardins de Versailles ou de Rome, un de ces bustes à deux faces, d'expression et d'âge différents, qui sont l'image symbolique du mystère impénétrable de l'âme humaine. Suivant le côté d'où on le considère, il nous montre alternativement un masque italien, bourguignon. Auquel s'arrêter, se fier ? Quel est celui des deux qui caractérise l'étonnante destinée de cette famille royale, la plus ancienne que l'on connaisse en Europe ? A quel point l'un et l'autre se dégagent-ils de son histoire, de même que les sta-

tues, dans les parcs, résument les grandes lignes du paysage dans un geste qui en est la conclusion poétique ? Ou plutôt leur contiguïté n'exprime-t-elle pas merveilleusement l'oscillation de cette dynastie qui hésite pendant plusieurs siècles entre ses domaines des deux côtés des Alpes, la duplicité qui fait de sa politique un recueil de belles vengeances et de vertueuses trahisons, de son prince le héros débarrassé de scrupules qu'attend Machiavel pour chasser les barbares de la péninsule et réunir les tronçons de l'Italie ?

Dès lors, les architectures deviennent un fait moral, leur différence le choc des générations qui se succèdent, si bien que l'excès des ornements après la simplicité, un détail, un pilier fleuri, un mascaron, une fenêtre, vous sont des événements, que l'on est le spectateur des incertitudes, des reprises, que les styles flamboient dans la pensée comme l'éclair des épées ou rayonnent d'une lueur méditative, que l'on recueille tout ensemble des dons de toutes sortes et que, si chaque époque a laissé ici le testament de son goût, elle y avoue sa grandeur, ses fautes, ses faiblesses, son génie multiple et opportun.

Amé V achète en 1295, d'un certain seigneur

Hugues de la Rochette, le château de Chambéry et le fait reconstruire, agrandir, décorer... N'est-ce pas le manifeste d'un souverain qui signifie à ses descendants qu'il faut garder cette position qui commande la Tarentaise, la Maurienne, d'où l'on peut aller en Graisivaudan, en Viennois, en Bugey et vers les districts du Léman, et ne s'appelle pas indifféremment comte de Maurienne ou de Savoie, mais comte de Savoie, tout court.

Un élève de Giotto, Georgio d'Aquila de Florence, maître Bel-Aigle ainsi qu'on le nomme en Savoie, tout bonnement, peint à fresque la chambre de parade, avec autant de soin et de solennité que la chapelle sépulcrale de Hautecombe ou le tombeau de Saint-Christophe, à l'oratoire du Bourget... N'est-ce pas indiquer que le château ne sera plus seulement la forteresse, mais la demeure?

Au quinzième siècle, Jacques Magnin, de Grenoble en Dauphiné, un de ces artisans que le moyen âge appelait des *logeurs de bon Dieu*, mérite encore ce nom en élevant le vaisseau de la Sainte-Chapelle, de même qu'il l'a déjà mérité en travaillant aux églises de Lyon et de Vienne. Claux Sluter, qui a sculpté à Dijon le tombeau de Philippe le Hardi et conduit autour

du gisant le cortège lourdement drapé des pleureurs, Jehan Prindalles, qui passe dix journées à tailler un saint Georges, maitre Tierry, qui gagne douze deniers à peindre les ailes de saint Michel, peuplent les niches de personnages aujourd'hui exilés, décapités, mais qui faisaient là figures familières et dignes peut-être d'entourer le Puits de Moïse... La duchesse de Savoie est la fille d'un duc de Bourgogne...

A la clef de voûte, dans la sacristie, un écu se partage entre les armes de France et de Savoie, accouple les lys à la croix d'argent sur champ de gueules : la duchesse de Savoie est la sœur de Louis XI, roi de France...

Vers 1530, Jehan Oshuis, Flamand, raconte sur les vitraux les épisodes et les scènes de la Passion : Marguerite d'Autriche, veuve de Philibert duc de Savoie, l'a employé aux verrières de Brou, cette église où rayonne encore au temps de la Renaissance le génie de l'école dijonnaise.

Au siècle de Louis XIV, le maître d'œuvre édifie le portail avec les colonnes et les obélisques, les frontons et les guirlandes dans le goût de Versailles... Le duc de Savoie imite les gestes du roi de France, et son historien à gages, le père Monod oblige les chroniques à démon-

trer que les Bourbons n'ont pas de plus anciens ni de plus fidèles alliés que les Blanches-Mains...

Plus tard encore, au temps que suffisent à désigner les éléphants de la rue de Boigne et les sculptures du Cacciatore à l'abbaye de Hautecombe, on badigeonne la voûte en grisailles, on simule dans les murs des *orbesvoies* ou fenêtres aveugles, on feint des draperies, des bas-reliefs, on pratique à la Sainte-Chapelle ces pauvres expédients qui affublent tant d'églises en Piémont, ces peintures en trompe-l'œil qui se plaquent sur la nef à la manière d'une dentelle de pacotille sur un coffre bourguignon : le duc de Savoie sera demain le roi d'Italie.

Sans parler de ce qu'il y a de mystique dans la collaboration de tant d'artisans venus de tous les pays et marchant vers une œuvre commune, comme les rois mages en route vers l'étoile de Bethléem, il est impossible de ne pas sentir dans les progrès de l'édifice lui-même la tendance de ceux qui l'ont possédé. Princes, évêques élus, mais séculiers d'état, de goûts et d'allure, négociant avec tous les partis, allant au plus fort, sauf à l'abandonner ou à revenir à lui, selon la fortune contraire ou propice, partisans du pape ou de l'empereur, du catholique ou du protestant, ils deviennent en un jour,

suivant l'expression du vieux chroniqueur, de fils de colère qu'ils étaient, des fils de grâce et des vases d'élection.

D'abord embusqués à Charbonnière, à l'entrée de la Maurienne, guettant les pèlerins qui se rendent aux tombeaux des apôtres, les marchands qui font de Lyon l'entrepôt de l'Italie, les rois de France qui subissent dans leurs *brumes le charme hallucinant de ce nom évo*cateur de soleil, de belles formes, solidement établis aux péages de Suse, à la barre de Montmélian pour mettre les muletiers à composition, ils sont avant tout les *portiers des Alpes.* Puis il semble qu'ils visent plus haut, qu'ils tâchent par la force de recueillir les terres des Burgondes et d'exiger l'hommage dans l'ancien royaume d'Arles et de Bourgogne ; l'axe de leurs domaines se déplace vers le nord ; Pierre, comte de Maurienne, se dit comte de Savoie ; le premier, il substitue dans ses armes à l'aigle de Bourgogne, la croix d'argent sur champ de gueules ; il porte le jour de son investiture une tunique de soie verte par-dessus la cuirasse moitié or, moitié acier ; et, quand le chancelier impérial lui demande ses titres, il tire son épée ; campé au château de Chillon, à l'affût des chemins qui descendent du Jura vers

le Simplon, il attache les premiers liens qui joignent la Suisse romande à la Savoie ; l'abbé de Saint-Maurice, en Valais, lui donne l'anneau qui ornait les reliques de Saint-Maurice, un anneau d'or, avec un gros saphyr, sur lequel est gravé l'image du chef de la légion thébaine, suppliciée au lieu même du monastère... Quand il meurt, il adjure son héritier de ne jamais s'en séparer et de transférer à sa mort, au futur prince, ce gage visible et saint de sa qualité. *Pendant plusieurs siècles, l'investiture du pouvoir* se fait par cette tradition, et l'usage savoyen continue l'usage bourguignon. Mais de plus en plus, il semble que ce talisman perde de son efficacité et que les comtes de Savoie s'abandonnent au sortilège de l'Italie. Emmanuel-Philibert est le dernier duc de sa famille qui soit né au nord des Alpes, le dernier qu'on ait baptisé dans la Sainte-Chapelle. Malgré tout, au premier prétexte, il lui enlève le Saint-Suaire qu'il porte à Turin où désormais il demeure, ne laissant à Chambéry que le simulacre d'une capitale. Il ne s'entoure que d'Italiens, ne parle qu'italien, et ne dit plus, quand il s'adresse à ses sujets, « Savoyens » mais « Savoyardi », un nouveau mot piémontais, ironique, qui fait oublier le vieux nom provincial. Trafiquant de

leur alliance, promettant ce qu'ils savent ne pouvoir tenir, négociant dans la même heure avec l'allié et l'adversaire, les comtes deviennent des ducs, les ducs des rois, et de même qu'ils lâchent Chambéry pour Turin, les tombeaux de Hautecombe pour ceux de la Superga, ils ne considèrent pas dans le Piémont une marche de la Savoie, mais dans la Savoie une marche du Piémont, qui fournit des hommes, de l'argent, supporte le poids de la guerre, se *résigne et salue. Lorsqu'enfin à la Révolution, leurs soldats se débandent devant l'armée du* général de Montesquiou et qu'eux-mêmes ils s'enfuient dans l'île de Sardaigne, ils y mettent tant de hâte qu'ils perdent en route l'anneau de Saint-Maurice, comme s'ils abandonnaient, sans retour, ce qu'il symbolise...

Ce geste, qui conclut leur histoire, s'ébauche lentement, à travers toutes sortes d'alternatives et d'incertitudes. Longtemps ils doutent, et quand ils se prononcent, ils regrettent. Le rêve merveilleux du pays au delà des monts ne passe encore dans les regards et les sourires qu'en reflets fugitifs, et ne laisse après lui que l'énigme... L'un d'eux, Charles-Emmanuel Ier, a coutume de dire : « Ma casaque n'a pas d'envers, mais elle est de deux cou-

leurs! » Comme s'il fallait une image pour illustrer son aveu, un peintre flamand, Jean Carrachyo nous a laissé au musée de Chambéry un portrait de ce duc, à l'âge de dix-sept ans, qui contient toute la capacité de dissimulation, la puissance de perfidie, la séduction équivoque de sa dynastie... Grêle, chétif, délicat comme une femme en des vêtements masculins, il semble travesti en page. Dans sa face blême et glabre, on ne voit d'abord que les yeux, frangés de cils se relevant en courbes flexueuses, et dont la nuance indécise augmente le trouble: gris plutôt que bleus, rayés de fauve et d'orange; des fibrilles d'outremer s'y tracent à la façon des béryls, et les sourcils, hardiment jetés sur leur eau voilée, mangent la face pâlie, plus blanche que la collerette à godrons, et semblable au-dessus du vêtement sombre à un verre de Venise sur un cabinet d'ébène. Ainsi les pensées intimes que son front souhaite de cacher se lisent malaisément dans « ces mirouërs de l'âme », et le reste du visage ne fait qu'accentuer la perversité des prunelles qu'encercle une peau diaphane réticulée de veines bleuâtres. Les narines frémissent, la bouche de ses lèvres un peu fortes exhale le feu intérieur de cette âme inquiétante qui se recueille et

s'éclaire à l'orient des perles du costume. Un bonnet de velours noir à torsades de perles, que surmonte un plumet d'aigrettes blanches enchâssées dans une escarboucle, continue le visage serti dans la collerette ; la pierre de talisman règne en souveraine sur cet homme hanté par les horoscopes, qui avant d'agir consulte les astres et cherche sa double image en un miroir d'acier. Vêtu en prince de la nuit — pourpoint de velours noir, niellé d'argent et perlé de lacs d'amour — il a vraiment un charme de pierrot morbide qui, pour fêter ses conspirations nocturnes, s'est habillé comme elles d'ombre et de lune. Le collier orfévré de l'Annonciade, suspendu sur le gilet de damas blanc, scintille là comme un feu follet égaré; les chaînes de perles qui retiennent la croix de Savoie l'éclaboussent de leur blancheur perverse. La recherche précieuse et maladive du costume s'accorde avec le pâle sourire du visage, l'affèterie du corps que l'on devine petit, peut-être difforme sous la mandosse... Il n'aura pas la vigueur brutale des chevaliers frappant sur leurs adversaires comme des forgerons sur une enclume, mais la souplesse et le doigté des passes d'armes, des tournois transformés, véritables préludes des duels et de l'escrime ita-

lienne. L'être *apaisé dans une grâce un peu féline* est prêt à bondir ; la physionomie, au point de s'ouvrir, médite une vengeance ; la bouche prononce des paroles de courtisan, non de cavalier ; et, si l'homme se parfume comme les jardins d'Armide, prend des bains de lait qui épuisent plusieurs fermes, s'il emporte en voyage des manuscrits grecs, latins, arabes, collectionne des gravures, des marbres antiques, vit au milieu d'une cour d'astrologues, de bouffons, de savants, et fait du *Pastor fido* de Guarini sa lecture familière, il sait à quelle minute finira l'églogue et savoure le dénouement d'une tragédie, dans le moment qu'il attache des rubans à ses chausses.

Les conseillers qui servent son ardente et mobile ambition, les capitaines qui vont à la conquête de ses chimères participent à cette souplesse et à cette manière qui est de l'époque où ils vivent, de la culture que l'on donnait alors, des jésuites qui modelaient les âmes. Le jurisconsulte Favre, président du Sénat de Savoie, instruit son procès contre Genève, lui fait son dossier et, lui écrivant tous les jours, se compare aux magistrats que César déléguait dans les provinces : on dirait d'une façade italienne sur une église gothique ; ce vieux bourguignon a des

gestes romains. Saint François de Sales, à son insu, prête aux combinaisons de son ami le président Favre, l'appui de son autorité morale, le parfum de ses métaphores, les fruits et les fleurs de son érudition; malgré lui, en croyant prêcher, il plaide; en même temps qu'il discute avec les Jansénistes, il négocie le mariage du prince de Piémont et de Christine, fille de France; et quand il expire à Lyon, au couvent des Visitandines, dans la loge du jardinier, sans doute sa mort au milieu des religieuses a un caractère spirituel, attendri; mais pourquoi est-il venu à Lyon, sinon pour assister Christine de France dans ses débats contre les Espagnols? Honoré d'Urfé, qui semble n'avoir jamais eu d'autre dessein que son roman de l'*Astrée*, ni vécu d'autres jours que les jours limpides d'une pastorale tendre sur les bords du Lignon, a chargé les soldats de Lesdiguières à la tête de ses carabiniers à cheval... Mais tandis que chacun d'eux remplit un rôle, fait exactement à la mesure de ses moyens, et limite son ambition aux désirs du prince, le prince lui-même s'enivre de ses habiletés, de sa diplomatie brillante, des aventures qui l'angoissent, oublie les raisons solides qu'il a reçues en naissant de rester fidèle à la destinée des siens, brouille

son horizon et, ne sachant pas se sacrifier à un intérêt durable, bâtir en vue de la postérité, en tenant compte de ce que les années ajouteront à son œuvre, il la compromet par l'excès même de son intrigue. Il use le génie de Lesdiguières, Sully, Henri IV, Philippe II, Santa-Cruz, Spinola, Olivarès, Richelieu, lasse tous ses amis à le suivre, ses ennemis à le détester, fatigue leur dévouement ou leur haine dans une fortune diverse et contradictoire, veut successivement le royaume de France, l'ancien royaume d'Arles et de Bourgogne, se propose de reprendre Genève aux protestants, l'île de Chypre aux Turcs, Gênes aux républicains, le Portugal à l'Espagne, l'Espagne à l'Autriche, et finit par mourir l'épée à la main, sous une tente, ayant perdu la maison que son père lui avait transmise, les beaux jardins de la Savoie, du Piémont, de la Lombardie qui entouraient les châteaux de son enfance...

Il a remplacé par des rubans de pacotille les jolies amulettes taillées dans le bois ; il ressemble au maître habile du berger de Zala...

III

LA MAURIENNE

Et puis la vieille ville, qui s'est ingéniée, sournoise, à vous retenir dans ses méandres, à vous emprisonner dans ses replis, ses cachettes, à vous prodiguer toutes sortes de sourires, vous éconduit en douceur par des transitions insensibles. Acquis, initié à la vie d'autrefois, vous goûtez enfin le silence, de même qu'on parvient à sentir la saveur de l'eau pure, et le recherchant, vous choisissez dans votre flânerie des places qui attendent indéfiniment sous les ormeaux et portent des noms effacés, des noms de couvents et de cloches, vous élisez des rues où ne se meut jamais rien que la fuite des nuages dans le ciel ; vous en suivez une, au hasard et, comme elle gravit la colline en sinuosités, elle

vous oblige à marcher lentement, et vous avez le loisir d'apercevoir entre deux murs un profil incisif de montagne ou, en contre-bas, des prés en pente; une église, dans le style du temps de Louis XIII, aligne ses pilastres rechampis de blanc sur fond jaune, tandis que le clocher d'or brun ressemble au minaret d'une mosquée posé sur une chapelle de jésuites; il y a déjà des balcons de bois aux maisons, des treilles de vigne encadrant les fenêtres et, là-bas, à un carrefour, une croix ainsi qu'aux champs. Un char à bœufs paraît, emplissant le chemin, exprimant à merveille le rythme de la montée; vous l'attendiez... vous êtes dans la campagne... La vieille ville vous dit adieu... Devant vous, la vallée s'étend dans un nuage d'or et d'azur...

*
* *

Les montagnes qui l'enserrent lui ayant, par une dernière convulsion, dicté le sens où désormais elle devait s'étendre, restent là inertes, fatiguées de leur effort, gardiens endormis d'une province définitivement soumise, dieux termes d'un champ qui leur appartient. Ainsi que les statues, dans les parcs, conduisent les tapis de verdure du perron de la demeure

jusqu'à la pièce d'eau, ils jalonnent l'espace depuis les Alpes lointaines, bleu palais d'Armide, jusqu'au lac incertain qui tremble là-bas, suspendu dans la lumière... Idoles grossièrement taillées, capables peut-être de s'animer un jour, par le jeu de quelque obscur destin et de faire sentir de quelle force brutale elles sont encore capables, elles s'ordonnent suivant un mode heurté, inégal, se plaisant parfois à s'avancer les unes vers les autres, comme si elles voulaient se joindre et fermer le grand sillon dans leur étreinte, ailleurs à s'écarter et à détacher en avant d'elles de petites collines.

La matière dont elles sont faites n'est pas précieuse : un roc noir, quand on le compare au bleu profond, veiné de blanc, des cimes et des escarpements qui ferment l'extrême limite de l'horizon; par endroits, de larges plaies d'où s'épandent les traînées de gravats, les éboulis qui d'un jet rapide et blafard interrompent les verdures... N'est-ce pas l'éloignement qui leur prête une beauté, la lumière qui les pare, l'heure qui les doue de séduction ? Ces croupes ternes, pareilles dans les journées grises à la peau d'un éléphant jaspée de sillons terreux, ces masses solidement échafaudées, qui pa-

raissent immuables, lourdes et comme plomblées, se transfigurent au contraire, ainsi que tout ce qui s'élève, et empruntent à la vie du ciel un principe de fragile mobilité. Les nuages, en glissant le long de leurs flancs, font courir sur elles de grandes ombres et leur communiquent, comme à un visage, une expression de gaîté ou de mélancolie; certaines matinées font fleurir sur leurs rochers des bouquets de pivoines roses ; aux midis effervescents du mois d'août, un peu d'or en fusion semble couler sur les taillis et se recueillir dans les creux, comme une trace de dorure sur un torse de bronze retrouvé dans la terre...

Leurs formes mêmes ont quelque chose d'instable, de vivant ou d'agressif : l'une range ses falaises ainsi que les fragments d'un escalier écroulé, dont quelques marches manquent ou sont usées, conduisant à un temple disparu, subitement réduit en poussière, emporté par une catastrophe; l'autre déchire et fend les cumulus à la manière d'une proue de navire; celle-ci, accroupie, fait le gros dos et veille, même quand elle semble dormir; celle-là, pathétique, se ramasse en tours, en bastions; une dernière enfin, toute seule, s'essaie à jeter dans le lointain pâle une courbe fière et se re-

lève à l'avant, comme une bête qui s'étire. Et il y a tant de personnalité dans sa solitude que je désire connaître son nom, le Granier... Sans doute, cette courbe n'est-elle que le tragique résultat d'un magnifique écroulement : la montagne s'est fendue au moyen âge, du haut en bas, abîmant une ville entière sous les rochers; mais elle est belle ainsi, parce que rien d'elle-même n'échappe au regard et que l'œil aussitôt la comprend tout entière dans le champ de sa vision; et je la regarde avec le même plaisir qu'un profil impérieux de camée sur une gaze transparente...

Les comparaisons qui viennent à l'esprit manquent de justesse, parce qu'il ne peut y avoir ici de commune mesure; ces montagnes passent les choses autour desquelles nous avons coutume de vivre, ou que nous ambitionnons de construire nous-mêmes; il y a en elles quelque chose de titanesque qui nous surprend et nous repousse...

Aussi les romans d'amour, les poèmes et les tableaux d'autrefois les montrent dans le lointain, enveloppées de brumes ou déchiquetées en dents de scie, peintes d'un certain lapis-lazuli conventionnel, arbitraire, et ne les envisagent qu'à la manière d'une toile de fond,

d'un décor de légendes, d'une contrée fabuleuse où disparaissent les héros poursuivis, et d'où viennent, avec les courants d'air glacé, les génies malfaisants. Au contraire, ils affectionnent l'aimable vallée, coupée de cultures et de jardins, onduleuse et diverse, recueillie au bord d'un étang qui frissonne, rêveuse et penchée sur ses ruisseaux, brûlant d'ardeur en ses champs de céréales et attendant le cri d'appel d'un moissonneur, anxieuse de l'ombre et de la nuit qui égrène ses bruits et s'ingénie à les faire attendre, enguirlandée de haies comme une robe à ramages de cannetille, avançant d'une allure noble et royale, puis attardée à toutes sortes de mignardises.

Jamais je n'ai si bien compris qu'en la parcourant ce que Jean-Jacques Rousseau nous dit du plaisir qu'il y a d'aller à pied : ainsi on ne dévore pas le paysage, mais on le déguste, à la façon de ce vin de Montmélian qui mûrit sur les coteaux. On marche, et l'on éprouve une joie physique à sentir l'élasticité du pas ; l'exercice que l'on fait stimule en vous une excitation légère, et parce que l'on vérifie la liberté d'un mouvement, que l'on éprouve la possibilité d'avancer, de rester sur place, d'aller à droite ou à gauche, on recueille pleine-

ment et délicatement à la fois ce que peut donner chaque chose, si humble soit-elle. La nature, qui paraît de loin inanimée, se peuple, dès qu'on l'aborde suivant cette allure lente, d'êtres mystérieux qui se lèvent au bord du chemin et vous apportent leur offrande. Peu à peu, elle abandonne ses traits, qui ne lui composent pas un visage taillé à coups de hache, mais une physionomie furtive, une infinité de physionomies charmantes et mesurées : un bouquet d'arbres dans la prairie, une ligne de peupliers tournant avec le sentier, du lierre sur un mur, une branche qui passe par-dessus et que les petites filles effeuillent en sautant, *motifs* auxquels suffit un regard, et qui n'exigent pas pour être compris, aimés une laborieuse initiation. Là, peut-être, dans cette facilité qu'on méprise aujourd'hui, dans cette aisance heureuse que l'on juge banale, réside le secret de l'harmonie, l'explication du rêve pastoral qu'elle a suggéré. L'*Amalthée* de Buttet, l'*Astrée* d'Honoré d'Urfé, le *Pastor fido* de Guarini, l'*Adone* du chevalier Marini, les *Confessions* de Jean-Jacques, les *Confidences* de Lamartine, tout cela écrit, imaginé, rimé dans cet horizon, n'est-ce pas la preuve qu'il faut aux poètes, comme aux amants, la complicité

d'une nature assez aimable pour que les uns et les autres y rencontrent la scène de leur aventure, assez variée pour que chacun d'eux se figure de bonne foi y remarquer un détail inconnu, et prenne son ravissement pour une découverte ? Et quand surgit, au milieu d'un enclos, la grosse maison savoyarde, carrée, avec ses gros murs et ses petites fenêtres, ses portes prudentes, son toit pointu et couvert de tuiles, en tout pareille aux Charmettes, nous voulons absolument voir en elle la demeure où l'été invite les habitants de la ville, la retraite d'Aminta ou de quelque fable bocagère.

A peine si une tour, une muraille à demi écroulée, apparaissant de loin en loin sur une élévation, nous rappellent encore que cette vallée était pour les pèlerins et les marchands venus de Lyon ou de Genève la route de l'Italie, pour les armées du roi de France une étape vers les combats au delà des monts, pour les ducs de Savoie et leurs vassaux un repaire de guetteurs. Ce sont les châteaux du temps passé. Ils résument et précisent les lignes générales ; ils sont les accents de force et de discipline du paysage ; par eux la vallée, qui batifolait et s'égarait dans le mensonge pastoral, reprend son rythme véritable et coule tout d'un

jet, précipitée, moutonnante et fougueuse, emportant ses hameaux, ses arbres dans un grand flot vert; et seule, une de ces statues de déesses couchées, qui symbolisent aux jardins de Versailles le cours des fleuves de France, pourrait exprimer ce qu'il y a de fière volupté dans ce large frisson du sol.

La chronique de ces forteresses féodales se perd en épisodes que relève par instants l'envergure d'une exigence, la fierté d'une devise, la beauté d'un blason, la qualité d'une attitude, la violence d'une passion, mais que domine toujours la même pensée. Les sires de Chambéry, de la Ravoire, de Challes, de Chignin, d'Apremont, des Marches, de Montmélian, du Crêt, de la Rochette, de Montmayeur et de Miolans sont avant tout, comme le comte de Savoie, les gardiens des avenues qui conduisent aux passages du Mont-Cenis et du Petit-Saint-Bernard, les répondants de la Maurienne et de la Tarentaise, les *portiers des Alpes*...

Mais cela, c'est de l'histoire, et l'histoire, elle n'est qu'une fumée de souvenirs, puisqu'elle se compose des souvenirs des autres, ou tout au plus une création de notre esprit, un effort de notre intelligence. Nous ne voyons pas, nous ne sentons pas de l'histoire; mais

nous discernons des ruines et des paysages. Plus tard, seulement, quand nous avons *obscurément deviné que la présence des unes* est liée à l'allure des autres, nous éprouvons le besoin de connaître l'explication humaine de ce rapport et nous cherchons à découvrir les visages des morts sur ceux des vivants pour mieux comprendre, par ce qui est, ce qui s'est passé autrefois dans les mêmes lieux, et la persistance de la vie ancienne dans la vie d'aujourd'hui.

En regardant le château des Marches, nous oublions ce qu'il y a de guerrier dans ce nom de vedette, d'avant-garde. La fontaine, les loggias, la salle d'honneur décorée de peintures en trompe-l'œil, les jardins en terrasses, abaissés par degrés jusqu'aux champs où coule l'Isère, nous inclinent à quelque rêverie paresseuse, à quelque imagination galante; l'aventure d'Aurore et d'Adèle de Bellegarde nous fait négliger les souvenirs de la forteresse féodale. Les guérites et les échauguettes ont tort devant les balcons, et il nous semble qu'elles surveillent plus volontiers le retour imprévu d'un mari gênant que la frontière incertaine du Dauphiné et de la Savoie, les défilés de l'Isère venue des montagnes de Tarentaise, passant sous les murs de

Montmélian et fuyant en Dauphiné par les larges échappées du Graisivaudan.

Et Montmélian, cette petite ville endormie dans le murmure de sa rivière, surveillant ses vignobles et comptant les années par vendanges, nous avons peine à croire que jadis l'Europe avait les yeux tournés vers elle, que son nom résonnait dans les conseils des ambassadeurs avec un accent belliqueux, que sa citadelle passait pour imprenable, que les historiens les plus graves en parlaient avec une emphase terrifiante, et qu'il ne fallut rien moins que Sully, grand maître de l'artillerie, et plus tard Catinat, maréchal de France pour en venir à bout.

Mieux encore que dans les récits des contemporains, on trouve la trace de cette réputation dans les gravures sur bois ou au burin qui décrivent d'un trait ferme et naïf l'image d'un siège auquel l'artiste n'a peut-être pas assisté, mais qu'il représente beaucoup mieux que s'il l'avait vu, car c'est un privilège de l'imagination et de l'art que d'atteindre à la vérité plus sûrement qu'un récit exact, mais sans âme. L'une de ces estampes porte sous le trait carré l'inscription suivante : *Le portrait de la ville et château de Montmellian* [1]

en Savoie, assiégée par le roy de France et de Navarre, fait sous la direction de Claude Châtillon, topographe du Roy, et publiée à Paris par Jean Le Clerc, rue Saint-Jean-de-Latran, à la Salamandre, en 1600. Une autre est datée de 1691...

Ici et là, les grandes lignes du tableau correspondent à la vérité littérale. Voici l'Isère et le pont rejoignant la ville, la petite ville écrasée contre une colline qui semble détachée de la montagne comme une grosse pierre, et le ravin qui les sépare. Mais est-ce suffisant ? ne faut-il pas insister sur la puissance de la citadelle et mettre de l'horreur dans cette paix, préciser qu'il s'agit d'une forteresse réputée de tous imprenable et inaccessible, expliquer l'importance de la conquête du roy de France ? Et le graveur, qui est Français, pour honorer son roy, précipite les eaux de l'Isère, les fait bouillonner sous les arches du pont, comme si la rivière était impatiente de quitter la Savoie pour entrer en Dauphiné, en France, comme on disait autrefois. Il hausse la petite colline ; il la couronne de redans fortifiés, qui se découpent à angles aigus, avec cette précision un peu sèche que Léonard de Vinci donne à ses croquis d'architecture militaire ; il en fait un haut roc escarpé de tous

côtés, l'entoure de fossés taillés à la pointe du ciseau; au-dessus des murs d'enceinte, il dresse la grande tour carrée et les tours latérales de l'ancien donjon, que les ingénieurs conservaient sans beaucoup croire à sa puissance, et deux bastions, qu'on nommait l'Annonciade et Saint-Maurice, en souvenir des citadelles de Rumilly et de Bourg, que le duc avait perdues, reliés eux-mêmes par des tenailles aux deux autres bastions de Bonvoisin, que Henri IV et Sully, en manière de plaisanterie, surnommaient Mauvoisin ou Mauvais Voisin... Maintenant, que la ville, avec son église, ses maisons et sa grand'rue qui contourne le coteau, soit tapie comme un bourgeois tremblant de frayeur, que les toits serrés les uns contre les autres ressemblent aux moutons qui se soulèvent mutuellement tant ils s'écrasent, que seule la flèche de l'église joigne le niveau des remparts, car un petit moine peut parler à un grand capitaine, et qu'enfin, au delà du vallon qui la sépare de la place forte, la montagne se hérisse et ne paraisse accessible, comme dit Mézeray, qu'aux seuls oiseaux du ciel. Et puis à l'entour, sur les hauteurs avoisinantes, à chaque replat du terrain, à chaque pli du sol, le graveur abrite et dispose en ligne des batte-

ries de quatre et de cinq canons, lançant de leurs quatre bouches, de petits nuages ronds, pareils à *la* fumée de quelque cigare et qui vont se perdant au ciel, tandis qu'on attend encore le fracas de leurs détonations répercutées de rocher en rocher.

Dans les creux au bord de la rivière, des estafettes galopent, qui ont l'air de vouloir rattraper les boulets, et au premier plan, presque toujours, un brillant état-major caracole. Et ce sont de magnifiques chevaux barbes, pareils à celui que monte le duc Thomas de Savoie-Carignan dans le portrait de Van Dyck, à petite tête et large croupe, allant à un pas et un saut, faisant des passades de fort bel air, de quarto en quarto. Sur la robe tigrée ou pie, soupe-de-lait ou isabelle, s'étalent les selles de velours rubis ou vert mousse, et de l'arçon sort une crosse de pistolet noircie au feu et dorée d'or fin, telle qu'on en voit à l'Armeria réale de Turin. Vêtu avec une recherche qui tient de l'écuyer plus que du capitaine, le cavalier, rompu aux ballotades et aux caprioles, semble plus préoccupé de ne pas fausser l'harmonie de son costume que d'appliquer les règles de la stratégie ; la nuance du velours s'accorde avec la culotte qui vient recouvrir au-dessus du

genou la grande botte en cuir souple; un peu de guipure borde le collet et les manches de la casaque, et quand la main gantée de chamois, découvrant les cheveux bouclés qui tombent sur les épaules, salue du chapeau feutre à larges bords, on dirait qu'elle offre un bouquet de plumes blanches ou incarnadines.

Tout s'accomplit en bel ordre; à peine si les chevaux en faisant le pas espagnol et en levant les genoux à hauteur des naseaux, les hommes en ayant des gestes qui leur échappent en quelque sorte, trahissent l'énervement et l'odeur de la poudre qui passe avec les commandements brefs et les beaux mots historiques dans l'air vif des montagnes. Cependant la pointe de la botte appuie à peine sur l'étrier d'argent; jamais la mollette des grands éperons recourbés ne fera jaillir une goutte de sang de la robe gris pommelé; on sent que par une simple pression des genoux, le cavalier fait ce qu'il veut de sa monture, et qu'il la contraint par un doigté subtil et le jeu délié des rênes à être fière jusque dans la fatigue. Même avant que de se battre, il demeure si heureusement équilibré, il suit avec tant de souplesse les moindres frissons de la bête, qu'il paraît s'incorporer à elle et qu'en

faisant oublier les grâces de son costume, il atteint à cet idéal du cavalier qu'est le centaure puissant et nerveux.

Par-dessus la cuirasse d'acier poli, bombé, une écharpe de soie en bandoulière se noue avec négligence et les pans, qui se brisent et se cassent au vent, suivent le cheval dans sa course. Don féminin qu'on emporte à la guerre et qui protège comme un fétiche contre le maléfice des arquebuses. Gage d'amour qui chatoie et remplit de son agitation le tableau de la guerre. N'est-ce pas insinuer que les pétarades, les canons, les précipices, les murailles firent moins pour la conclusion de la paix qu'un sourire féminin et quelques petits cadeaux?

Le connétable de Sully, qui conduisait le blocus, raconte avec bonhomie dans ses *Mémoires* que la femme de Brandis, le gouverneur de la place assiégée, s'amusait à fabriquer au chalumeau de petits ouvrages de verroterie; elle avait envoyé à Madame Sully un collier et des pendants d'oreille d'un travail très ingénieux; celle-ci en échange de lui offrir ce qu'on ne trouve guère dans les citadelles investies, des pains mollets, des lapereaux, des cailles grasses et quelques bouteilles de ce vin qu'on récolte sur les coteaux de Montmélian. Elles se virent une

fois, puis deux, puis trois, puis ne pouvant plus se passer l'une de l'autre, négocièrent les articles de la capitulation. Quoi d'étonnant à ce que plus tard, à Versailles, pour l'apothéose renouvelée de ce grand fait d'histoire, on ait traîné devant la cour, sur un char allégorique, une citadelle en carton ? Un rocher de carton, puisqu'en effet ce qu'il y a de plus fragile, de plus grêle, de plus frivole avait eu raison de ce qu'il y a de plus solide, et qu'une galanterie de verre, un pain mollet avaient ouvert les portes d'un donjon !

Toute cette guerre du roi de France contre le duc de Savoie est une guerre élégante, courtoise, aimable et tragique. On la déclare comme on jette un cartel, en faisant lire une *défiance*. Chaque étape est marquée d'un siège. Les garnisons des forteresses bien armées, bien munitionnées battent la chamade au premier boulet, sortent après avoir bien marchandé, vies et bagues sauves, tambours battants, enseignes déployées. La nuit, pendant que les sentinelles tâchent à distinguer dans le grondement régulier du fleuve les bruits incertains, le duc Charles-Emmanuel se faufile entre les avant-postes pour aller rejoindre une fille de Montmayeur et galantise de si longs moments que le

connétable de Lesdiguières se flatte de l'y surprendre. Tandis que Sully va reconnaître les bastions, le roi Henri IV écrit à son *menon*, Henriette d'Entragues. Les chefs lancent leur chapeau dans les rangs ennemis pour aller le reprendre, paradent et jouent la comédie, et ne livrent pas combat sans consulter les astrologues. Il y a des poignards ciselés, des rubans de soie et des cravates en guipure. Le marquis Honoré d'Urfé charge à la tête de ses carabiniers à cheval. Chacun emporte dans sa sacoche, avec une jarretière, un volume de l'*Astrée* et de la *Vie Dévote*, et don Philippin, bâtard de Savoie, se fait tuer pour une écharpe couleur de cheveux d'or !

Parce qu'on y a mis plus de grâce, s'est-on montré moins courageux ? Le pistolet damasquiné ni l'arquebuse incrustée de nacre n'empêchent de viser au cœur. De ces cavaliers, on aurait pu dire : « Quelles sont ces jolies filles ? » Jolies filles qui chargent en criant : « Tue ! », pages qui en voyant les boulets manquer bourrent un canon avec une perruque et des gants, soldats qui écrivent un madrigal au camp, mais se battent en attendant que la mort les fasse aimer ou regretter, compagnons du prince, qui portent au bout de leur collier une médaille de

l'Annonciation, cornettes blanches de Savoie, à qui pensaient les bergeronnettes savoysiennes, quand elles chantaient aux compagnies de Sully :

Gentilz galans de France
Qui en la guerre allez
Je vous prie qu'il vous plaise
Mon amy saluer...
Il est bon à cognaistre :
Il est de blanc armé.
Il porte la croix blanche,
Les esperons dorez,
Et au bout de sa lance,
Un fer d'argent doré.

Là, dans cette vallée, au bord de cette rivière, parmi les replis d'une campagne qui semble vouée à la pastorale, s'est déroulée de bosquet en bosquet la geste de Savoie. Chacun des nobles autrefois embusqués à l'affût du marchand qui passe, sans renoncer à son oriflamme et à son cri de guerre, s'est rallié à la croix d'argent sur fond de gueules. En luttant contre le roi de France et le renard du Dauphiné, ils ont pris conscience d'un devoir supérieur, d'une obéissance qui n'était pas un esclavage ; et de tous leurs égoïsmes confondus, de leur haine commune, de leur discipline est sortie la meil-

leure expression de leur courage : là vraiment les portiers des Alpes sont devenus les mignons de Mars.

Et l'ordre physique traduit mieux qu'un commentaire le rythme de l'histoire. Tout ici parle d'ordre, de vigueur domptée, de puissance harmonieuse. La rivière, qui n'était qu'un torrent, se fait fleuve ; l'Isère coule toute droite, allongée entre les quenouilles des peupliers que le crépuscule transforme en cyprès, parterre d'eau bruissant, animé, où le soleil en manière d'adieu sème des colchiques mauves ; on dirait qu'avant de quitter la Savoie pour le Dauphiné et la Provence, d'abandonner une nature qui s'essaie pour les paysages latins, elle s'efforce d'oublier le murmure des cascades, des bois, des rochers, le désordre des pâturages, et tâche à répéter une mélodie cadencée, une marche française.

Les villages dont les noms pacifiques, par une ironie de l'histoire, servirent de mot d'ordre aux états-majors, dont les clochers rallièrent, au moins un jour, les grands capitaines, Sainte-Hélène-du-Lac, Saint-Pierre-de-Souci, Saint-Jean-Puy-Gautier restent là, immobilisés dans une sorte de stupeur paisible et pareils à ces petits hameaux qui demeurent au loin, dans les

miniatures, à jamais fixés sur la feuille du missel.

Quand on voit au sommet d'une colline quelque château en ruines, sa présence exceptionnelle paraît surannée, comme un geste féodal dans une page de servitude militaire... Montmayeur, Miolans, encore face à face, jusque dans la décrépitude. Que leurs querelles particulières nous semblent donc pusillanimes ! A Montmayeur, devant ces deux tours noircies qui reviennent peu à peu au niveau de la terre, tandis que le faîte des arbres les dépasse, nous répétons sans en comprendre bien le sens la devise : *bec et ongles*. A Miolans, nous pensons moins aux rivaux des Montmayeur qu'à la prison d'État des ducs de Savoie. Si une légende moyenâgeuse se lève dans l'obscur souvenir, elle a les contours faibles de ces lithographies longtemps exposées à la devanture des bouquinistes ; si un visage émerge, il a les yeux et la bouche remplis d'ombre, comme ces têtes de Méduse, rongées par l'eau, engluées de mousse, échevelées, qu'on retrouve au fond de la mer, dans une crique déserte qui fut autrefois un grand port d'où partaient les navires.

De ces souterrains voûtés, de ces guichets, de ces murailles épaisses, qui ont affirmé

d'abord l'emprise de la terre, puis la souveraineté du prince, il ne monte ni les avertissements des gaîtes, ni les aveux des condamnés, ni les cris des prisonniers qui ont faim, ni les chants des captifs qui trompent leur ennui, ni le chuchotement de ceux qui méditent une évasion et glissent des billets à leur confesseur ou à leur geôlier, ni aucune de ces clameurs imprécises qui semblent venir du fond d'une oubliette et qui excitent l'imagination des fabricateurs de mélodrames. Cet organisme de torture ne fait pas peur. Ce qui a été combiné, voulu pour l'attaque et la défense, on l'omet, ou plutôt on le voit avec d'autres yeux. Par une sorte de revanche de ce qui fut l'esprit contre ce qui fut la brutalité, le souvenir des violences s'efface, tandis que ces pierres, amenées sur ce rocher choisi, à cet emplacement qui défie, au guet de la Maurienne, apparaissent non plus comme un appareil belliqueux, mais comme l'œuvre pacifique de quelques artisans occupés à parfaire un donjon avec le même soin qu'une église. Elles s'éclairent et se dorent, ces assises obscures du crime et de la terreur, de toute la tendresse et du sourire ingénu de ceux qui les assemblaient, et dont le génie a eu raison de l'histoire. Après des siècles, elles

gardent non le reflet des devises qui giflent, l'insulte des armoiries qui provoquent, l'empreinte des ongles, mais la marque, et je dirais ce mot, si je ne savais leur humilité, la signature des braves gens qui les ont posées les unes sur les autres, épannelées en forme de claveaux, cramponnées avec des tiges de fer forgé. L'esprit de respectueuse patience dans lequel ils accomplissaient le dessein du maître d'œuvre les apparente, quelles que soient l'époque et la destination de l'œuvre à quoi ils travaillaient, aux maçons qui construisaient le château et la Sainte-Chapelle de Chambéry. Ainsi s'établit, de l'une à l'autre de ces anciennes choses, entre des hommes de temps et de lieux divers, sans qu'ils se soient jamais connus, un concert muet, un mystérieux accord. Les feux que se renvoyaient les forteresses, les flèches des églises, n'ont brillé que d'un éclat incertain, vacillant; mais elles continuent à échanger un langage tranquille, où il n'est plus question d'arquebuses, de béliers, de couillards et de trébuchets, mais de marteaux, de ciseaux et de gouges. Par la vertu de ce vocabulaire, dont chaque mot correspond à une œuvre pleine, forte, équilibrée, et non à une volonté de ruine, les fondements de ces

tours, auxquels on a travaillé en creusant jusqu'au solide, et dans le solide même afin de supporter les murailles à proportion de leur pesanteur, arrivent à symboliser parfaitement la ténacité d'une race qui tient au sol et s'enracine dans les profondeurs de la terre ; ils nous apprennent comment on savait bâtir en vue de plusieurs générations ; et la plénitude, l'abondance de leurs formes nous aident et nous préparent à comprendre les montagnes qui haussent leur tête, une à une, derrière les premiers plans des coteaux boisés.

*
* *

Elles vacillent en un mirage lointain, pénétrées et comme pétries d'un bleu satiné, auprès de quoi le ciel se pâlit en turquoise morte ; à ceux qui venaient de France, elles apparaissaient comme une promesse merveilleuse de ce qu'ils allaient trouver derrière elles ; déjà, en les apercevant, les marchands voyaient s'ouvrir les boutiques de Milan, les pèlerins se courbaient sous une bénédiction, et les soldats, fatigués des longues marches monotones, relevaient la tête et nourrissaient des espoirs de condottiere.

Dans l'éloignement, elles se présentent comme un rideau compact, où l'on distingue peu à peu des lignes marquées d'un pli d'ombre plus épaisse, qui dégringolent avec des rehauts et des encorbellements parmi lesquels s'insinue la route d'Italie.. Entre ces arêtes qui s'enchevêtrent et se croisent, et qui lancent l'une vers l'autre leurs éperons, leurs promontoires, le torrent roule ses eaux troubles, couleur de mercure, en soubresauts, en zigzags, suivant les pointes pour les contourner, se brisant contre l'une, contre l'autre, et faisant avec la route et la vallée des bonds de carpe. Tous trois, allant de compagnie, disparaissent, semblent s'arrêter ou se perdre; puis trouvant leur passage, ils reviennent, brillant çà et là, entre les verdures, d'un éclat plus ou moins vif, comme un poisson qui glisse dans les remous des vagues profondes. Le nom même du torrent, l'Arc, traduit à merveille la souplesse impétueuse de son rythme; il semble que la montagne, en effet, se soit tendue ainsi qu'un grand arc flexible, pour lancer à la plaine sa flèche sifflante et laissant après elle un grand murmure...

Parfois les deux pentes s'écartent, s'arrondissent, dessinant avec leurs sommets un grand

ovale de ciel bleu ; la rivière s'éloigne et s'étale dans les terres basses ; sur un champ fraîchement labouré, qui a la couleur d'un coquemar de cuivre brûlé au feu, un attelage de bœufs roux traîne la charrue ; le grondement de l'eau n'est plus qu'une rumeur lointaine, les bruits de la campagne tombent un à un dans le silence... Puis de nouveau les lignes, qui fuyaient à l'horizon en décrivant des courbes horizontales, se précipitent, se redressent et retombent, et le torrent, qui cherche son issue, monte à leur assaut et se brise contre elles avec un fracas de verre qui s'émiette.

Ah ! la jolie impression de tranquillité pastorale quand, au détour d'un de ces défilés sombres où le moindre campagnard sur son mulet fait figure d'un chevalier de la mort, le paysage s'élargit, s'apaise et prend le loisir d'aligner ses prairies, d'étager ses collines jusqu'aux échancrures des sommets ! Comme on comprend qu'au sortir de ces passages, les voyageurs aient senti le besoin du repos, et retenu le nom de ces petits villages qui étaient pour eux des abris... Aiguebelle, Épierre, Argentine, Saint-Avre, La Chambre, Hermillon, Saint-Jean, Saint-Michel-de-Maurienne, sans doute des repaires de guetteurs, des tours dressées à

l'entrée d'une brèche inévitable, si près que le noble embusqué n'avait, semble-t-il, qu'à mettre son épée en travers pour barrer le chemin, et que l'on comprend mieux ici la vieille expression de coupe-gorge ; mais aussi des maisons alignées en ruban de chaque côté de la route d'Italie, des carrefours accueillant, aux jours de foires, les paysans accourus, par les cols, des autres vallées.

L'histoire, elle s'efface... On dirait qu'elle est trop mièvre, trop menue pour le décor. Ses héros cavalcadent sur des chevaux barbes, comme Honoré d'Urfé qui fut blessé au combat de Saint-Étienne-de-Cuines ; ils se coiffent de chapeaux à plumes écarlates, chaussent des bottes en peau de daim, qui montent jusqu'à la selle de velours bleu. Ici, on enfourche un mulet, on porte un tricot de laine et des souliers ferrés, des vêtements en gros drap de Maurienne ; on ne va pas au combat, car on réserve ses forces pour des luttes moins éclatantes, mais plus dangereuses et plus secrètes, des duels dont les rochers seuls sont témoins ; on ne quitte sa paroisse que pour aller à la foire, en pèlerinage. La chronique des princes, elle est écrite en latin, en français ou en italien ; ici on parle patois, et les saints, qui sou-

vent sont des bergers, parlent patois comme ce saint Bénezet qui naquit à Hermillon...

C'est un petit village, à l'entrée du vallon de Saint-Jean-de-Maurienne ; au pied des rochers arides, pelés, où s'incruste encore une tour sarrazine, couleur de pain brûlé, vraiment, avec ses maisons aux balcons de bois, ses guirlandes et ses treilles de vigne à la mode lombarde, son campanile très fin, très haut, son bulbe de fer blanc que la rouille a verni en vieil or, il paraît très léger, et quand la cloche oscille entre les arcatures, il a l'air de s'envoler sur les ailes de saint Bénezet.

On longe de vieux murs, on passe devant une chapelle dont le clocheton semble orné de grelots comme un chapeau chinois, et fait penser à ces bâtons garnis de sonnettes dont le bedeau se servait jadis à la messe pour réveiller les dormeurs ; on franchit une passerelle, en amont d'un moulin qu'anime l'eau d'une cascade, et l'on arrive devant l'église, dans le cimetière où dorment les anciens curés de la paroisse. Le bruit de l'Arc éloigné et celui, plus distinct, de la cascade se répondent comme à vêpres des voix d'hommes et d'enfants... Une belle croix, en fer ouvragé, sur un socle de bois peint en vert, s'élève parmi les tombes ;

elle est élégante comme un bijou, s'affine et se découpe au-dessus d'un globe ajouré; et dépassant les sommets des premiers plans, les aiguilles d'Arves veulent bien se montrer...

Il y a dans le paysage un contraste assez puissant pour me persuader; mais la légende précise. Elle veut que saint Bénezet soit né à la place d'une de ces maisons dont les fenêtres s'ouvrent sur le cimetière. Elle affirme que le 13 septembre de l'année 1377, ce jour-là et non pas un autre, il gardait les troupeaux, quand une éclipse de soleil se produisit. Dans l'ombre qui est particulièrement redoutable à la montagne, il entendit une voix : « Laisse-là ton troupeau et va bâtir un pont sur le Rhône. — Seigneur, je ne sais où est le Rhône, et je n'ose abandonner les brebis de ma mère. — Ne t'ai-je pas dit d'avoir confiance? Va donc avec courage. Je ferai ramener les brebis à l'étable, et je te donnerai un compagnon qui te conduira jusqu'au Rhône... » Sans discuter, saint Bénezet, le petit Benoît, laissa là sa mère et son troupeau, et se mit en route, poussé par une puissance surnaturelle, encouragé par un mystérieux espoir. Il marchait depuis quelques instants, quand il rencontra un pèlerin portant sac et bâton. Tous les pèlerins portent sac et bâton, et l'on en croi-

sait beaucoup autrefois sur cette route qui va de France en Italie. Comme les anges et les pèlerins parlent un même langage, Bénezet ne douta point que celui-là ne fût un ange. « Je te conduirai à l'endroit où tu dois construire le pont de Jésus-Christ. » Et cheminant tous deux, ils suivirent l'Arc, puis l'Isère, et ils parvinrent ensemble sur les bords du Rhône.... Mais Bénezet, effrayé de la largeur du fleuve, s'écria : « Il est impossible que je fasse un pont ici ! — Ne crains rien, répondit l'ange, car l'esprit saint est avec toi. » Bénezet ne craignait rien, mais il fallait convaincre la foule incrédule, lui persuader ce dont il avait douté lui-même... Alors il s'approcha d'une pierre qui mesurait trente pieds de longueur, dix-sept de largeur, fit sur elle le signe de la croix, et la chargeant sur ses épaules aussi facilement qu'un petit caillou, il la porta ainsi jusqu'à l'endroit où devaient être jetées les fondations de la première pile.

Voilà comment Bénezet, simple berger de Maurienne, devint un saint, et pourquoi chaque année, au mois de septembre, on vient en pèlerinage devant sa statue, en l'église d'Hermillon. Les braves gens qui mesurent les miracles à leur aune adressent à la statue de bois colo-

rié d'humbles suppliques, lui demandent une bonne moisson, du foin pour les bêtes l'hiver, la guérison d'un enfant, que l'arbre ne se venge du bûcheron en l'écrasant, que le torrent n'emporte pas le pont, que l'avalanche s'arrête un peu au-dessus des dernières maisons du village ; dans ce pays où les poches des glaciers crèvent, où les petits ruisseaux s'enflent en quelques minutes, emportant tout sur leur passage, où la montagne parfois semble descendre à la plaine, seul celui qui a bâti un pont sur le Rhône est capable d'exaucer leurs prières ; et puisque lui-même, avec le secours de l'ange, a osé, pourquoi eux aussi n'oseraient-ils pas ?

*
* *

Tandis que le village d'Hermillon retrace la légende de saint Bénezet, la petite ville de Saint-Jean-de-Maurienne raconte celle de saint Jean-Baptiste, cet autre berger. Et cela d'abord paraît étrange à la façon de ces ducs de Savoie qui s'appelaient rois de Chypre... Comment cette petite ville grise de Maurienne peut-elle invoquer ce nom qui se lève dans la lumière orientale ? Quelle analogie peut exister entre la tristesse de ce bourg savoyard et le Précurseur

dont Salomé, en dansant, avait demandé la belle tête d'une pâleur d'ivoire ? Quatre siècles après sa mort, des miracles s'étant produit sur sa tombe, l'empereur Julien l'Apostat, pour éviter le retour de ces phénomènes qui troublaient l'ordre établi et l'opinion qu'on en devait avoir, ordonna de brûler les os, de les réduire en fine poussière et de les vanner dans les champs. Ainsi, pour effacer le souvenir de cet homme, on fit le geste des semailles, et il semble en effet qu'en voulant tout détruire de lui-même, on ait au contraire semé dans le vent des parcelles de son âme. Jamais cependant on ne parvint à brûler les trois doigts qui avaient baptisé le Christ sur les bords du Jourdain.

Or, à la même époque, au temps de Gondran, évêque de Bourgogne, à des centaines de lieues au delà des mers, dans un pauvre village de Maurienne, à Valloires, existait une jeune fille appelée Thècle, qui possédait quelque bien, vivait là en compagnie de sa sœur, pratiquant la charité, hospitalisant les pèlerins. Car les pèlerins, qui se rendaient en Italie par les cols du Galibier et du Mont-Genèvre, passaient à Valloires. Ainsi la légende de sainte Thècle, dès l'initiale, est pleine de vraisemblance, comme celle de saint Bénezet.

Elle insiste sur l'hospitalité qui est une vertu de la montagne. On y apprend que la route d'Italie, la plus fréquentée au temps des Burgondes, utilisait la Maurienne, mais l'abandonnait à Saint-Michel pour gagner le Briançonnais. Enfin les pèlerins y jouent un grand rôle. Ils s'arrêtent dans les villages, y laissent leur obole, et leurs récits merveilleux, accueillis par des êtres simples, y développent ce goût de l'exotisme, cette fièvre du soleil, cet appétit du miracle qui fait les saints.

Il arriva qu'un jour, deux de ces pèlerins racontèrent devant Thècle l'histoire des reliques de saint Jean-Baptiste, et comment, après beaucoup de translations dont chacune servait de prétexte à un nouveau prodige, elles étaient venues à Alexandrie. Thècle, prédisposée au surnaturel par le recueillement des vallons sombres et des longs hivers, ne douta pas, elle non plus, que les pèlerins ne fussent des anges chargés de lui transmettre les volontés de Dieu, et elle se mit en route dans l'espoir d'obtenir quelqu'une de ces reliques et d'en faire bénéficier son pays. Ici encore la légende est transparente, le conteur se montre, à sa manière, un observateur réaliste, et laisse deviner, à travers un tissu de fables merveilleuses,

la facilité avec laquelle les habitants des montagnes émigrent au loin et la certitude sentimentale qui les y ramène. Après toutes sortes d'aventures et de démêlés, dont le détail est simplement pieux, où l'on reconnaît l'habituelle imagination des hagiographes, Thècle arrive en Égypte, obtient les trois doigts qui avaient baptisé le Christ, les ramène dans la ville qu'on nommait Maurienne et qui de ce jour s'appela Saint-Jean-de-Maurienne, tandis que le simple nom de Maurienne passait à toute la vallée. Et voilà pourquoi la vallée entière semble courbée sous le geste de cette main, dont la paume et les trois doigts en forme de bénédiction latine se tournent vers elle comme une main de justice. Les maisons se groupent sous ce signe ; on le voit dans les armes de la cité, on le retrouve dans beaucoup d'objets familiers, il s'inscrit au-dessus des portes, il inspire les méditations de la cathédrale qui a été bâtie, voulue, embellie en l'honneur des reliques qu'elle contient et dont elle est véritablement l'écrin.

La ville, comme le vallon, s'écarte prudemment de la rivière et s'étage sur les premières pentes de la montagne, couvertes de jardins ; de loin, on l'aperçoit qui brille avec ses toits d'ar-

doises lourdement tassés, au milieu desquels une tour empêtrée a peine à prendre son essor. La plupart des maisons s'approchent le plus possible de la route d'Italie, pareilles à ces femmes de province qui collent leur visage derrière les volets pour regarder les passants. Silencieuses, habituellement, elles attendent. Le mur immense de la montagne oppose ses ténèbres à la douce clarté du ciel entre les auvents de la rue. Toits alignés sur le même but, penchés sur la même curiosité, qui s'inclinent doucement pour tâcher de voir un gros clocher carré dans lequel bâillent deux fenêtres romanes. A gauche, à droite, avec l'irrégularité capricieuse d'un mulet, des ruelles dévalent vers la rivière, d'autres s'engouffrent sous des voûtes obscures pour escalader les premières pentes. Peu d'ornements, peu de bijoux de pierre, tout au plus une ouverture en bonnet d'évêque, un portail renaissance avec des lettres latines presqu'usées. Sur un fragment du parcours, afin de donner l'illusion de quelque noblesse, de quelque élégance, des portiques à l'italienne, qui font penser à ceux de Chambéry... Et puis la route de l'Italie reprend son élan pour se précipiter contre les rochers qu'elle finira sans doute par trouer.

En marge, une petite place que peuplent les allées et venues d'une servante en robe noire, en cornette blanche, et qu'emplit tout entière le glouglou d'une fontaine, le fracas des seaux que l'on pose et que l'on renverse sur les barreaux de fer. *Une tour carrée la domine de sa* maçonnerie grise, rugueuse, que percent seulement, tout là-haut, deux fenêtres accouplées ; elle n'avait pas autrefois cette apparence trapue, tronquée ; si elle était le donjon où se barricadait l'évêque chassé par l'émeute, elle était aussi le clocher paisible, svelte, flanqué de quatre tourillons, portant couronne ajourée et lançant une flèche, plus haute que lui, jusqu'au niveau de la sacristie de Notre-Dame-de-Bonne-Nouvelle, dont les murs font une tache blanche sur les vignobles de la montagne. Tout autour, des architectures disparates, une église abandonnée avec un portail roman, et face à l'évêché, construit dans le style classique du dix-huitième siècle, encore un portique à fronton, noble et pompeux, plaqué sur la cathédrale. La forêt me fait parfois regretter les pierres, ici je me prends à regretter les arbres ; seule une maison se pare de glycine, le tronc noueux s'enroule et se tord sur lui-même, pareil à ces arbres ébranchés, ces *escots* qui entourent les

pages d'un bréviaire. Et ce feuillage avec le bruit de la fontaine nous introduisent mieux que les péristyles italiens dans cette cathédrale qui conserve les reliques d'un berger de Palestine, apportées par une paysanne de Valloires.

Des fautes de goût, de mauvais tableaux, des badigeons intempestifs, des vitraux modernes d'une couleur triviale, des meubles d'encan, des statues et des bronzes où s'affirme l'inintelligence de la tradition chez les seuls hommes qui pourraient la défendre ; mais sous cette parodie organisée, l'œuvre des anciens artisans reste assez puissante pour nous suggérer ce qu'elle fut et les directions de notre piété envers elle. Telle qu'elle est, la vieille église demeure semblable à ces paysannes qui compromettent leur costume ancien par des bijoux de pacotille, mais continuent à porter le cœur et la croix. Elle est bien le coffre qu'il fallait au trésor de sainte Thècle ; non pas le temple italien qu'annonçait le péristyle, mais une église à la mode bourguigonne.

Pas une pierre qui ne rappelle un habitant de la ville, un moment de son histoire, et qui ne fasse de l'édifice l'endroit où se rejoignent à mi-chemin la vie réelle et la vie contemplative, où s'exprime le mieux l'âme collective de la cité ;

aux clefs de voûte, à chaque croisée d'ogive, l'écusson d'un évêque, d'un noble ; dans les petites chapelles latérales, le tableau de dévotion offert par les corps de métiers ; sous la nef et dans le cloître, les tombes de ceux qui se plurent à l'enrichir, à la parer dans la mesure de leurs moyens, à travers toutes sortes de vicissitudes. Humbert aux Blanches Mains, qui s'appelait comte de Maurienne avant de s'appeler comte de Savoie, et fortifiait la Charbonnière à Aiguebelle, avant le château de Chambéry ; Agnès, veuve du comte de la Chambre ; Georges de Sales, arrière-petit-neveu de saint François de Sales ; Jean des Costes, dont la maison existe encore dans la ville ; les Salières d'Arves ; et puis les évêques Aimon de Miolans, Amédée de Montmayeur, fils du maréchal de Savoie, Ogier de Conflans, évêque d'Aoste, puis de Maurienne, Monseigneur de Morel, qui fit exécuter près du maître-autel un ciborium en marbre blanc et dans le chœur, les stalles du chapitre ; Pierre de Lambert, et tous ceux dont on voit dans la campagne les tours empanachées d'arbres comme les plumes à leurs cimiers.

Leurs tombeaux, de même que l'église, reflètent le goût contemporain : ceux qui les édifièrent s'efforçaient de réaliser une image de

la mort semblable à celle qu'ils se formaient de la vie. Il en est qui semblent taillés avec emportement ; le sculpteur attaque la pierre avec le ciseau comme on attaquerait un chevalier avec une lance, et fouille au-dessus d'un heaume la carapace d'un dragon prêt à mordre ; on pense à ce sceau du Comte Vert, où le cheval de bataille bondit comme une sauterelle, on croit que de la bouche béante du casque va s'échapper un cri de douleur, sauvage, strident, prolongé par l'écho de rocher en rocher...

D'autres, au contraire, dorment définitivement, sans révolte, et l'on dirait qu'ils continuent un rêve paisible commencé ici-bas. Ogier de Conflans repose dans la niche d'une chapelle avec tous les insignes de sa dignité, la mitre, la crosse et les ornements d'église ; il écrase à peine du poids de son corps la chape et l'aube, et les étoffes orfévrées et la fragile dentelle sont disposées autour de lui en bel ordre, comme s'il venait d'exhaler son âme en priant, et qu'on l'ait étendu en attendant les funérailles, immobile et les lèvres remuant à peine, sous le dais épiscopal. Le visage au front bombé exprime l'énergie dans la sérénité, le menton proéminent indique le vouloir tenace,

et jusque dans le détail, dans le costume, dans la barbe striée à la façon des antiques, la figure entière conserve une riche plénitude, un accent de vérité qui nous rappelle qu'à l'époque où elle fut modelée, Claux Sluter travaillait à la Sainte-Chapelle du château de Chambéry. Autour du sarcophage, un cortège de pleureuses enveloppées tout entières dans ces lourdes étoffes que l'on distribuait aux obsèques, et gémissant sous le manteau qui étouffe leurs sanglots, conduisent le deuil du prélat, comme elles conduisent à *Dijon* celui de *Philippe le* Hardi. Et partout, sur l'écusson que soutiennent au-dessus du gisant deux anges, deux enfants de chœur, dont les cheveux s'envolent en boucles, sur la crosse, sur la robe, sur les manches, même sur les mules, sur le champ du marbre devenu roux par endroits, fleurissent des trèfles à profusion, aussi légers que les lettres gothiques qui courent comme un entrelacs de guipure au bord du sarcophage, et nous disent le blason et la qualité d'Ogier de Conflans, qui assistait le premier duc de Savoie, à Ripaille, dans son abdication.

Et puis, il en est de pompeux, comme celui de l'évêque Pierre de Lambert, qui lutta contre l'hérésie huguenote et se montre romain jusque

dans sa sépulture, à quoi ne manquent ni les caryatides, ni les stylobates, ni la pyramide. Celui-là même qui devait symboliser la tradition savoyenne, dans ce qu'elle a de plus simple et de plus lointain, est au contraire déclamatoire et théâtral; par une de ces misérables habiletés que le Cacciatore a prodiguées à l'abbaye de Hautecombe, Humbert aux Blanches Mains, le rude batailleur bourguignon, devient ici un bellâtre, un Adonis blessé; dans le bas-relief qui le montre recevant de Conrad l'investiture du comté de Savoie, il porte un costume à la Pyrrhus, tandis que l'empereur allonge le bras, tel Auguste pardonnant à Cinna. Comment reconnaître, dans le déploiement factice de cette mise en scène, l'initiateur de cette race, celui qui voulut être enterré devant le portail de l'église dont il avait été le bienfaiteur? Qu'ont-ils de semblable, ces personnages de comédie, avec ce rude batailleur bourguignon et la légende savoureuse et fruste de sainte Thècle qui sut rallier toute la ville autour des reliques d'un pasteur?...

Tout donne l'impression d'un tombeau. On descend quelques marches. La lumière froide, que ne colorent pas les vitraux, glisse dans la nef comme dans une crypte. Quelques

marches encore, et le cloître découpe ses trèfles d'albâtre sur un carré de pré vert où poussent l'absinthe et le pissenlit. Terre privilégiée où dorment les prêtres, les chanoines, les bourgeois et les nobles, tandis que les gens du commun sont au cimetière. Et par cela même terre violée, pillée par les hommes de Quatre-vingt-treize et les brocanteurs de toujours. Rien n'en peut exprimer la désolation. Dans l'intérieur de l'église, il reste un peu d'encens sous les voûtes, une chaleur animale, les murs sont clos, les portes joignent, et l'on sait que tous les jours, à certaines heures, on y vient, on y prie, ce qui est une manière de vivre. S'il y a des tombes, elles sont mieux abritées, et il semble que les morts y suivent, de sous leur pierre, le murmure des officiants; leur dalle est frôlée au passage par des fidèles, ce qui est un contact humain. Mais là, dans ce charnier envahi par les mauvaises herbes, autour de ce cloître dévasté, derrière les noms effacés, les épitaphes brisées, rayées, grattées au couteau, sous les saints patrons décapités, rendus boiteux, manchots, à l'ombre des clefs de voûte arrachées à l'essor de leur épanouissement, comme une fleur tranchée net par le jeu bref d'une badine, il n'y a plus rien que des osse-

ments confondus, que le désordre d'une fosse commune.

Même si l'inanité de leurs catégories nous fait sourire aujourd'hui, même si les soins qu'ils apportaient à maintenir une différence entre eux jusque dans la tombe restent vains, et qu'un malin génie parvienne sans peine à les confondre, ils méritaient mieux, les prêtres, les chanoines qui demeuraient dans la mort passionnément épris de leur pays, de leur diocèse, dont la vie s'identifiait avec celle de leur église, dont chaque jour, chaque minute était vouée à son embellissement. Rien ne les décourageait. Pour elle, au besoin, ils se faisaient mendiants. Quand les Arvains révoltés chassèrent l'évêque et le chapitre, ils se réfugièrent à la collégiale d'Aiguebelle, attendant quelques années patiemment l'heure de revenir. Quand le torrent de Bonrieu, brisant les ponts, envahissant les cultures, coupant la route d'Italie, se jeta sur la ville et faillit l'étouffer dans le limon, et qu'on eût dit, suivant l'expression d'un ancien manuscrit, que tout le terrain de la montagne descendait à la plaine, les chanoines quittant leur cathédrale dévastée s'en furent à travers l'Europe, montrant les reliques afin de restaurer leur écrin. Plus tard, au Quat-

trocento, quand leur évêque Étienne de Morel eut fait construire la voûte du chœur, légère à côté de l'église comme un chamois au milieu des marmottes, chacun d'eux voulut avoir, près du ciboire de marbre et du maître-autel, une belle stalle sculptée à l'image de son saint patron ; et il se trouve qu'en s'effaçant derrière une dévotion, en confiant leurs goûts et leurs pensées à un simple huchier, ils nous suggèrent le désir de connaître leurs noms, qu'une dernière vanité condamnait à mourir...

Il fallait trouver un taillyrot d'ymages assez sûr de ses outils pour donner à leur mysticisme de clercs une forme plastique et faire passer dans la matière les subtiles intentions de la symbolique religieuse. Il y avait alors à Genève un atelier de huchiers, et parmi eux un certain Pierre Mochet, qui avait acquis une grande réputation en travaillant aux églises de la Suisse romande. Le prieur Georges de Challant, qui fut dans la vallée d'Aoste ce qu'Étienne Chevalier avait été en France, lui commanda les boiseries de la cathédrale de Saint-Ours à Aoste, et le chapitre de Saint-Jean, obéissant aux suggestions qui venaient des évêchés voisins, s'adressa lui aussi au même artisan. Il conclut l'affaire pour deux mille quatre-vingt-

six florins petit poids. On lui fournirait du beau noyer bien sec, choisi avec soin dans les forêts d'Argentine, où les évêques de Maurienne avaient leur maison d'été. En revanche, il s'engageait à sculpter le baldaquin, les dossiers, les parcloses ou les accotoirs, enfin les miséricordes pour les quatre-vingt-deux stalles, tant hautes que basses, de l'évêque, du duc, des chanoines, des bénéficiers et des enfants de chœur.

Tout contre la muraille de la voûte peinte en bleu et parsemée d'étoiles d'or, elles font un soubassement sombre. Avec le temps, le noyer a pris de beaux tons de noir brun, onctueux, profonds et gras, que la patine par endroits a rendus plus clairs et presque semblables à du buis, ailleurs plus foncés et tournant au poirier, à l'ébène. Le jour qui passe à travers le dais du baldaquin comme à travers un fouillis de branches, un tamis d'osier, coule doucement par grandes ondées sur les figures en bas-relief des dossiers, et va se perdre sous les sièges, dans l'ombre des miséricordes qui luisent comme le crâne d'un moine ou la manche usée d'une soutane. On a envie de toucher la matière polie, de passer la main sur les galbes, de refaire après tant d'autres le geste de l'ouvrier content de son œuvre

Lorsque les chanoines entrèrent chacun pour la première fois dans la stalle qu'ils avaient désirée, ils durent éprouver une sorte de joie mondaine, presque puérile, à la pensée qu'une belle chose existait par eux, mais aussi un peu de mélancolie en songeant qu'elle durerait plus qu'eux... Elle dure en effet, et il semble qu'elle soit plus immuable que les pierres, et l'on s'étonne qu'à côté du cloître dévasté, des tombes profanées, elle ait échappé à la ruine et à la mutilation. Le baldaquin court au long des murs, au-dessus de ce beau lambris, avec son treillis de petits dais voûtés, sa dentelure de fuseaux et d'ogives; ses flammes de bois fleurissent en choux frisés, en pinacles si légers qu'on les casserait entre deux doigts, comme une allumette. Leur fragilité participe à celle de la voûte et des verrières du chœur; on pense aux combinaisons ingénieuses des vanniers : ici l'artisan est vraiment, au sens où l'on entendait autrefois ce mot, un menuisier de bois.

Dans les dossiers des hautes stalles, il se montre noblement et pleinement un taillyrot d'ymages. Je me plais à deviner les longs conciliabules entre cet homme peut-être illettré et les chanoines, docteurs en droit canon, théologiens nourris du *Speculum majus*, les débats

interminables entre celui qui pensait avec ses yeux et ceux qui voyaient avec leur esprit. Il tâchait, mais en vain, de leur expliquer les révoltes de la main, les caprices et les infidélités du bois, l'insuffisance de l'outil, tandis qu'eux s'évertuaient à lui demander ce qui s'imposait à leurs intelligences comme la conclusion d'un syllogisme, mais paraissait impossible aux doigts, à la gouge et au noyer. Chacun d'eux voulait son saint, son patron, c'est-à-dire un idéal à lui, échafaudé à travers un dédale de méditations, mais restant obscur et attendant, pour prendre corps, qu'un sculpteur lui ait donné une réalité tangible. Sur les dossiers s'inscrit la somme des pensées d'un chapitre, dans la mesure où elle pouvait être comprise, acceptée par tous. Près des saints personnages que l'on voit dans toute la chrétienté et qui appartiennent à l'humanité entière, il y a ceux que le pays a faits siens, et dans la vie desquels il trouve les épisodes et les attributs qui symbolisent parfaitement ses préoccupations, de même que dans le chapitre il y avait des chanoines plus romains que savoyards, d'autres plus savoyards que romains, cherchant dans les écritures le verset qui semble approprié à leur province.

Et sans doute afin de plaire à ces derniers, les

plus nombreux, peut-être aussi pour obéir aux exigences de son art, Pierre Mochet choisit dans la Légende dorée ce qui lui paraît correspondre à la vie quotidienne. D'abord les protecteurs de la cité : saint Jean-Baptiste avec un agneau, sainte Thècle de Valloires, habillée comme une religieuse, saint Felmaze, qui le premier reçut de Gondran, roi de Bourgogne, l'investiture de l'évêché, Gondran lui-même, dont on célèbre encore la fête, chaque année, le premier dimanche après Quasimodo, dans le hameau de Villargondran; puis, car l'évêché de Maurienne fait partie du duché de Savoie, et tous les princes de la dynastie, depuis Humbert aux Blanches Mains, sont chanoines du chapitre, le patron de Monseigneur le duc, saint Maurice écrasant le dragon et tenant son écu avec la croix d'argent sur champ de gueules. Un chanoine qui aimait la musique indiqua comme thème le roi David jouant du psaltérion ; en pensant aux corps de métiers qui avaient leur autel dans la cathédrale, leurs emblèmes aux clefs de voûte, leurs bannières dans les processions, d'autres désignèrent sainte Madeleine, patronne des apothicaires, la chevelure défaite, un vase de parfums en la main, sainte Lucie, patronne des couturières, qui présente sur un

plateau les yeux qu'elle use à coudre, saint Sébastien, patron des arquebusiers.

Les clercs qui étaient nés en Maurienne et se rappelaient une avalanche, une inondation, une peste, une chute de pierres, bouleversés à l'idée de toutes les catastrophes qui guettaient les hommes, demandèrent à Pierre Mochet de tracer des images dont le nom seul est une incantation aux forces impitoyables et fatales de la nature; et le sculpteur, songeant lui aussi aux défilés qu'il avait traversés en allant de Genève à Aoste, à la misère, à la peste qui tant de fois avaient ravagé les villages des Alpes, aux lazarets, aux maladreries, aux pèlerins, aux mendiants, aux troupeaux rencontrés en route, aux torrents traversés, aux chapelles bâties à l'entrée des bourgs comme une barricade contre les épidémies, tailla gravement la figure de saint Étienne lapidé, de saint Jacques muni d'un sac, d'une gourde et d'un bâton de pèlerin, de saint Landry qui donne la pluie et le beau temps favorables aux récoltes, de saint Roch qu'on supplie en disant : « Préservez-nous des maladies contagieuses », de saint Lazare qui soignait les lépreux, de saint Bernard de Menthon qui évangélisa les passages du Grand et du Petit-Saint-Bernard, de saint Martin de Tours qui donna

son manteau à un pauvre, de saint François d'Assise, parce qu'il aimait les bêtes et que les bêtes donnent leur lait, leur toison, leur force, leur chaleur même aux habitants, de Saint-Georges et de Saint-Michel, chevaliers armés de fer, génies lumineux qui cherchent la bataille et luttent sans cesse contre le peuple de l'ombre et les êtres mystérieux que le rêve populaire, en montagne, transforme vite en dragons.

Pierre Mochet de toutes ces imaginations s'efforce de faire des images, et de montrer en même temps ce qu'il sait : les draperies sont fières, les attitudes nobles, et l'on sent dans l'exécution une sûreté, une aisance de maître ; la gouge ne cherche pas sa voie à tâtons dans la matière ; elle va tout d'un trait, découpant de grandes ailes, des costumes, des gestes, comme les anges volent, avec une audace qui tient du prodige, et si elle avait laissé un jour quelque figure incomplète, les saints ou la Vierge sans doute l'auraient achevée. Mais par là même le sculpteur, en s'élevant à une habileté surnaturelle, se détache un peu de la réalité et, travaillant à ces grandes figures, il atteint à un idéal d'atelier ou de chapitre plutôt qu'il ne s'arrête à une émotion humaine. Au contraire, dans les

accoudoirs des parcloses, dans les miséricordes ou les patiences, l'homme prend le pas sur l'artiste, il échappe aux conseils des clercs, à son rêve professionnel, il redevient lui-même, se laisse aller à ses goûts, à sa fantaisie, et ce qu'il exprime maintenant, avec la même sûreté, sans doute, mais plus de verve et d'attendrissement, c'est moins un thème canonique de beauté que la simple vie quotidienne.

Quand les moines se tenaient debout, maigres ou courtauds, sous le dais, tournés du côté de l'épître ou de l'évangile, chacun s'efforçait de penser ou de garder une attitude dans le sentiment de la figure idéale qu'ils frôlaient, dont ils devinaient derrière eux la subtile influence. Quand ils restaient assis, au contraire, suivant, les yeux mi-clos, les spires de l'encens à travers les étoiles d'or de la voûte bleue, leurs mains caressaient de la paume les accotoirs sculptés par un huchier de Genève. Et le simple contact leur révélait ce qu'ils connaissaient si bien, ce qu'ils cultivaient dans leurs jardins et qu'ils voyaient dans la campagne et dans leur pays de Maurienne : un chou pommé, un coq de bruyère, une branche de framboisier, une feuille de liseron, une taupe, un aigle, des pruneaux, une perdrix, une rave,

des feuilles de houx, un hérisson, un bonhomme barbu, un écureuil, un lapereau, et aussi, comme il en passait souvent sur la route d'Italie, des bateleurs, des acrobates, faisant des tours d'équilibre ou de jonglerie, montrant des nègres, des animaux exotiques, qui un ours, un éléphant, un singe, et payant ainsi leur péage... en monnaie de singe.

Tandis que leur office, prononcé du bout des lèvres, se poursuivait en un murmure monotone, leur rêve se perdait en spectacles vivants, en prédilections mortelles, et priant Dieu, ils n'oubliaient pas leur village. La seule existence, d'ailleurs, au-dessous des grandes figures, des accotoirs et des miséricordes, témoignait que les pensées vulgaires se glissaient dans l'esprit des chanoines et que le siècle n'était plus aux ascétismes absolus, aux cultes douloureux, aux renoncements sublimes. En effet, jadis les stalles n'étaient que des niches où les clercs se tenaient debout; mais la fatigue causée par cette attitude leur devenant insupportable, on les autorisa d'abord à reposer leur buste sur une béquille; puis la béquille ne suffisant pas, on pratiqua au fond de la niche un petit soutien où ils purent s'asseoir à moitié en restant à moitié debout, et ce compromis de

théologien étant qualifié en langage canonique, comme les dispenses du jeûne, *per patientiam* ou *per misericordiam*, dès ce moment on appela ces appuis des patiences ou des miséricordes. Plus tard encore, au douzième siècle, la concession devint un droit, la stalle un véritable siège, ample, ménagé entre les parcloses, précisé par le dais et les accotoirs, et comme dans l'église, il faut à chaque changement des transitions presqu'insensibles, on ne supprima pas complètement les supports, mais au lieu de les fixer au fond de la niche, on les simula contre le siège relevé, et ils devinrent le prétexte, comme chaque chose alors, d'un ornement.

Puisque les clercs eux-mêmes trouvaient avec le dogme des accommodements, Pierre Mochet se croyait plus libre de s'en évader. Déjà dans les accessoires des grandes figures, il avait trouvé le moyen de glisser quelques détails vus dans la réalité, par exemple les clefs de Saint-Pierre, de belles clefs ouvragées comme on en fabriquait autrefois, ou la jambe de bois ligottée du pauvre mendiant à qui saint Martin de Tours fait l'aumône de son manteau. Dans les accotoirs des parcloses, le peu d'espace dont il disposait l'inclinait naturellement

à sculpter des motifs familiers. Dans les miséricordes, il s'en donne à cœur joie. Il y a quelque chose de volontairement, de savoureusement trivial dans sa verve. On dirait d'un homme d'origine vulgaire, longtemps obligé d'observer une contrainte, une discipline mondaine, et qui enfin s'affranchit, défait sa cravate, son ceinturon et se déboutonne, d'un paysan raffiné qui, après avoir dit de belles phrases cadencées devant une société choisie, retrouve des camarades de son rang, chante à tue-tête, brocarde, rit à gorge déployée, pince les servantes et tape sur le ventre des moines. Rabelais après saint François de Sales, une farce après une ode, les contes drolatiques après un sermon, gaillardises comme on en chuchotait dans les monastères avant la Réforme.

Comme il se sent plus à l'aise à l'auberge, sur le champ de foire, à la fontaine, sur les routes, dans la rue qu'au palais épiscopal!... Dans l'échelle de ses sculptures, les miséricordes sont plus basses que les saints patrons des chanoines, mais plus proches des humbles, juste au niveau de cette vieille femme, qui vient d'entrer dans l'église et de s'agenouiller devant sainte Thècle de Valloires. Ici Pierre Mochet

lui parle plus sûrement, il trouve les mots nécessaires qui vont au cœur; sa symbolique, il ne l'inscrit pas en latin, mais en patois, en beau patois tour à tour incisif et tendre. Avec sa gouge, il trace non des arabesques, mais il montre à cette paysanne ce qu'elle aime ou craint, ce qui l'amuse et la scandalise... D'abord des objets d'usage journalier : une paire de ciseaux, une cafetière, un maillet, un couteau à greffe, un soufflet pour attiser le feu, un arrosoir, deux quenouilles, un livre à fermoir et à signet, un barillet, une brosse à dos de velours, une paire de lunettes. Et puis les bêtes, les oiseaux qui animent la solitude des champs, les fleurs, les légumes des jardins : un chat, un bélier, le chien de la maison, courant, couché, rongeant un os, un renard tenant une perdrix dans la gueule, une poule d'eau, une rave avec ses feuilles, la truite du torrent, un lièvre fuyant, les oreilles dressées, la chèvre qui trouve un chemin au-dessus des précipices, le mulet qui sert à tout, aux soldats comme aux montagnards, sobre, résistant, le pied sûr, portant les canons et les légumes, un sanglier mangeant un gland de chêne, le sanglier qu'on chasse dans les forêts de Saint-Rémy, le chamois qu'on traque l'hiver, la tortue dont la len-

teur s'accorde si bien avec le rythme du montagnard, le porc-épic qui dévore les insectes nuisibles, une chauve-souris, un bœuf, deux canards entrelaçant leurs cols, une grappe de raisin. Ensuite la troupe des bateleurs et de leurs animaux exotiques : le bouffon jonglant avec des cercles, le lion, le cochon d'Inde, l'hippocampe, le nègre, le singe qui fait la lessive. D'autres motifs que l'on pouvait regarder dans la cathédrale : un écusson avec un ruban d'évêque, le crâne rongé d'une tombe ouverte, un capuchon, une mitre, deux mains jointes, une bague passée au pouce, la coquille du pèlerin, la guivre, serpent héraldique, des visages de religieuses en cornette, de moines lisant, avec des expressions où il y a certainement un accent de satire, de raillerie, un reflet des conversations que le sculpteur avait eues avec les chanoines, des choses que l'on disait à mots couverts, sous le manteau, de ces haines comme en peut alimenter la vie en commun...

Et toujours l'exécution des objets les plus humbles, les plus menus, a une telle ampleur que le mérite de l'œuvre dépasse les qualités d'une observation littérale, et que la signification de ces objets s'élargit jusqu'au symbole. Si l'artisan fouille un pichet, la panse en est tellement re-

bondie que l'on songe aussitôt qu'aucune affaire ne saurait se conclure sans boire un petit pot. Un étui d'écritoire, un encrier de poche, et voilà qu'apparaissent les merveilleuses calligraphies des anciens manuscrits. Une bourse devient une bourse en satin et velours brodé, avec un coulant d'argent, et allume dans les regards la même convoitise qu'un château. Une sacoche de marchand n'est pas seulement un sac de cuir, mais la richesse des maquignons, le trafic des foires ; et quand Mochet représente un fou sortant d'une coquille d'escargot, sans doute il nous raconte un tour de passe-passe, une bouffonnerie de morisque, mais aussi la fantaisie de la vie errante, l'âme des grandes routes qui allaient de France en Italie, l'esprit même du moyen âge.

Il se trouve qu'en étant plus Bourguignon qu'Italien, en recherchant l'ironie plantureuse plutôt que l'afféterie, il se rapproche davantage des paysans, et qu'il exprime mieux leur âme rustique, leur bon sens et leur bonhomie qui ne va pas sans quelque malice. Son talent, je l'aime mieux occupé à cette symbolique populaire qu'à une mystique éthérée, car il atteint par divination à l'essentiel même de ce pays, aux liens mystérieux qui unissent les

êtres et les choses... Je pense, en regardant ces parcloses et ces miséricordes, aux Noëls que composait, un demi-siècle plus tard, un chantre de la cathédrale, Nicolas Martin, *tant en vulgaire françoys que savoysien dict patoys*. A lui aussi, les chanoines avaient raconté les Évangiles; mais, dans ses motets, il les répétait à sa manière, mêlant aux épisodes purement chrétiens des circonstances inspirées des habitants à qui il offrait ses chansons, parlant des vignes, des tartes et des casse-museaux, en même temps que de la Résurrection du Christ, et tressant des guirlandes de Bacchus dans le Verger de l'Annonciation... Et quand il quitta, pour n'y plus revenir, sa bonne ville de Saint-Jean, où l'on voit encore sa maison, il lui rima, en manière d'adieu, un couplet que Pierre Mochet sans doute aurait pu creuser dans le bois :

Seygnours desglisis a dioz voz dio,
Moz bons seignours et metre
Perdona mey ie voz oz prioz
Chanoynoz clercs et prebstre
A uoy voz ply ne chanterey
A dioz bon vin du Rocherey.

Eh bien ! je préfère dans les stalles les misé-

ricordes aux grandes figures ; dans les Noëls de Nicolas Martin, le refrain du bon vin de Rocherey aux couplets qui sentent le cuistre ; dans les auberges, les gratins de Savoie aux ragoûts du maître-queux, et dans la Maurienne elle-même, les villages cachés aux replis de la montagne, en marge de la vallée, à ceux qui sont bâtis le long de la grand'route d'Italie. Pourquoi ? Parce que Pierre Mochet, dans les miséricordes, au lieu de montrer ce qu'on lui avait appris, demeure lui-même et, envisageant d'une façon débonnaire les choses saintes, s'amuse à sculpter, plus habilement peut-être, ce que les bergers pourraient tailler au canif en gardant leurs troupeaux ; parce que Nicolas Martin, en disant adieu au vin du Rocherey, chante le cru du terroir et non les vins étrangers ; parce que l'auberge parfume sa cuisine de toutes les plantes aromatiques qu'on cueille au bord des talus ; parce que les villages enfin, que révèle seulement, dans les replis des gorges boisées, la fumée bleue de leurs maisons ou le coq de leur clocher, restent caractérisés, naïfs, avouant sans humilité les particularités de leurs usages, et fièrement persuadés qu'il y a une raison supérieure et savoureuse pour n'en point changer.

*
* *

Jarrier, Saint-Pancrace, Villarembert, Font-couverte, Albiez, Montrond et ceux des Arves, Saint-Jean et Saint-Sorlin, et ceux des Villards, Saint-Colomban et Saint-Alban... Ils portent presque tous des noms de saints, ou des noms obscurs sans aucune grandiloquence ; ils n'ont pas d'histoire, ou plutôt une histoire confuse, celle des saisons, des mariages, des naissances et des morts, tracée d'une main malhabile sur le registre des paroisses, et non peinte d'azur et d'or dans le vélin des manuscrits à miniatures ; cependant ceux qui y sont nés, et qui s'en vont, comme ils disent, dans les Amériques, y reviennent mourir de très loin ; et ceux qui les ont vus ne les peuvent oublier, car ils offrent, avec leurs costumes, leurs mœurs, une série d'images détachées, vivement coloriées, qui s'impriment dans la mémoire et se succèdent avec une belle gravité, comme les stalles de Pierre Mochet.

Au sortir de la cathédrale, un chemin en pente raide débouche sur la grande rue, subrepticement, par une voûte : il n'ose pas jeter ses mulets et ses campagnards en face des portiques

à l'italienne. Très vite il remonte, dépasse des maisons noires, des coins d'ombre et des portes mitrées, des balcons branlants accrochés comme des cages à une tour ronde, une petite place que domine un Christ crucifié, et gravissant les premiers escarpements de la montagne, il ne s'arrête pour souffler un peu qu'après avoir définitivement quitté les murs pour les haies. On dirait d'un paysan qui vient à la ville le jour du marché et se hâte de partir dès qu'il a terminé ses emplettes.

Qu'il fait bon maintenant qu'on est parvenu aux vignobles du Rocherey, que chantait Nicolas Martin, à la hauteur qu'atteignait autrefois la flèche élevée par le cardinal d'Estouteville ! La tour de la cathédrale s'est écrasée, et Saint-Jean-de-Maurienne n'est plus qu'un monceau d'ardoises étalé au soleil. Tout autour, un élargissement de prairies, où l'Arc successivement apparaît et disparaît, figé en taches de plomb ; les montagnes, reculées en lointains bleuâtres, inscrivent sur le ciel leurs lignes délicates d'où semble descendre l'Arvans, que suivent des peupliers. Ou bien, rapprochées et obliques, elles font chevaucher leurs croupes. Je situe Hermillon à la tour sarrazine ; là-bas, Saint-Julien, dans la direction de cette

usine noire qui vomit une fumée jaune par sa cheminée de briques... Partons...

Le chemin monte, pierreux, en lacets rapides, le long d'un ruisselet. Il s'encaisse entre des talus bordés d'arbres verts qui tamisent le soleil et lui font une ombre légère, comme une voûte de vannerie et de feuillages ; par échappées, le bleu d'une montagne dans l'éloignement fait penser à l'eau d'un lac : on croit aller aux Charmettes. Brusquement, à un détour, je me trouve en face d'un cavalier sur sa monture ; depuis les sabots du cheval jusqu'à la tête du cavalier, c'est une harmonie de beige et de noir ; les jambes culottées de velours bis retrouvent la robe alezan clair de la bête sur une selle blonde, tandis que l'homme, cambré dans un tricot de laine, un beau tricot noisette garni sur le devant et à chaque poignet d'une double rangée de festons noirs et de boutons en nacre blanche, avance les bras et tire sur les rênes de cuir ; la bête, petite et nerveuse, tâte le chemin du sabot, chaque pas imprimant au chasse-mouches de rafia une oscillation fébrile et faisant brinqueballer et miroiter sur le frontail une plaque de cuivre entre les yeux noirs et les pompons bleus. Le gaillard, beau type qu'on voudrait voir représenter toute une race, mais qui n'est qu'un

être d'exception, rompu à des descentes en casse-cou, se tient toujours droit, montrant un visage halé, des cheveux bruns en broussaille sous le petit chapeau de feutre noir que barre une plume de coq de bruyère, jeune, hautain, regardant bien en face de ses yeux qui devront fasciner les êtres et les choses. Tout, son maintien suffisant, son attitude dédaigneuse, son allure qui a l'aisance d'un cow-boy, indique l'homme qui ramène beaucoup de cœurs d'un seul coup de lazzo. Sa mise cossue, son tricot, sa plume au chapeau, le harnachement de son cheval attestent qu'il occupe des pensées, que pour lui on travaille, qu'il a reçu des présents; en échange, il a sculpté l'hiver, à loisir, des quenouilles en coudrier, gravé un nom, une date, un emblème sur un coffret de noces, en songeant au mariage qu'il avait promis, un soir qu'il faisait tourner dans la grange, aux sons de la vielle, un tablier de soie rouge et une coiffe de dentelle blanche.

A lui seul il remplit toute la cavée, et je dois me ranger pour qu'il passe... Le chemin rétrécit ses lacets; en limitant ses avenues, il vous trompe et vous fait patienter sur la longueur d'un trajet qui vous paraîtrait impossible si vous le voyiez étalé en ruban de queue; il semble

qu'à chaque détour on arrive au village, et chaque détour vous annonce une nouvelle corbeille de verdure, ignorant la précédente et celle qui suivra, enfermant elle aussi dans l'encadrement de ses branches une nouvelle vision humaine. Le cavalier indolent a déjà disparu que j'aperçois une forme en dos d'âne, écrasée sous un sac de grains, dans laquelle je ne pourrais jamais reconnaître une femme, si la jupe en queue d'aronde et la coiffe blanche ne me l'indiquaient. Son visage disparaît sous la charge, courbé par l'effort, comme si elle portait le fardeau de sa vie et le poids de la montagne; ses sabots de hêtre cherchent un appui sûr dans l'éboulis du sol; cependant, quand je la devance, elle s'efface, coule de côté des yeux qui restent jeunes dans une figure sans âge, et me dit avec un sourire résigné : « La route est plus longue que large. » Au lieu de se plaindre, elle fait encore un effort pour me souhaiter à sa manière la bienvenue. Ainsi le pays me donne, avec un air exquis, velouté, à la fois frais et chaud, que je hume en même temps que le parfum des herbes hautes, une merveilleuse leçon de courage et d'épreuves simplement acceptées. J'ai déjà vu en Maurienne des femmes labourant, bêchant, occupées à des travaux

que généralement ailleurs l'homme se réserve. Cette nouvelle image d'une femme travaillant autant et plus que les hommes la réunit au passé de sa race, et l'on rêve au temps lointain où ses ancêtres étaient des Sarrazins ; un peu de sang arabe coule encore dans ses veines et lui verse sa résignation, comme une douce fatalité.

Un bruit sourd, un choc amorti, cadencé arrive entre les branches et semble venir d'un grand toit couvert de chaume qu'on voit au-dessus des arbres. Des voix s'interpellent. Les coups redoublent. La maison se précise, un chalet de bois brun, dans les prés verts. Le toit s'avance très bas, portant vers le milieu une longue barre de fer qui retient la neige pendant la mauvaise saison, et le long du soubassement de pierre, sont rangées en bon ordre, comme les agrès d'un navire, les échelles et les perches. A la hauteur d'un étage, un grenier ouvre sur les deux façades ses portes à double battant et forme un corridor lumineux; les poussières dansent dans le soleil ; tandis que les fléaux s'abattent sur les gerbes de blé, séparant le grain de l'épi, un homme se tient au seuil, bien dans le courant d'air, arc-bouté sur ses jambes, et secoue le van d'osier de ses deux

mains tendues, faisant voltiger les poussières et sauter le grain, le bon grain pur qui reste dans la corbeille, prêt à la meule.

Deux jolis objets, le fléau et le van d'osier, que Mochet aurait pu sculpter sur les patiences de la cathédrale ; deux beaux gestes, celui du batteur et du vanneur de blé, que la machine fera disparaître plus tard ici comme ailleurs... C'est le temps de la moisson. Il y a quelque chose de hâtif, presque de passionné dans la manière dont les gens travaillent. On sent que l'été est court, qu'il faut en un mois faire ce qui se fait ailleurs en trois, ruser avec la saison, brusquer la semence et la récolte. Tout ensemble on moissonne, on bat le grain, on le vanne, on le moud.

Maintenant le chemin circule à découvert et gravit avec des détours plus amples, plus majestueux la pente que silhouettent l'église et les maisons de Fontcouverte. Un champ de blé parmi les champs de seigle reluit comme un sequin d'or dans les écus d'argent, et peut-être pour montrer le respect, la vénération qui s'attache à ce blé que les Évangiles nomment le froment de Dieu, au bon pain blanc que les prodigues mangent le premier, mais qu'on réserve ici pour la bonne bouche comme un gâteau,

les vieilles femmes, qui coupent et ramènent les gerbes avec la pointe de leurs faucilles, ont revêtu de grands tabliers blancs. A genoux, on dirait qu'elles accomplissent un rite. Leur cornette blanche, au milieu des bottes blondes, ressemble à ces liserons qui se partagent, avec les bluets et les pieds-d'alouettes, la hampe des épis. Les jeunes femmes ont quitté le tablier blanc pour le tablier bleu ou noir, si bien qu'à distance la couleur seule me révèle l'âme de deux générations... De même aujourd'hui, beaucoup d'hommes remplacent la faucille par une faux, mais la faux qui tranche plus vite, et dont s'arme la Mort dans les allégories, exige de la force et violente la moisson, tandis qu'avec la faucille, les vieillards, les femmes, les enfants même, peuvent y prendre part ; et puis la main gauche est toujours là pour retenir la gerbe dans sa chute, au moment où la main droite tranche les tiges au ras du sol, en faisant un bruit de soie déchirée, comme si elle coupait un ruban.

L'église, qui domine les champs, entourée de son cimetière, et me paraît être au sommet de la montagne que je gravis, prête un peu de sa dignité aux occupations rustiques et surveille les vivants comme elle protège les

tombes, unissant le sommeil des uns au travail des autres, de telle sorte que la mort est doucement voisine de la vie. L'auberge et le jeu de quilles ne sont pas loin de l'enclos; de la petite tonnelle, on voit le cimetière, mais on entend le sifflement des faucilles, le hèlement des moissonneurs, et le vent léger, frais de la montagne, apporte avec ces bruits familiers, le parfum mêlé du foin et des blés mûrs...

Une bergère, sur un tertre gazonné, surveille son troupeau, semblable de loin à une statue en bois colorié. Et son costume est pareil à celui que revêtaient, il y a plusieurs centaines d'années, les femmes qui dorment maintenant sous les dalles de pierre. Sur la tête, elle porte une coiffe blanche épanouie en corolle et retenue par une jugulaire de ruban rouge. Le fichu de cotonnade croise sur les épaules un semis de fleurettes rouges et bleues, et s'engage dans une haute ceinture de laine qui entoure la taille, l'équarrit, l'enferme en une gaine ; cette pudeur presque monacale, cette apparence religieuse se précisent et s'augmentent du cœur et de la croix d'argent, qui se balancent, enfilés dans un ruban de velours noir, sur le devant de la ceinture lacée de chaînettes comme un corselet. Le jardin du fichu se con-

tinue sur les rubans étroits qui sertissent la ceinture, encadrant les chaînettes, et s'étale sur le tablier qui recouvre la robe, une robe de drap noir dont les plis à godrons s'évasent en forme de cloche. Le sombre tissu se coupe à mi-hauteur d'une bande de drap bleu qui fait rêver les fillettes parce qu'elle désigne la robe des jeunes filles, celle qui précède le mariage. Et les sabots de hêtre, recourbés et pointus, accentuent la ligne incurvée de tout l'ensemble, qui participe du chapeau chinois ou du bonnet annamite.

A première vue, cela paraît très simple, et la silhouette se découpe à l'emporte-pièce en couleurs vives sur le gazon ; mais à y regarder de près, la silhouette se nuance, se diversifie. Dans cette jupe, qui semble se déployer tout d'un trait, il n'y a pas moins de trente et deux quilles, qui répètent chacune la même courbe ; et chacune de ces quilles est façonnée de plusieurs bandes transversales qui vont diminuant à mesure qu'elles approchent de la taille, et toutes ces bandes se creusent, asservies elles-mêmes à un double biais qui commande leurs ondulations, comme une tuile faîtière emboîte l'arête d'un toit. De même que le tablier blanc des moissonneuses indiquait les égards qu'on doit

au blé, au bon pain blanc, la complication de cette forme marque le respect des femmes pour le beau drap épais, qu'on ne gâche pas, mais dont on utilise les plus petits morceaux tombés des grands ciseaux. Ainsi l'étoffe, en ses moindres sens, dans les biais et les droits-fils, trouve une place déterminée, et l'usage qu'on en fait provoque l'ingéniosité. Afin d'achever ce que la coupe et l'aiguille ont voulu, et d'imprimer à la robe son aspect immuable, les femmes la trempent dans l'eau claire, ferment les plis en accordéon, les ligottent avec des cordes et les pendent sous l'auvent de leurs maisons ; et c'est à la lumière du jour, à la chaleur du soleil que les jupes se plissent et s'ouvriront en queue d'aronde.

Dans la coiffe qui s'épanouit en corolle sur la tête, il y a la même fantaisie rustique. Fixée sur les cheveux à la façon dont le calice d'un liseron s'attache à la tige, la blanche cornette se développe autour du visage et, de même que le liseron, quand on le cueille, cargue et enroule ses pétales, se fane dès qu'on l'arrache à sa plante, perd sa blancheur et n'exprime plus qu'une mauvaise herbe, ainsi la coiffe de dentelle se fripe et perd toute sa signification dès qu'elle a quitté son visage... La bergère fait le

geste de tricoter, et cependant elle n'a dans la main ni laine, ni aiguille, mais une pince avec laquelle, en marchant, elle façonne des boucles en métal blanc, de petits anneaux qu'elle réunit en chaînettes semblables à celles de son corselet. Et vraiment, plus je la regarde aller et venir doucement, au milieu de son troupeau qu'elle ramène d'un mot prononcé presqu'avec tendresse, plus elle me semble une fleur de son pré...

Soudain, dévalant d'un remblai, trois fillettes, se tenant par la main comme une brochette, voltigeant, riant, surprennent et entourent la bergère. Sauf la tête, elles sont en tout semblables à leur aînée et, sur le visage malicieux qu'enserre un béguin aux nuances métalliques, un papillon de dentelle noire aux élytres dressées exprime la légèreté de leur âge et de leurs ébats. A peine arrêtées un instant, elles gambadent et s'en vont en sautillant par le chemin encaissé. On croirait voir des mouches bleues, attirées par le bétail, zigzaguant d'un talus à un buisson, bourdonnant et se tapant la tête les unes contre les autres avant de se disperser à la grande lumière.

Ces deux images demeurent dans leurs lignes essentielles le modèle et en quelque

sorte le *patron* de toutes celles que j'ai rencontrées au-dessus de Saint-Jean-de-Maurienne, dans tout l'ancien domaine des comtes d'Arves. A Saint-Pancrace, à Jarrier, à Villarembert, à Fontcouverte, à Albiez-le-Vieux et le Jeune, à Saint-Jean-d'Arves comme à Saint-Sorlin, même robe, même châle, même ceinture à chaînettes, mais une façon singulière de fleurir chaque chose ou de la rendre plus austère; même coiffe, même attache, mais une manière différente de la plier ou de la gaufrer, de l'auréoler, de la gonfler dans le sens du vent ou de la fermer en cabriolet, de la *porter*, suivant le village, quelquefois même le hameau. Par là se manifeste ce goût du particulier, cet esprit de clocher, cet amour du pays natal comme d'un être humain, cette passion fixée sur un seul objet, qu'inspire et que développe sans doute le paysage, et qui fait d'une vallée montagneuse un monde à part, retiré, ayant ses coutumes et en quelque sorte sa conscience.

Ainsi, la vallée de l'Arvans n'est séparée de la vallée de l'Arc que par une série de montagnes peu élevées ; on va en quelques heures de Villarembert à Saint-Jean-d'Arves ; les habitants de ces villages se retrouvent aux

mêmes marchés, aux mêmes foires, aux mêmes pèlerinages ; ils dépendaient tous autrefois du même évêque, qui avait sa cathédrale à Saint-Jean-de-Maurienne et son château fortifié à Saint-Jean-d'Arves ; la nature et l'histoire semblent avoir modelé leurs paysans à la même empreinte ; et cependant je suis sûr qu'un homme de Saint-Sorlin ne voudrait pas être confondu avec un homme de Jarrier. Pour le comprendre, il faut observer comment, à Paris et jusqu'en Amérique, les émigrants de ce pays se groupent par villages et conservent très loin, très longtemps, le sentiment particulier de leurs horizons, à la manière des anciens qui emportaient leurs dieux lares dans leur exil. Il suffit d'entendre avec quel accent pénétré ils disent : *la vallée*, sans la nommer, comme s'il était inutile de préciser une chose sur laquelle il ne peut y avoir aucune confusion.

Il n'est que de regarder enfin, par exemple, de haut et de loin, la vallée des Arves. Fermée à son entrée par une gorge impraticable, où s'insinue l'Arvans, elle s'élargit vers le haut et se termine en un vallon spacieux, ovale dont les croupes aux rondeurs caressantes vont se butter contre une muraille de

granit, sèche, aride, à peine échancrée par le col de la Croix-de-Fer. Ici et là, en grappes plus ou moins compactes, au bord du chemin qui court dans le sens de la rivière, ou plus haut, dans les pâturages, des maisons aplatissent sur le gazon leurs toits couverts d'ardoises ou de chaume. Deux clochers : Saint-Jean, Saint-Sorlin... Et par-dessus la ligne délicate, mais monotone, que les deux versants découpent sur la crudité du ciel, d'autres montagnes haussent la tête, curieusement, cernées de contours si vigoureux qu'elles semblent de véritables figures. Leurs noms ont quelque chose de fier, d'ardent, de glorieux, qui s'impose à la mémoire et domine le souvenir ; ils flamboient dans l'esprit quand on les prononce, avec la splendeur qui les embrase à l'aube ou au crépuscule : l'*Etendard*, la *Cime des Torches*, les *Grandes Rousses*, le *Sauvage*, le *Goléon*, les *Aiguilles*. Tant de magnificence dans les mots comme dans les couleurs devait appeler la superstition, et l'on s'explique aisément toutes les histoires fabuleuses de trésors que gardaient des monstres accroupis, les apparitions d'archanges en armure de fer, sortant d'un buisson de flammes, qui hantaient l'imagination des montagnards dont les yeux demeu-

raient éblouis des gloires du couchant ou de l'aurore...

On ne pénètre dans le vallon que par des passages que les neiges interdisent pendant huit mois de l'année, et par une route déserte, coupée de tunnels, de voûtes qui suintent, de couloirs à pic, menacée d'avalanches, comme si les villages de la montagne ne voulaient à aucun prix communiquer avec le reste du monde et demeurer pareils à eux-mêmes, cristallisés dans la vie ancienne. En les voyant isolés, perdus, oubliés dans les replis des croupes montagneuses, je pense aux exodes des protestants chassés par les dragonnades, traqués par les soldats de Sa Majesté très catholique, fuyant la malédiction et cherchant au désert des vallées vaudoises l'oubli religieux et la paix biblique des premières communautés chrétiennes. Les persécutions, les abus ont dû façonner les âmes dans la méfiance, et leur hésitation à s'ouvrir vient sans doute d'une habitude ancestrale qui les barricade dans les souvenirs les plus lointains de leur race. Il y a dans leurs attitudes, leurs gestes, leur caractère, de la fierté et de la résignation, de l'audace et de la pudeur.

Ils sont bien les descendants de ceux qui

se révoltèrent contre l'évêque de Maurienne, Aimon II de Miolans. Ce n'était pas un de ces prélats gardant sous la mitre l'humilité chrétienne, et qu'un vieux proverbe qualifiait ainsi : « Crosse de bois, évêque d'or », mais un de ces cadets de famille dont on disait : « Crosse d'or, évêque de bois ». Alors que toute la vallée de l'Arc se résignait aux exigences très temporelles de sa tyrannie féodale, les Arvans, qui voient de leurs fenêtres non seulement les montagnes de Savoie, mais celles du Dauphiné, et connaissent à fond les passages allant de l'une à l'autre province, s'insurgèrent contre lui tandis qu'il se reposait dans son château de Saint-Jean-d'Arves ; ils le chassèrent, poursuivant ses domestiques dans l'église, jusque dans le clocher, où ils les enfumèrent comme des jambons, incendiant, rasant le château, dont il ne reste plus rien que les fondations et le nom de La Tour, donné au hameau qui s'éparpille sur l'ancien domaine épiscopal...

Aujourd'hui, l'herbe le recouvre d'un beau ton uni, gras et vert, et le pré de foire a remplacé la forteresse. Sur le banc de pierre qui entoure la croix, un prêtre assis lit son bréviaire ; une vache s'approche, broutant l'herbe

à ses pieds; et cela compose avec les montagnes qui s'endorment dans la paix du crépuscule, avec le clocher carré, les maisons basses, un de ces tableaux simples, mais fréquents en Maurienne, où la vie religieuse retrouve la vie pastorale et la simplicité oubliée des Évangiles.

Pendant quelques jours seulement, au mois de septembre, l'animation d'autrefois ressuscite sous une autre forme; non plus les allées et venues des chanoines, les cortèges à la fois guerriers et ecclésiastiques, mais un piétinement sourd et continu, l'appel désespéré de dix à douze mille têtes de bétail. Par tous les chemins, les sentiers, en files indiennes ou en groupes compacts, elles montent jusqu'au hameau de la Tour, ayant l'air d'être poussées par le flot invisible de quelque déluge et de s'engouffrer dans le vallon par toutes ses issues, comme dans une arche de Noé. Dans les auberges qui avoisinent le pré de foire, c'est un murmure de kermesse, un bouillonnement de bassines qui engloutissent des bœufs entiers comme dans l'*Iliade*, un entassement de quintaux de pain et de viande, un débordement de muids de vin, aucun marché ne se concluant sans boire; les grosses maisons basses, car-

rées avalent sous leurs toits d'ardoises grises, des compagnies de paysans, des escouades de maquignons, qui s'enfournent là-dedans comme des moutons de Panurge ; les écuries, les ateliers de menuiserie, la grange, tout se transforme en une vaste hôtellerie rabelaisienne, pantagruélique, d'où paraît sortir le bétail mouchetant le gazon.

Mais le dernier agneau vendu, le dernier maquignon parti, le village troublé quelque temps par tout ce tumulte, un peu étonné d'abriter tant de visages étrangers, d'entendre tant de paroles d'un autre accent, de voir tant de costumes divers, est rendu à ses habitudes, oublie bien vite les intonations passagères et reprend sa vie dans le silence. Comme elle est faite du retour des saisons, que les grands événements sont les mariages, les naissances et les morts, les grandes fêtes religieuses, qu'on appelle ici « les bonnes fêtes », que rien de saillant, au sens où nous entendons ce mot, n'y survient, que les turbulences d'ailleurs n'y déterminent qu'une résonnance assourdie, les habitants façonnent cette vie à la manière dont le temps modèle les grandes lignes du paysage ; ils la caractérisent rudement et lui donnent une empreinte ineffaçable, tellement que

dans ce vallon même, entre ces deux villages de Saint-Jean et de Saint-Sorlin, dont les cloches se répondent et s'unissent dans la même prière, il y a sans doute quelques analogies superficielles, mais tant de différences profondes.

Un type humain se perpétue, sans mélange, dans chacun d'eux : celui de Saint-Jean, plus rustique ; celui de Saint-Sorlin, plus noble. Presque jamais une fille d'ici n'épouse un garçon de là, ou réciproquement ; et quand il arrive, par hasard, que l'amour soit plus fort que les habitudes, il faut payer un droit à l'exception. Les jeunes gens du village, qui abandonnent une jeune fille à l'étranger, s'estiment lésés ; ils tendent donc en travers du chemin que doit suivre le cortège un ruban, et sur une table, à côté de cet obstacle symbolique, ils posent une bouteille de liqueur ; le plus qualifié d'entre eux attend le passage de la noce, avec une paire de ciseaux : il ne coupera le ruban que si le novi, son rival, un métèque, consent à déposer sur la table plusieurs écus, le prix doublé, triplé de la bouteille, la rançon du rapt... Sans doute afin de bien marquer l'importance qu'ils attachent à conserver le type pur de tout alliage, ils accompagnent les

épousailles, la naissance et la mort de rites et de solennités transmises de génération en génération avec une foi superstitieuse. Parfois cela ne va pas sans violence, sans crudité même.

Il en est des costumes comme de ces usages ; habituellement déjà, ils révèlent une prédilection pour les couleurs acidulées, le vert et le violet, le bleu et le rouge, surtout le rouge, un rouge de piment, qui domine à tel point que les femmes ici pourraient reprendre à leur compte le proverbe des paysannes de l'Ukraine : « Ce qui est rouge est beau. » Mais plus la fête est solennelle, plus le costume est luxueux, chargé, monté de ton ; il n'y a rien alors d'assez vif, d'assez éclatant. De même que l'instinct humain reprend alors le dessus et que sa véhémence prime la résignation quotidienne, l'effacement monotone, l'épousée enferme sa coiffe blanche de tous les jours sous un bonnet de velours de soie mauve, recouvre ce bonnet d'une couronne de feuillage d'un vert brillant, avec des pendeloques de perles rouges et de grandes étoiles d'argent, de la verroterie et du clinquant qui font penser aux ornements des chevaux de bois, dans les fêtes foraines.

Ces ornements ont quelque chose d'enfantin, de naïf, qui nous fait sourire. Nous sommes déshabitués de cette symbolique ; notre esprit, longtemps pénétré de cette idée que le raffinement est incompatible avec la violence, que la sève est de mauvais goût, que tout ce qui meurt se pare de beautés, n'accepte pas volontiers ce qu'il tient pour vulgaire ; nos yeux, accoutumés à ne percevoir que des nuances fanées, ne peuvent supporter la stridence et le paroxysme de ces couleurs panachées ; mais en montagne elles se mêlent à la transparence de l'atmosphère ; le gazon, le rocher, le glacier leur ménagent un fond sérieux qui les absorbe et les dilue. Et puis il ne faut pas oublier qu'elles furent imaginées au temps où l'on se servait uniquement de teintures végétales, où la chimie n'essayait pas de les diversifier à l'infini. En cherchant par-delà nos raffinements appris ces tons primitifs, ces fortes sensations, demandons-leur le secret d'une beauté savoureuse et saine, comme on demande la santé à l'air vif, résineux et parfumé de l'Alpe ; regardons ces vêtements, ces rubans, ce clinquant, cette verroterie, non pas en eux-mêmes, rangés dans un coffre, étalés sur le couvre-pied d'un lit, mêlés au bric-à-brac d'une

boutique, mais sur les femmes elles-mêmes.

Leur costume, elles le portent d'accord avec la grandeur du paysage et le caractère de la race. A Saint-Jean-d'Arves, elles le plient à l'esclavage de leurs occupations, sans l'embellir de leurs attitudes. A Saint-Sorlin, au contraire, elles le rehaussent, le dominent de leur noblesse; aux grandes lignes immuables, le dimanche, les jours de fête et de noce, elles ajoutent quelque détail plus rare : c'est une profusion de rubans, un cœur et une croix de forme plus opulente, une ceinture plus large, plus ornée; la coiffe de dentelle blanche émerge d'un bonnet de velours rose, comme une fleur d'un gobelet, s'adapte au visage suivant la ligne bombée du front, par une étroite bande de soie rouge, brodée de fleurs, tandis qu'une jugulaire incarnat, coupant la peau cuivrée, empêche l'auréole de s'envoler au vent. Toujours habillées avec un goût sauvage et un souci rituel d'être fidèles à la tradition, elles demeurent graves et parées jusque dans la plus humble réalité de leurs travaux. Les rubans de leurs coiffes, les bandes de leurs robes, le galon de leurs ceintures, qui de loin apparaissent telle une tache colorée, s'enlèvent sur les poutres et les portes comme les traces de couleur sur une

statue de bois polychromé, et transforment ces femmes allant et venant dans leur maison en oiseaux de féerie.

La maison en elle-même est grise. Le climat, les matériaux la façonnent et lui imposent une silhouette que les habitants subissent plus qu'ils ne la commandent : basse de murs, haute de toit, fermée au nord, ouverte au midi. La tourmente lui conseille de se tasser, le long hiver de quêter le soleil, l'humidité de pencher rapidement les versants de son toit, les ardoisières nombreuses, abondantes et proches de le couvrir en ardoises, la mauvaise saison de le munir, à quelque distance de la gouttière, avec ces hameçons où l'on fixe les perches de bois en travers de la pente, afin de retenir la neige accumulée. L'hiver, la maison trapue, largement hospitalière, donne abri aux bêtes et aux gens ; comme une houppelande garnie de fourrure blanche, son toit s'avance tout bordé de neige, et l'oiseau sculpté sur la porte a l'air de s'être posé sur elle comme les rouges-gorges s'approchent des demeures, quand le temps est mauvais dans les forêts ; au premier rayon du soleil, il paraîtra vouloir s'envoler vers les sapins tout givrés.

Dès le moment qu'on franchit le seuil, cer-

tains détails donnent à penser que l'on entre dans un domaine à part. La porte, parfois, est surmontée d'une inscription : non pas ces distiques d'humanistes, ces versets de la Bible, qui annoncent dans les chalets du Tyrol ou de l'Engadine une culture raffinée, une méditation continue, des esprits que la solitude détermine à de graves pensées ; mais des signes irrégulièrement, gauchement creusés dans la pierre, au-dessus de l'arc en accolade, le monogramme du Christ, I. H. S., Jésus sauveur des hommes, une date qui rappelle combien d'années la maison a résisté à la tempête, deux initiales qui disent le nom de celui qui l'a bâtie, et par là même, le plus souvent, de celui qui l'habite, un fer à cheval qui protège contre le mauvais sort, une gerbe de blé qui s'ouvre en corbeille naïve, une colombe du Saint-Esprit. Ces signes qui racontent l'histoire d'une famille et la placent à la fois sous la protection du Christ et du diable, on les prononce comme une prière d'hospitalité, mais aussi comme une formule d'incantation. Ils nous pénètrent de cette idée que la porte n'est pas seulement un passage, mais l'entrée d'un logis qui a ses dieux lares et son culte dont les habitants restent les gardiens respectueux.

Les bêtes et les gens vivent ensemble dans la même pièce, séparés seulement par une rigole où s'écoule le purin. On y ressent cette chaleur un peu humide que donne le bétail, et qui dispense les habitants du foyer trop coûteux, du bois dont on consommerait une forêt, du charbon qui ne leur arrive pas facilement. D'un côté les vaches, les bœufs, les moutons ruminants et paisibles, rangés devant le râtelier ou couchés dans la paille, les pattes repliées sur elles-mêmes, les yeux languissants. De l'autre, au fond, contre le mur plein, épais, sur lequel la tourmente n'a aucune prise, les lits pareils à des armoires, à des niches carrées, ou suspendus comme les couchettes d'un navire à des piliers de bois. Le jour pénètre dans cet intérieur sombre par deux fenêtres creusées dans l'épaisseur de la muraille, sur les côtés de la chambre, de l'étable, projetant, quand le soleil brille, un faisceau de rayons lumineux et balayant les poussières d'une extrémité à l'autre, allumant au contraire, aux jours pâles, des lueurs subtiles dans l'ombre incertaine, éclairant précieusement un pilier de bois, la croupe d'une bête, révélant peu à peu les objets familiers, rangés à l'écart ou à portée de la main, selon la fréquence de l'usage qu'on en fait.

Chacun d'eux taillé, sculpté au couteau, égayé de couleurs vives est le prétexte d'un ornement pris aux arbres de la forêt, aux fleurs du pâturage, aux bêtes qui sortent de leur terrier. Près de l'entrée, à côté de la lanterne qui éclaire quand on va par les chemins, la nuit, on a pendu les cannes par une lanière de cuir : le long des gourdins, les ours grimpent, les chiens courent, les lézards se glissent, les marmottes dansent, en un mot les bêtes continuent à courir entre les branches de fougère, comme les animaux se faufilent à travers les sous-bois.

Sur la table épaisse, taillée dans la masse, une boîte contient le sel ; elle a la forme d'un canard qui se laisserait emporter au fil de l'eau ; le couvercle bombé, peint en bleu, imitant l'aile et tournant sur une virole, protège le sel dont on assaisonne la soupe, qui est la gourmandise des vaches et qui, en souvenir de l'antiquité païenne sans doute et du temps où l'on payait pour l'avoir l'impôt de la gabelle, a gardé ici une signification précieuse. Quand un habitant meurt, c'est une livre de sel que les parents du défunt distribuent aux pauvres du village ; c'est du sel que les paysannes assemblées tirent les horoscopes ; et c'est en le répandant sur une table, en le tâ-

tant de leurs mains gercées qu'elles sentent son humidité et prévoient le temps qu'il fera. Une autre boîte, qu'on prendrait pour une poule en train de couver, enferme à l'ordinaire les œufs frais, et pendant la semaine de Pâques, les œufs cuits durs, peints en rouge, symboles d'une fécondité que leur teinte écarlate protège contre les sortilèges. Les pratiques de sorcellerie sont aussi fréquentes dans les Arves que les pratiques de piété, et l'on ne s'étonne pas, tant le goût du merveilleux est ingénu, de voir une femme tracer une croix sur une miche de pain, et jeter derrière son épaule, la minute d'après, des pincées de sel pour conjurer le sort.

Dans un coin, une commode forme une sorte de petit autel dévot. Les tiroirs contiennent les robes à godrons, les coiffes de dentelle, les galons de couleur, les ceintures à chaînettes, les fichus de soie et d'indienne, tout ce qui embellit, ce qui fait le dimanche plus beau que la semaine, et de la femme ce jour-là un être différent, plus solennel, ayant dans les yeux comme un reflet des chants liturgiques et des gestes rituels.

De chaque côté d'une image de la Vierge, on a placé des candélabres de bois, dont le pied

tourné en vis supporte une tige horizontale, ouvrée, que l'on hausse ou que l'on baisse, pour éclairer de loin ou de près. Les cierges, peints comme des cierges d'ex-votos, sont fabriqués avec ce suif de chèvre que recherchent avidement les chandeliers de Lyon ou de Grenoble, et leurs couleurs rouges, vertes et bleues éclatent vivement sur la cire blanche ou jaune. Parfois, au lieu de la tige, il y a une poule tournant comme une girouette sur la vis du support, et tenant dans son bec le chaleil de cuivre, où la mèche baigne dans l'huile et se consume lentement avec un petit bruit de grésil. Sous l'image de la Vierge, on a mis des objets dont l'usage a quelque chose de majestueux ou d'exceptionnel qui appelle une consécration : un coffret de mariage, dans lequel on range les présents de noce, les bijoux que l'on conserve comme un trésor d'église, les boucles d'oreilles, les agrafes de ceinture, les cœurs opulents et les croix plates aux branches trilobées, découpant leurs contours rebondis sur les bouquets de fleurs des belles soies. C'est le coffret qui enferme les souvenirs, et c'est là qu'on les retrouve, même fanés ; il reste fleuri comme un jardin secret où l'on peut se retirer encore malgré les années ; la serrure

est ciselée en forme de cœur, de trèfle, ou bien le couvercle glisse dans les rainures, muni d'une entaille pour le pouce, toujours ouvré de rosaces, d'entrelacs, de volutes dont la préciosité ingénieuse annonce le contenu, conservant dans la complication légère de son décor un souvenir de l'ornement arabe, témoignant de son âme, comme la maison, par des initiales, par une date qui indique l'origine d'une famille, par une devise gravée au couteau : VIVE LE ♡ QUE J'AIME. De part et d'autre, posés avec une symétrie qui indique une préoccupation naïve, un souci ingénu de l'art, des porte-plumes, trop ornés pour servir souvent et représentant soit une main de saint Jean-Baptiste ouverte en bénédiction latine, soit une canne de pasteur, sur laquelle un sansonnet vient de se poser, comme il se fixe au dos des moutons ; un couteau, un pilon, une varlope, dont l'avant se recourbe comme le bec d'un oiseau de proie et s'imbrique d'ocellures, afin d'imiter le plumage.

Pour les miséricordes et les accotoirs des stalles à la cathédrale de Saint-Jean-de-Maurienne, Pierre Mochet demandait son inspiration aux fruits, aux fleurs, aux animaux, aux blasons ; le paysan, qui a taillé pendant la mau-

vaise saison, au couteau, ces objets familiers, interroge la vie quotidienne ; ce sont les choses observées dans les champs qui lui fournissent des sujets ; avec moins de virtuosité, un outil plus minutieux, un métier plus lent, mais parfois des rencontres et des trouvailles d'autant plus émouvantes que spontanées, il tâche d'exprimer ce qu'il ressent au spectacle de son village, et c'est sa manière à lui de dire qu'il trouve son village plus beau que les autres.

Le long hiver lui a suggéré d'occuper ses mains ; l'abondance du bois lui a indiqué la matière ; la nécessité de se suffire lui a désigné les objets qu'il devait façonner et orner ; le goût des légendes et du mystère, un certain sens de la religion ou des pratiques superstitieuses ont développé en lui l'imagination, qui aide à trouver dans la vie les signes concrets de tous les symboles. Ainsi a germé dans le vallon un art rustique dont la technique s'est transmise par la tradition ; l'habitude que tous avaient de travailler à la veillée, chacun selon sa force et ses moyens, a diversifié ingénieusement les objets les plus humbles et les a tous empreints d'un caractère original et particulier.

Maintenant le village, qui commence à faire

de la politique, à lire les journaux, se laisse envahir avec eux par les produits industriels ; et le goût local, celui qui conforme chaque chose au style des mœurs, du paysage et de la race, accepte d'autres éléments, se mêle et s'efface, comme s'il avait honte de lui-même. Il faut l'empêcher à tout prix de mourir, pendant qu'il est encore vivant, car il fait partie de la vie journalière ; les objets qu'il crée ne correspondent pas seulement à un hasard, à une fantaisie, mais dérivent du climat, des matériaux qu'on trouve sur place, des conditions physiques de l'existence ; et, comme ces conditions n'ont pas sensiblement changé depuis des siècles, il n'y a pas de raison pour qu'ils se modifient dans l'esprit qui semble les animer. En les décrivant, en les louant, en désirant qu'on revienne à eux, je ne fais pas qu'exprimer un regret de dilettante, un scrupule d'artiste, mais conseiller aux habitants une idée vivante, leur souhaiter un bon outil qu'ils auront bien en main, leur demander la résurrection d'une chose pratique, sérieuse, comme on demande à un puisatier de creuser et de découvrir une ancienne source comblée par un éboulis.

On voyait jadis, en belle place, une vielle dont la vue seule causait aux femmes le même

frémissement qu'un coffret de mariage. Beaucoup d'entre elles savaient en jouer, et c'est une Savoyarde, Fanchon la Vielleuse, de Faverges, qui mit l'instrument à la mode à Paris. A tel point qu'autrefois, la Savoie pour tout le monde, c'était cela : une vielle, un ramoneur, une marmotte. Les marmottes se font rares, lançant encore leur sifflement d'appel dans les rochers solitaires ; les ramoneurs disparaissent un à un, eux et le joli sourire de leurs dents blanches au milieu de leur face noire, et l'on n'entend plus leur complainte monotone tomber du haut des cheminées avec la suie. Et maintenant, quand on danse à la Saint-Antoine, aux bonnes fêtes et aux jours de noces, ce n'est plus au son de la vielle, mais aux accents plus canailles de l'accordéon. Le dernier vielleux de la vallée des Arves est mort il y a quelque temps, à l'âge de quatre-vingt-deux ans ; on l'appelait le père Rometta, il était de tous les mariages, de tous les bals ; pendant un demi-siècle, que de filles et de garçons se sont promis l'un à l'autre, tandis qu'assis dans un coin de la grange, il semblait jeter un sort à sa vielle et lui suggérer les mélodies qui envoûteraient les danseurs. Il l'adorait, lui adressait la parole, tout seul, comme à une personne ; il lui disait,

bien sûr, les mots d'amour qu'on dit dans les chansons. Il arrivait parfois, à la fin de sa vie, qu'il s'endormît en jouant, tandis que les galants infatigables enlevaient leur payse dans leurs bras robustes et frappaient le plancher en cadence de leurs gros souliers... Il est mort, l'instrument sur ses genoux, dodelinant de la tête et fredonnant encore :

Mont-Cenis
Est à deux pas d'ici...

J'ai recueilli sa vielle qui s'ornemente à la manière d'une balalaïka. Personne aux Arves ne savait plus en jouer, et j'ai l'impression qu'avec elle j'ai recueilli l'âme du vallon. Comme le costume, les usages, les objets en bois sculpté, elle exprime à mes yeux la fidélité aux anciennes choses, et ce sentiment tenace qui fait dire aux paysans d'un laboureur : « Il veut toujours avoir sa charrue en bois d'ormeau. » Pareille à un bateau échoué, un peu incliné sur le flanc, elle semble vouloir, de son manche recourbé comme une proue, fendre l'eau d'un lac invisible. Ainsi que les sirènes à la pointe du navire, une figure est sculptée à l'avant, une tête humaine qui regarde le ciel. Les fines lames en érable, encastrées les unes dans les autres, s'élancent sui-

vant le contour souple de la nef, et sur le bois blond, les touches du clavier font une mosaïque d'ébène et d'ivoire. La manivelle tourne à l'arrière, semblable à une hélice très lente, et les cordes amarrées aux chevilles, tendues sur les éclisses, disparaissant dans le boîtier ou se montrant près du bastinguage, ont l'air d'attendre que le vent les émeuve et réalise au long d'elles les murmures de la forêt.

Elles ont, comme l'instrument lui-même, de jolis noms qui paraissent créés pour la voix chevrotante d'une grand'mère : les chanterelles, la mouche, la trompette, le bourdon... Et leur accent aussi tremble, un peu cassé, nasillard, mais ayant une certaine verdeur rustique, et me rappelant sans peine en sa naïveté les instruments champêtres que le bon Chardin groupait sur les trumeaux et considérait ensuite d'un regard malicieux par-dessus ses grosses bésicles. Qu'elles chantent, bourdonnent, crépitent ou murmurent, elles trouvent toujours la note qui pouvait donner aux gens juste assez de résignation ou d'enthousiasme pour mener la vie que leur imposait la montagne. La forme de leur caisse sonore évoque les barques des Witikinds, apportant aux rives inconnues des légendes lointaines ; leur voix me semble être celle de

l'ancienne Savoie, tantôt nerveuse et sautillante comme une chèvre dans les rochers, scandée par le manche de la manivelle qui donne à chaque tour un renouveau de rythme et de ferveur, tantôt nostalgique, exhalant dans un chant triste et simple les vagues rêveries qu'inspire le déclin du jour à une âme élémentaire, et tout près de la nature. La qualité de cette voix tenait plus à la perfection dont les joints étaient montés qu'à la beauté de la matière : si le luthier les assemblait mal, la caisse ne rendait qu'un son médiocre ; s'il les ajustait parfaitement, elle rendait au contraire un son agreste et gaillard. L'instrument s'accommodait de tout, de l'érable ou du sapin verni, de l'ébène ou du poirier, à tel point qu'on disait d'une personne au caractère facile, heureux : « Elle est du bois dont on fait les vielles » ; et de deux fiancés qui s'entendent : « Ils ont accordé leurs vielles. »

*
* *

J'ai passé quelques semaines aux Arves avec le sentiment de vivre il y a plusieurs siècles, sans que rien ne dissipât l'illusion où j'étais de la vie ancienne. Dans l'auberge où j'habitais,

ouverte sur le champ de foire, sur le hameau de la Tour, sur l'église, sur le vallon, j'avais comme l'image idéale de la maison qui se doit suffire à elle-même, le type achevé de ces boutiques de montagne où l'on trouve de tout, à la fois hôtellerie, magasin du tabac, menuiserie, épicerie. Les femmes y venaient faire leurs emplettes, les hommes raconter les incidents et parler, sinon écrire la gazette du village. J'y retrouvais moi-même en résumé les attitudes qui m'étaient apparues une à une. Et lorsqu'un matin je me préparai à partir, j'eus l'impression que j'abandonnai ma propre demeure, tant l'hospitalité savoureuse, les mœurs caractérisées, la bonhomie des habitants me retenaient par toutes sortes de liens au paysage, dont chaque ligne maintenant m'était devenue familière. Ce que l'on regarde pour la dernière fois, on en retient les plus petits détails, et je me rappelle encore les moindres circonstances de mon départ...

Un souffle frais venu des glaciers traverse l'air humide et me fait désirer la bonne atmosphère de la cuisine. La servante va et vient dans le costume habituel du village, la jupe noire et bleue ondulant à chaque pas, les sabots faisant sur le plancher un claquement sec ; ses

yeux clairs, dans le visage au teint hâlé, ont un regard infiniment tendre et mélancolique ; au croisement du fichu d'indienne bleue, le cœur et la croix d'argent sont passées dans un lien où des perles blanches dessinent des feuilles d'acacia sur un fond noir ; le front bombé est pris dans une cornette en lin mat, rigide comme un serre-tête de religieuse : c'est une veuve... Même dans le deuil, elle conserve un peu de couleur ; en pensant au rouge, le bleu paraît suffisamment sombre. Pourquoi supposer que les nuances correspondent aux sentiments? Le regret, qui se traduit ici par du bleu, s'exprime ailleurs par du noir ; au dix-septième siècle, on l'imaginait blanc ; en Dalécarlie, on le symbolise en jaune. La mort a ses usages, elle aussi.

Des poules picorent autour d'un grand chien immobile, endormi ; nos mulets, attachés par la bride aux crampons de fer d'une porte, plongent la tête dans une mangeoire en rafia, bordée de pompons rouges comme un cabas de vieille femme, et ne trouvant plus d'avoine, coulent vers moi par-dessus la frange écarlate de grands yeux noirs fendus en amande. Le soleil est encore derrière la montagne, tardant à paraître ; les pâturages, comme un tapis à longues soies, se développent en ondulations

d'un beau vert souple et onçtueux, qui dessinent sur le ciel à peine teinté de jaune, une ligne pure et marquée, tant que les gazons restent à contre-jour. Le galbe du vallon, qui garde quelque chose de velouté dans son ovale, s'inscrit plus nettement là-bas, à l'échancrure rocailleuse du col de la Croix-de-Fer ; et dans l'aube que traverse un reflet d'or, les Aiguilles d'Arves, l'Étendard, la Cime des Torches tremblent en touches indécises, d'un bleu pâle et léger, au-dessus des premiers plans unis et puissants.

A mesure que le soleil s'élève, la ligne des sommets se dilue dans l'atmosphère, et le vallon, qui semblait peint dans un seul morceau, se diversifie : les toits d'ardoises, qui demeuraient ternes dans l'ombre, brillent et miroitent ; les hameaux surgissent un à un, des planes se groupent en bouquets, des frênes descendent en bordure des ruisseaux qui courent mêler leurs eaux pures, limpides, aux eaux noires et boueuses de l'Arvans. Entre les arbres, une tache rouge apparaît et disparaît ; c'est une femme, à califourchon sur un mulet, qui remonte au hameau de la Tour ; sa large jupe, étalée sur le flanc de la monture, découvre les bas écarlates et les sabots qui pendent sans

étrier sous le ventre de la bête ; comme elle ne se sait pas observée, elle se cambre ainsi que devant un miroir imaginaire, arrangeant, d'un joli geste de coquetterie, le tablier couleur de safran, la guimpe où brillent des chaînes, la croix, le cœur ; puis me voyant, elle avance la tête en un mouvement instinctif et curieux, mais vite revenu à l'impassibilité...

Et maintenant nous allons vers le col de la Croix-de-Fer, derrière lequel nous découvrirons la vallée des Villards, c'est-à-dire d'autres costumes, d'autres usages. Le chemin s'en va tantôt à gauche, tantôt à droite, se poussant d'une maison à l'autre ; et par lui, nous avons mieux le sentiment du vallon dans l'unité et la diversité de son large pli... Le village de Saint-Sorlin, que nous traversons, s'éveille ; les coqs chantent, et leur fanfare commande l'animation à ces maisons que leurs toits de chaume, d'un beau ton vert et brun, encapuchonnent de velours mordoré, pour l'endormir d'un sommeil plus pesant et plus lourd. Le long des balcons de bois rouge, les volets battent, les portes s'ouvrent, des femmes rapides, furtives, pressées d'en finir et d'aller elles-mêmes aux champs, décrochent les cabas de ficelle pendus à un clou, étalent sur la rampe les robes et les cein-

tures dont les galons et les bandes font un dessin tel qu'on en voit sur les poutres et les balustrades. Devant l'activité soudaine de ces personnages, je songe à cette légende où l'on raconte que les jeunes filles, le soir, avant de s'endormir, attachaient à leur ceinture des os de poulet desséchés, et la glissaient sous l'oreiller ; au premier chant du coq, les os se mettaient à chuchoter, avertissant la dormeuse qu'il était temps d'aller au travail... Des enfants s'attardent encore à leur toilette ; sur le pas d'une porte toute une famille s'entr'aide : la mère attache la ceinture de sa fille aînée, qui agrafe celle de la cadette, qui elle-même tient dans ses bras la benjamine, et toutes sont rangées en enfilade, bien droites, ainsi que l'hiver sur un traîneau, avant de partir.

Un peu plus loin, sous une potence qui se silhouette en deux traits noirs, un mulet se cabre, tandis qu'un barillet de vin descend doucement au bout d'une corde, sur son dos. Les demeures se vident peu à peu, et bientôt il ne restera dans le village, comme écrasé sous le poids du silence, que cette vieille qui montre son visage à lunettes derrière les barreaux d'une fenêtre...

En contre-bas, dans les seigles et les avoines,

les bustes des moissonneuses émergent des épis avee leurs coiffes, leurs fichus et leurs ceintures : ce sont les marguerites, les bluets et les coquelicots qui marchent... Les maisons se font rares, il leur faut plus d'espace pour vivre ; au lieu du frisson des épis, de l'ondulation des herbes sous le vent, un gazon dru et court, pelé par endroits et criblé de cailloux... Nous montons en lacets aigus dans le rocher, les mulets assurent leurs sabots dans l'éboulis, et le soleil, qui chauffe la pierre, en fait sortir, ainsi que des touffes d'absinthe, des bouffées de chaleur parfumée. Quelques chèvres au pelage d'un brun roussâtre ou d'un gris jaune, allant seules, au gré de leur caprice, cherchent dans les talus le thym ou le serpolet ; l'une d'entre elles, droite sur les pattes d'arrière, tâche à brouter dans les interstices de deux blocs, et le frémissement de ses naseaux, la façon dont elle flaire les simples, rend sensible la variété des herbes, la subtilité de leurs aromes. Dans cette lumière les sons, les formes, les parfums ont quelque chose de délicat, de fin et de nerveux ; le pas des bêtes, le frisson des grelots sur la bricole, les clochettes des chèvres, la voix de mon guide, la couleur de son habit à basques, taillé dans ce drap beige, si

épais, si solide qu'il dure une vie et qu'on l'appelle ici du drap de « frêne », la forme même des poches découpées en giberne et brillant de boutons métalliques, se rapprochent en sensations nettes, composent une harmonie claire et vive qui entraîne à l'escalade et vous mène allégrement. Et quand au sommet du col, nous voyons une croix de fer forgé, qui repose elle-même sur un globe de métal ajouré, en tout semblable à celle que j'ai vue dans le cimetière d'Hermillon et l'église de Saint-Jean-d'Arves, rappelant dans sa complication le bijou que les femmes en Maurienne portent sur la poitrine, il nous semble que c'est là le couronnement nécessaire, le motif suprême, l'expression ornementale de cette ascension.

Nous nous retournons..., le vallon a disparu, derrière un repli du terrain. La ligne incurvée du col, qui d'en bas nous semblait posée sur le ciel ainsi qu'un décor découpé, est devenue le seuil d'un sillon profond, herbeux ; devant nous, dans l'encadrement de ses pentes, une montagne que nous ne soupçonnions pas a surgi comme une cathédrale sur un parvis. Mon guide me l'avait annoncée tout à l'heure, avec négligence, presqu'avec dédain. J'en avais vu d'autres, dont les noms légendaires s'accompa-

gnaient sur la carte de chiffres bien supérieurs à celle-là. Aucune cependant ne me *parut* plus haute : c'est que la grandeur d'une montagne, ainsi que d'un château, d'une église, ne dépend pas de sa longueur ni de sa largeur, mais de sa proportion, et qu'il faut considérer non sa hauteur absolue, abstraite au-dessus d'un niveau idéal, invisible, mais son élévation apparente et le préambule qui ménage la majesté de ses formes. Les deux versants du col, en empêchant nos regards d'errer à gauche ou à droite, de se disperser et de se perdre sur ces vues panoramiques qui se présentent ailleurs comme un vaste plan en relief, conduisent et retiennent notre attention, jalousement, sur les Aiguilles de l'Argentière, à tel point que l'image en demeure obsédante.

Le mot aiguilles veut exprimer sans doute l'idéal svelte et fragile à quoi elles paraissent tendre à travers les siècles ; il y a en elles un aspect métallique, une apparence de dureté qui les fait resplendir et miroiter d'un éclat mauve, comme une immense améthyste, impure et noircie, entre les deux pentes tapissées d'airelles d'un vert touffu et mat. D'abord ramassées et trapues ainsi que les faisceaux de colonnes à leur base, elles fusent toutes ensemble

et ne se quittent enfin que lorsqu'elles semblent fatiguées de leur essor. Alors seulement elles se séparent dans la lumière, afin de devenir plus immatérielles, et l'on dirait d'un jet liquide, brusquement solidifié, d'une assemblée de quenouilles, d'une église à clochetons, d'un dôme milanais compliqué et charmant, à la fois gigantesque et menu, mouluré, assemblé en mosaïques précieuses.

S'il faut chercher dans la nature la première ébauche des styles inventés par les architectes, je crois que la roche éruptive, fissurée dans tous les sens, sans ordre régulier, agglomérant et diversifiant à l'infini les lames minces, feuilletées, écailleuses de ses micas blancs ou noirs, le monceau de ses cristaux pâles et roses, surgissant à toutes les époques des entrailles de la terre, a dû suggérer aux maîtres d'œuvre du moyen âge l'idée de leurs cathédrales gothiques, la ligne verticale des flèches, la poussée irrésistible des voûtes, tandis que la roche sédimentaire, étalée, horizontale inspirait aux artisans de la Renaissance l'ordre paisible, harmonieux des temples classiques.

Mais tout en admirant la complication fragile de cet édifice lentement façonné au cours des âges par le soleil et l'air, je comprends que cet

art des forces naturelles ne s'exerce qu'au détriment de la montagne elle-même et qu'elle trouve dans sa beauté les raisons mêmes de sa mort : en se parant au crépuscule d'ornements qu'elle ignorait à l'aube, elle se désagrège lentement, perd un peu de sa matière, meurt elle aussi comme les êtres humains ; et de même que j'ai démêlé parmi les habitants des Arves les occupations anciennes, les gestes de la race, je distingue maintenant dans cette grande figure le vieux visage du monde...

C'est là que le guide doit me quitter. Il revient aux Arves, dans son vallon, et ne considère pas qu'il puisse aller au delà des limites que lui trace son horizon, tandis que déjà par le simple fait d'avoir perdu son clocher de vue, je l'ai presque oublié, et suis dans l'attente d'autres spectacles. Et dès qu'il disparaît, lui et ses montures, au détour d'un épaulement de terrain, j'éprouve mieux le sentiment de ma solitude et je retrouve l'ancienne mémoire des terres épuisées.

Quelques papillons blancs montent dans l'immobilité silencieuse des granits ruinés, cherchant à se réchauffer au rayonnement de cet immense menhir, et battant de leurs ailes contre l'immobilité apparente de la pierre. A

regarder la grandeur des lieux, l'effritement et la chute sans fin de cette matière dont les déchets comblent les sillons et font les plaines, je me pénètre mieux de la lenteur des choses; le patient effort de la nature à s'équilibrer me révèle enfin le rythme tranquille des montagnards et de leurs troupeaux... A la longue, une certaine angoisse, analogue au *timor panicus* des anciens, me prend devant ces idoles modelées par les puissances invisibles; leur ombre, promenée sur la désolation du ravin à moitié comblé, ne me signale que des heures dont chacune marque une décrépitude, leur mystère m'oppresse, je désire m'affranchir de leur énorme poids et j'ai besoin de voir des êtres vivants, des faces humaines.

Rapidement, sans regarder en arrière, je me laisse dégringoler plus que je ne marche sur le feuillage touffu où luisent les baies violacées des airelles. Bientôt j'entends un murmure sortir du fond du ravin : c'est le Glandon, un compagnon de voyage, gai, cascadeur, qui ne me quittera pas avant que j'aie retrouvé l'Arc, son grand frère. Mais il y a encore quelque chose d'aigu dans les lignes du paysage : la vallée des Arves avait la forme d'une coupe aux bords arrondis; celle-là ressemble plutôt

à un traîneau pointu, allongé en triangle, piquant de la pointe contre le col, comme s'il voulait percer le dernier obstacle qui le sépare du Dauphiné. Les lapiaz descendent en coulées d'un gris d'ardoise, d'un large trait oblique, de gros blocs enlisés dans le sable paraissent rouler encore et menacer, et il suffit que remue vaguement la toison brune des moutons mérinos, serrés contre la pente, pour que la montagne entière paraisse glisser, silencieuse, d'une chute continuelle, unie...

C'est avec une sorte de soulagement qu'on retrouve au sortir de cette aridité le lit frais du torrent ; il descend en ressauts, et d'instinct, vous réglez votre allure sur la sienne; bientôt il s'étale en une belle courbe au milieu d'une prairie, où depuis longtemps des roches se sont arrêtées et couvertes de mousse. Le premier bouquet d'arbres paraît, joliment planté auprès d'eux : c'est un verney, comme on dit en Savoie, un petit bois de vernes, d'aulnes au tronc argenté, dont le feuillage léger frissonne et tremble au soleil; et quand on voit apparaître la première femme en couleurs vives, on pense tout naturellement à Corot qui faisait venir des costumes italiens de Spilla pour habiller ses modèles, le matin, à l'orée des forêts.

Ainsi vous sentez un à un, en descendant au prochain village, les battements de la vie qui s'étaient graduellement arrêtés en montant au col de la Croix-de-Fer, et de même que tout à l'heure, vous alliez du bruit au silence, maintenant vous suivez en sens inverse les phases d'une sorte de résurrection patiente des êtres et des choses. Il semble que cette clairière, qui vous incline à la rêverie, vous introduise de nouveau à la vie pastorale, et que maintenant vous preniez le loisir d'aller plus lentement, de régler votre allure sur le mouvement tranquille des vaches qui sont remontées jusqu'à ce pâturage, vos attitudes sur cette femme qui porte une jatte de lait qu'elle vient de traire. Son profil mince, arqué révèle encore après des siècles l'origine sarrazine de sa lointaine hérédité, et le temps où les migrations des Maures venaient se heurter aux Alpes. La lumière matinale, qui allonge démesurément l'ombre de sa personne, frôle le visage blanc, illumine le tablier de cotonnade bleue et blanche, s'attarde sur les mains qui tiennent la jatte de crème, adoucit ce qu'il y a de clinquant et de barbare dans les vêtements et la verroterie de sa parure, l'enveloppe toute, ainsi qu'une statue grossière qui paraît flotter

dans la fumée de l'encens. Elle se dirige lentement vers un de ces *greniers* où l'on n'habite que l'été, et dont la structure rappelle les procédés primitifs et provisoires des tribus campées, la hutte tressée de branchages, de rafias et de cordes. Deux ou trois cochons d'un beau noir luisant sont étendus à plat sur l'herbe verte... Un peu partout on rentre la récolte ; dans les champs cultivés les faucheurs pivotent sur eux-mêmes, régulièrement déclanchés comme un pendule; les faneuses, tirant à elles de grands râteaux, s'arrêtent à peine pour regarder le passant...

Le sentier est devenu un chemin qui fait des grâces, des courbettes autour du Glandon qu'il quitte, rejoint, traverse, pour se rapprocher d'une cascade qui tombe, hésitante, et l'humecte un peu de sa vapeur perlée. Un hameau s'abrite très haut, dans le pli d'une combe boisée, coupée en deux, nettement, par le sillon clair d'un schlitt que barrent des troncs jaunes, écorcés, arrêtés en travers de la pente. Les maisons se touchent et s'appuient mutuellement, elles élèvent leurs toits les uns par-dessus les autres, et celle qui est située le plus bas semble soutenir le poids du village. Au détour du chemin, j'aperçois trois

femmes qui étalent leur splendeur et paraissent épier avant de continuer leur route. C'est une sensation fraîche, brillante et rare, que de voir leurs couleurs à côté des herbes hautes et du feuillage léger. Bien qu'il ne soit pas dimanche, elles portent le costume des bonnes fêtes : je m'informe et j'apprends qu'elles vont à Saint-Colomban-les-Villards assister à la noce d'une parente assez riche pour choisir son heure et n'être pas soumise aux exigences de la culture et de la saison brève.

Elles attendent, plantées là, osant à peine bouger, ayant prévu certains carrefours ombreux, où doivent les rejoindre des amies venues de la montagne. En effet, dans l'écartement des branches, je distingue, à mi-hauteur des premiers coteaux, des taches vives qui se déplacent et s'orientent toutes dans le sens du vallon que je suis. Bientôt le trio s'est doublé, triplé, les femmes, prenant toute la route, se mettent à marcher devant moi, et j'ai tout le loisir d'examiner la complexité de leurs accoutrements : ce que je ne démêle pas sur l'une, je le vérifie mieux sur l'autre ; chaque geste, chaque mouvement, chaque maintien me révèle une particularité de la robe, et peu à peu je détaille la structure et les ornements de leur

costume, je le différencie de celui des Arves.

La jupe noire, au lieu de se balancer en plis recourbés, tombe droite en tuyaux d'orgue, barrée de drap bleu, dont chaque bande, paraît-il, correspond à la propriété d'une certaine somme d'argent, et manifeste la fortune à tel point que porter cinq ou six bandes bleues à sa jupe équivaut à crier sur les toits : « Je possède cinq ou six mille francs ! » Les ceintures, qui à Saint-Jean-d'Arves étaient sobres, plus luxueuses à Saint-Sorlin, ici deviennent rutilantes. Elles s'attachent sur le côté d'une boucle répétée, d'une agrafe en pied de lion, en rosace, tandis que sur la poitrine, un fermail en fil d'argent et en verroterie de couleur se fixe à la manière d'un mors de chape. Jadis on donnait aux épouses un anneau, une couronne et un fermail, et c'est peut-être de cette somptuosité que vient cette jolie expression : « Bonne renommée vaut mieux que ceinture dorée. » Aux ardillons, aux boucles, aux chaînes — jaserans simplifiés — qui ont chacun leur rôle dans le costume, s'ajoutent des branlans, qui constellent le buste et se meuvent à la moindre oscillation, entourés d'étoiles, de roues, de disques, de croissants dont le décor géométrique reste là comme un

vestige oublié de l'art musulman, à moins qu'il ne soit la première étape d'un art populaire.

Les paillettes, qui éclaboussent les boléros de parcelles de lune, paraissent nées des feuilles métalliques de bouleaux qui tremblent au vent. Le serre-tête, perlé de rouge, brille à travers la dentelle de même qu'un pétale blanc où grimperaient des bêtes à bon dieu. La quenouille sculptée d'une fileuse assise au bord de la route semble, auprès des coiffes blanches — grandes reines-des-prés — le sceptre de Flore. Les étoffes moitié rouges, moitié violettes se panachent ainsi que les fleurs à la brise, et comme elles sous la rosée, les corsages scintillent. L'énorme parapluie de cotonnade mêle sa rudesse aux éclats soyeux et un peu étranges de ces atours mi-partie soie et laine, coton et dentelle, où la couleur a des fantaisies et des violences, où un bleu audacieux rejoint un violet apaisé, comme une gentiane à côté d'une pensée, où le tissu mordu par des agrafes et des boucles, broché de papillons répète l'animation de tout un pré au-dessus duquel oscillerait une grande croix d'argent...

Ainsi la campagne s'est décalquée sur les costumes ; en les regardant tous, c'est la prai-

rie ; en les regardant chacun, c'est telle fleur à côté de telle corolle. Voici un boléro rouge et grenat sur lequel s'incline un fichu d'un autre incarnat, et se détachent des rubans de jais ; la jupe noire plissée est barrée de drap bleu : ne pourrait-on pas dire coquelicot, anémone pourprée, sainfoin, perles noires des fèves, bleuets pâlis ? Un boléro rose chair, un fichu violet, une ceinture de soie que se partagent le bleu vif et le violet velouté, ne dirait-on pas un bouquet de pieds d'alouette roses, violets et bleus ? Un corselet framboise, galonné d'argent, comme le fruit sous la spire qu'y laisse un colimaçon, le fichu vert, n'est-ce pas le massif entier avec son feuillage ? Un tablier bleu japonais où s'enchevêtrent des tiges de chanvre, n'est-ce pas la chènevière près de chaque maison ?... Tout cela est tissé, brodé, épinglé ; on ne sait plus au juste où commence l'imagination créatrice de ces couleurs et de ces formes et si c'est le jardin qui s'est imprimé sur la toile, ou la coiffe de tulle qui s'est faite fleur.

*
* *

J'ai voulu revoir, une dernière fois, ces vives images, mêlées, juxtaposées à d'autres

images, Saint-Colomban et Saint-Alban-des-Villards réunis à Saint-Jean et à Saint-Sorlin d'Arves, à Fontcouverte, à Villarembert, à Jarrier ; et, sachant qu'une foire est l'occasion où l'on a chance de trouver rassemblés les costumes de toute une vallée, de même qu'une messe est la circonstance qui réunit sûrement ceux d'une paroisse, je suis allé à la foire qui se tient à Saint-Jean-de-Maurienne, quelques jours avant la Toussaint, mettant les échanges, en quelque sorte, sous la protection d'une fête religieuse, comme les maisons de la ville se placent sous la main levée et bénissante du Précurseur.

Je n'ai pas à demander mon chemin. Il n'est, comme on dit, que « de suivre le monde ». Vu de haut et de côté, le pré de foire présente ses quatre rangées de bêtes couleur feuille morte, parfaitement alignées sous les platanes au tronc blanc, soyeux, et séparées par des allées où glissent les remous de la foule, le mélange constamment renouvelé et changeant des blouses noires ou bleues, des coiffes blanches et des fichus rouges ; les bêtes de loin semblent immobiles et pareilles à de grosses poutres de noyer grossièrement équarries, allongées symétriquement à terre,

comme les traverses d'un ballast. Au milieu de ce rassemblement compact, une route se fraie un passage où les chevaux et les mulets, en accomplissant leur temps de galop, font des taches noires. Et de l'autre côté, les baraques des forains, un tir, un carrousel brillent de tout leur clinquant, que semble éteindre la grande ombre de la montagne...

Elle domine, elle écrase, elle enferme de sa masse la ville et les gens. Le ciel est couvert de nuages, comme plombé ; le soleil n'apparaîtra qu'un instant, sur le point de disparaître ; il y a comme un accord entre l'approche de la Toussaint et la gravité de ce jour, qui semble contenir toute la menace et la tristesse hivernale. Les feuilles qui restent encore sur les platanes ou qui couvrent le sol, et se rassemblent par tas, sans cesse dispersés et reformés, ont la couleur fauve des belles reliures ; et quand il arrive un coup de vent qui les pousse, avec leurs formes dentelées, on dirait des gants en peau de chamois, jetés à terre. Leurs tons s'apparentent à la robe du bétail : les uns beige clair comme le café au lait, le pain bis ou le fromage, d'autres mordorés comme les châtaignes, la laine des moutons mérinos, avec des taches plus sombres par endroits, d'autres encore

comme les terres fraîchement labourées. Par un effet de l'humidité, les premières pentes paraissent rapprochées au point de venir en avant, de fausser tous les plans, et parmi les taillis roux, un peu violacés, une petite chapelle trop blanche semble suspendue par miracle comme un ex-voto fragile...

On n'entend presqu'aucun tapage humain, tout au plus un murmure confus que traverse le beuglement d'un jeune veau. Cette foule composée d'éléments savoyards est silencieuse. On dirait qu'en cette journée d'automne une immense résignation accable ces troupeaux, que subitement un pouvoir maléfique les a pétrifiés et que, dans leurs regards hébétés, passe en un dernier reflet la nostalgie des pâturages, des sentiers, des montagnes qu'ils viennent de quitter. Les hommes et les femmes qui les gardent semblent participer de cette immobilité ; assis à terre, sur des troncs d'arbre, appuyés sur la croupe de leurs bêtes, si familièrement qu'on sent bien, rien qu'à les voir, l'habitude qui les fait vivre ensemble, ils ont posé leur parapluie de cotonnade entre les cornes des vaches et attendent, en tirant leur repas d'un vieux cabas en jonc tressé. Sous la coiffe blanche ou le chapeau de feutre, les

yeux bleus, effarés, lointains suivent vaguement les allées et venues d'une fillette qui va de groupe en groupe, offrant dans son panier, de ces petites poires de la Saint-Jean qui sont si rares là-haut, dans les villages sans vergers. Quelques-uns me reconnaissent, je les salue au passage ; mais ceux-là même dont j'ai reçu, dans leurs villages, une hospitalité savoureuse ne font guère attention à moi. Leurs pensées aujourd'hui sont ailleurs. Eux qui sont naturellement discrets, volontiers fermés, ils s'appliquent à dissimuler mieux encore leurs impressions. A peine un geste plus vif qu'un autre, un cou tendu, une main qui remue trop vite dans un panier révèlent la tension de leur esprit. Apparemment impassibles, en réalité ils guettent.

Sur le talus qui longe d'un côté le champ de foire en le dominant un peu, se tient le marché aux moutons ; entre les troncs d'arbres, qui forment parapet, et le mur d'un couvent dont on lèvera ce soir le séquestre pour loger les animaux, c'est un frémissement de laine, une odeur d'étable chaude que traverse une puanteur âcre de bouc. Pas de couleurs vives ; pour peindre ces toisons, il ne faudrait qu'un peu d'ocre, de terre de Sienne ou de Cassel.

Brusquement un frisson court sur toute cette laine qui remue, ondule et se soulève par endroits, tant elle est pressée ; des brebis montent les unes sur les autres, des agneaux se cachent sous le ventre de leurs mères ; ce qui semblait tassé, se tasse encore : un nouveau troupeau de mérinos bruns arrive en galopant, s'insinue et se coule parmi les autres moutons beige clair, comme un ruisseau boueux dans une rivière trouble.

L'ondulation s'apaise graduellement et meurt. Un maquignon fend cette foule à grandes enjambées : blouse noire, usée, passée au vent et à la pluie, retombant par-dessus le pantalon de velours, l'encolure ouverte sur un veston à revers d'astrakan — le seul luxe qu'on puisse deviner, — et dans l'ombre du chapeau de feutre à bords plats, visage encadré de favoris bruns, regards embusqués derrière leur voile de bonhomie. Il marche rapidement, puis, comme au hasard, s'arrête devant une bête observée dix fois, vingt fois. Le vendeur simule l'indifférence, ne daigne même pas se lever, laisse tomber un chiffre énorme, tandis qu'un sourire de dédain passe sur les lèvres de sa femme. Comédie habituelle : le marchand hausse les épaules, s'en va, revient, ques-

tionne de nouveau, repart, furieux, levant les bras au ciel et jurant ses grands dieux que jamais, au grand jamais, il ne reviendra; mais il revient, car la bête pesée, tâtée dans sa gueule, son encolure, sa ventrière, pétrie de vérifications, massée de méfiances, plaît. C'est entendu, les mains s'étreignent, aucun marché ne se conclut sans ce geste emphatique et sacramentel. Alors d'un mouvement vif, brutal, le maquignon avec un bâton de cosmétique rouge, bleu ou violet trace sur la laine une marque à lui, qui est son sceau; il n'emmènera la bête que le lendemain, comme si, par un dernier scrupule, il voulait ménager une transition d'un jour, d'une nuit à son exil définitif.

Celui-là, il parle souvent patois, toujours français. Il vient de la Tarentaise, du Chablais, du Faucigny, tout au plus de France, comme on dit encore en Savoie. Sa silhouette est familière au paysan de Maurienne, qui n'ignore aucune de ses ruses et qui reconnaît en lui une de ces images coutumières, comme il en voit dans l'*Almanach du Messager boiteux*, dont les mois se comptent par saints et par foires, dont chaque journée médite un proverbe religieux ou pratique.

Il en est d'autres qui tranchent absolument dans cette foule par les manières, les procédés, la figure, la voix, l'habit. Cela tient du jockey, du juif ottoman et du valet d'écurie : le visage rasé, en lame de couteau, ou le profil crochu à grosses lèvres, trop sanguins ou trop pâles, coiffés d'une casquette à pont, chaussés de bottines jaunes, à semelles plates et silencieuses qu'ils traînent comme des espadrilles ou des babouches.

Ces maquignons espagnols, turcs ou bulgares, venus de Catalogne ou des Balkans, portent le costume international de la pègre, vêtement cycliste et manteau trop vaste, promènent sur ce champ de foire leurs allures crapuleuses, et raflent tous les mulets savoyards pour le compte des armées de leur pays. Les voici pour l'instant, fort occupés devant un groupe de petits poneys qui, attachés à un pilier, piaffent et s'ébrouent. Leurs queues nattées à la circassienne, divisées en huit brins qui s'entremêlent de paille et de rubans verts et violets avant de se terminer en houppe, les rendent pareils à des chevaux de l'Ukraine. Quand donc aura-t-on fini de les flatter de la main, de leur tâter le paturon, le boulet, de leur parler ce jargon ? Je me détourne.....

Comme je préfère cette foule indigène, à la fois silencieuse et résignée ! Tous les types populaires sont là comme on les rencontre dans les multitudes grouillantes et colorées des fêtes religieuses. Les groupes bariolés, particuliers à chaque village se meuvent avec les costumes différents que la vie rurale créa un jour comme l'expression résumée de ses besoins. Sous la corolle de dentelle ou de lin, les visages s'éclairent ou s'assombrissent. Sous le fichu diapré battent des cœurs allègres ou mornes ; chaque tablier raconte une préoccupation ; aux plis multiples des coiffes et des robes de drap demeurent les pensées qui s'y firent jour, et de même que les sillons des champs recèlent des trésors, de même ces gaufrures de tulle, de lainage ou d'indienne développent un jardin qui n'est pas le même pour tous.

Tout ce qu'a créé le paysan et la paysanne dans sa vie agricole est là : chansons, mystères, légendes, ses mœurs, ses goûts, le symbole de ses choix, ses frayeurs, ses apaisements. Sur tant d'êtres qui portèrent cet habit, aucun ne l'a trahi, ils conservent tous la forme immuable, voulue pour eux. Ainsi un ruban de soie, une auréole de dentelle, un morceau de drap nous suggèrent non seulement un individu, mais

une famille, une longue hérédité. Peut-être est-ce à cause de cela que, pour qui sait voir et regarder au delà, la continuité traditionnelle du costume a quelque chose de touchant, d'étrange et de mystérieux. Par elle on dirait que chaque être soit plus grave et que sa physionomie contienne plus de choses qu'habituellement on n'en découvre sur une figure humaine.

On a peine à aller au delà des couleurs vives, des formes extérieures et pittoresques ; on est tenté de donner à cette multitude un seul visage, rappelant tous les autres dans une expression générale, à la manière de ces mascarons fixés aux clefs de voûte, un masque pétri de préoccupations communes à tous ces gens, révélant le motif qui les amène de tant de villages invisibles les uns aux autres, et qui fait naître pour un jour seulement l'agitation anonyme de cet être aux mille têtes, aux mille yeux, la foire ! Chacun efface ici ses traits, abdique un peu de lui-même au profit de la foule. Quand, par hasard, je distingue un homme, une femme, j'ai peine à mettre un nom sur eux, et je les reconnais plus à leurs habits, à certaine allure qu'à leur apparence singulière.

Une jeune fille au calot de velours rouge, au

tablier de percale vert acidulé, est à elle seule un verger de pommes d'api ; on croit ramasser les fruits tombés de l'arbre dans un champ de trèfle incarnat : c'est le costume de la jeunesse à Montaimont, ce village où l'on joue toujours de la vielle et de la cornemuse, où la boisson n'est pas du vin, mais du cidre, où les choses ont le goût du vert, où le soleil manque de chaleur, où les appels des mélodies sont pleins d'aigreur, où la pulpe et la chair ne sauraient avoir des douceurs d'ambre. Une femme s'avance fièrement comme une amazone montagnarde, un peu masculine dans sa démarche et dans son profil busqué, aux courbes puissantes, aux attaches nerveuses : c'est tout Saint-Colomban que je crois apercevoir avec son vieux clocher qui achève de s'écrouler tout seul au milieu de ses tombes. Il me semble vraiment que j'ai donné rendez-vous ici aux villages eux-mêmes.

Dans le dédale des petites rues tortueuses et sombres qui aboutissent à la clairière du champ de foire, c'est toute la journée une descente et une montée continuelles. Les hommes portant leur parapluie attaché par une ficelle à l'épaule, comme une arme à la bretelle, ont tous en main un bâton noueux, dont

ils poussent et frappent leurs bêtes, à grands coups qui résonnent sourdement sur la laine des moutons, plus sèchement sur l'échine des bœufs ou la mâchoire des mulets. Les vaches ont leur grand collier en cuir, très large, et fermé d'une boucle de cuivre, d'un beau dessin ; celui des chèvres, en bois sculpté, s'orne d'édelweiss et de fougères ; un autre en brins d'osier, avec une croix taillée dans le frêne, en manière de pendentif, apparente une brebis et son agneau.

Au passage les boutiques s'ouvrent plus grandes, les étalages s'amplifient. On voit à certains auvents se balancer les écheveaux de laine beige ou brune, couleur des moutons, de la terre, de l'automne, fraîchement déroulés de la giroinde, et qui se changeront en beau drap du pays de Maurienne. D'un pas robuste, un homme au chapeau large et plat, comme un tamis de vanneur, pénètre dans une boutique, laissant accrochées à un volet sa demi-douzaine de chèvres marquées à la cire rouge, afin d'acheter des clochettes pour leur cou. Ces petites bêtes alertes, vives évoquent les champs pierreux, et tout contentes de grimper, redoublent de gambades à la montée. Sur le seuil d'une auberge, une femme de Lanslebourg

s'occupe à plumer une volaille ; sa coiffe de tulle noir se poudre de duvets, comme si c'était de la neige, le ruban rouge noué sur le côté en aile d'oiseau éclate ainsi qu'un cocorico joyeux ; le fond de la pièce enfumée s'éclaire de la flambée qui pétille dans la cheminée comme un rire ; les étains accrochent des éclats de feu, et sous la hotte pendent avec les chaînes de la crémaillère le trésor des salaisons, les jambons, les quartiers de lard.....

Des gens entrent et sortent, et continuant leurs achats, passent de la bourrellerie à l'auberge, de l'auberge à la mercerie, de la mercerie à la bijouterie. La mercerie avec ses pièces de toile écrue, ses cotonnades, ses fichus d'andrinople rouge à carreaux, à palmettes, étale dans sa vitrine des bouquets de novi, entourés d'un papier blanc découpé, des ceintures de mariée, des coiffes nuptiales en clinquant, à côté des couronnes que les conscrits portent en chantant sur un air de complainte :

Quand je serai au régiment
Tu m'écriras de temps en temps,
Envoie-moi de tes nouvelles,
Madelon, Madelon.

Accompagnées d'un homme, deux femmes en

costume de Fontcouverte emplissent le magasin d'un horloger qui leur présente, sur un plateau de velours blanc, des croix et des cœurs d'or que l'on passe dans un coulant, des croix d'argent pattées, plates, prêtes à recevoir une inscription gravée en creux; elles contemplent avec respect, touchent avec prudence, et il est admirable de voir comment ces mains déformées, hâlées redeviennent souples et fines à remuer ces bijoux.

Partout, à tous les coins de rue, sous l'ogive de toutes les portes mitrées, c'est le mouvement multicolore d'une foule papillonnante, mêlant des taches blanches, pourpres et jaunes. A la place du marché, près d'une voûte où les doigts de saint Jean bénissent depuis l'année 1536, plusieurs agneaux épuisés de leur course — un vrai martyre — reposent couchés, les pattes repliées, et dorment dans une pose hiératique sous le signe que le Précurseur leur faisait déjà en Galilée : *ecce Agnus Dei.....* Conduisant des moutons, des mulets ou des vaches, des femmes, l'air fatigué, s'arrêtent : leurs gestes sont naturellement majestueux ; au-dessus des yeux cernés de bistre, le front se bombe sous le bandeau d'étamine ; au gré de la marche, leur jupe se développe ; le lise-

ron blanc de leur coiffe est aussi solide à leurs tempes qu'aux épis dont il s'empare dans les champs.

De même que dans les stalles de l'église, au-dessous des grandes figures nobles et classiques, il y a des fous et des bateleurs, de même ici et là, on remarque des personnages naïfs et bancroches, et des motifs qu'on dirait sculptés par Pierre Mochet, le huchier de la cathédrale. Un savetier, haut perché dans une espèce de niche, fait commerce de galoches ; tandis qu'il agite ses bras anguleux comme des sarments, près de lui un affreux nain au chapeau pointu, à la ceinture de flanelle rouge se décide à sortir des pièces de monnaie de sa sacoche de cuir, et son visage rieur prend alors une expression douloureuse et mauvaise. Dans un coin du pré de foire, la sacristie d'une ancienne église a été transformée en forge ; au-dessus de l'entrée, grand trou noir qu'embrase au fond dans l'ombre le foyer rouge, une panoplie résume les divers talents du forgeron, rassemble les échantillons de ce qu'il est capable d'exécuter : des clous, un fer à cheval, un fer à mulet, plus petit, des hachettes, une serpe, des crochets.

Devant l'entrée, des baudets galopent pour

montrer leurs aptitudes. Un homme les observe avec attention : grand, fort, la tête enfoncée dans un bonnet de fourrure, qui rejoint presque la barbe soyeuse, de son œil clair il regarde avec finesse, il a la dignité d'un prophète ; au portail d'une cathédrale, il aurait présenté les tables de la Loi ; il soutient ici, avec la même majesté, une cargaison d'éponges dans un filet. Une vieille, assise sur les bras d'une brouette, prend un melon et le flaire sous la queue ; elle le contemple, le soupèse avec cette prudence qui la fait paraître encore plus vieille que son âge. On croirait, à voir ses traits anxieux, qu'elle tient dans sa main le globe du monde. Tout près d'elle des chevreaux cabriolent, agitant leurs barbiches naissantes, juxtaposant leurs ébats, leurs folies à l'attitude réfléchie de la vieille, tandis qu'un bouc aux cornes décoratives lance un sort au groupe disparate. Des brebis, des béliers demeurent là, dans une immobilité sculpturale.

Alors on comprend mieux le sens de certaines allégories chrétiennes, on retrouve le galbe de quelques reliefs antiques : un mouton a reposé sa tête sur le cou d'un autre ; deux chèvres affrontées dessinent une arabesque aux volutes puissantes ; et ces attitudes qu'au-

trefois je croyais conventionnelles, la réalité me démontre qu'elles furent observées par les maîtres de jadis. A chaque pas, la vie me propose un modèle semblable à ceux que Pierre Mochet remarquait à Saint-Jean-de-Maurienne, il y a plusieurs centaines d'années, et taillait dans le noyer d'Argentine, pour les miséricordes et les parcloses des chanoines. On dirait que la cathédrale s'est animée pour un jour, et qu'elle a détaché d'elle tous ces êtres, tous ces objets que le génie des vieux artisans avait fait surgir de la pierre ou du bois; comme s'il était besoin de nouvelles clartés pour éclairer le pacte qu'ils ont conclu avec la vie, pour illuminer l'accord profond de leur symbolique et de la réalité, le soleil descend sur la montagne comme une grande bassinoire de cuivre rouge, suspendue là-haut, et son rayonnement fait flamber les broussailles ainsi qu'un feu d'herbes de la Saint-Jean.

*
* *

Ces images ont disparu, comme elles avaient surgi, à un détour du chemin, laissant le paysage plus éteint, le vert plus sérieux, comme il arrive d'un glacier que le soleil abandonne

au crépuscule. La physionomie des montagnes est telle qu'on s'imagine avoir franchi en peu de temps d'énormes distances. Saint-Jean-de-Maurienne, que j'apercevais encore tout à l'heure, me paraît maintenant si lointain que je m'étonne. Une ardoisière aligne ses tas réguliers et mornes de schistes argileux. Un tuyau *colossal* barre verticalement une forêt de sapins : la ligne droite, inflexible a remplacé la jolie parabole d'une cascade ; elle tombait d'un bond souple, avec la grâce d'un sauteur qui frémit dans l'attente de fléchir en rebondissant un peu. L'industrie, brutalement, vous signifie que le temps n'est plus aux gestes lents et préparés, qu'il faut dire adieu aux bois de vernes, aux mœurs pastorales, que la vallée reprend son train d'enfer, au rythme de l'Arc, et qu'il faut désormais la suivre, sans musarder, à l'allure des machines qui se sont emparées de la Maurienne jusqu'au mont Cenis.

Il y a dans toutes les lignes autant d'effort, de peine que dans les muscles tendus d'un saint Christophe qui tâche à remonter le cours du torrent en écartant les rochers de ses bras gonflés et puissants. Un paysage torturé, qui est aride, sec, désolé, qui tout à la fois a envie de boire et regorge d'eau, où tout semble

effrayant, redoutable, malfaisant. Vous glissez dans le chemin et vous roulez dans l'abîme, une pierre se détache et elle devient un éboulement, un grand cône de déjection qui submerge tout de son jet liquide et visqueux : vous comprenez en une seconde ce qui s'est passé en plusieurs siècles, et les villages pelés et perdus dans l'immensité ont l'air d'être englués parmi les laves d'une éruption volcanique. Avalanches, rivières qui débordent, forces perdues et utilisées, quel feu intérieur vous anime ! On capte les sources, on change le cours de l'eau, des tuyaux noirs traversent les pentes, s'accrochent par des crampons scellés dans le granit. Les gazons souffrent, des pins rabougris, tordus, pliés ressemblent à de petits arbres japonais, bien vieux, bien cassés, désabusés à force d'expérience, et qui n'en peuvent plus de tous les frimas. Quelquefois, sous un aqueduc en fonte, un jardin timide risque un plan de choux, de légumes, pauvres plantes qui poussent à l'ombre des tuyaux de force motrice, et qui n'ont même pas pour eux le trop court été de cette région.

S'il y a une vieille maison, elle est comme dépaysée ; une verdure, elle est un incident que l'on considère avec le même étonnement

que l'on regardait autrefois sur la route le jaguar d'un bateleur. Un jet forcené s'échappe çà et là de ces conduites, trahissant la pression, la révolte de la source emprisonnée ; les cheminées, aussi hautes que la flèche de la cathédrale élevée à Saint-Jean-de-Maurienne par le cardinal d'Estouteville, mêlent leur fumée jaune aux nuages, les sirènes lancent leur sifflet interminable, les forges s'empourprent au soir tandis que la vallée se fait plus sombre. Toutes les puissances naturelles, que conjuraient les incantations des sorciers et les prières des fidèles, se convulsent, s'assouplissent, se soumettent au gré d'ouvriers qui le plus souvent parlent une autre langue, s'emploient à satisfaire l'appel exigeant des machines qui réclament l'anthracite de notre sol, le bois de nos forêts, qui broient la substance même de notre nature et qui, en échange de nos paysages répandus comme de belles tapisseries aux verdures bleues, nous vendent je ne sais quelles matières sans beauté.

Les vieux artisans, qui avaient le don de trouver dans la réalité la source même de leurs imaginations les plus fantasques, et savaient par exemple comme on fait d'un chat crevé, desséché un dragon de l'enfer, une bête de l'Apo-

calypse qu'écrase de son pied un saint Michel ou un saint Maurice, n'auraient pas manqué de voir dans les cheminées de ces usines, dans ces annélides cerclés de fer, un des monstres fabuleux qui dévastaient l'endroit où ils avaient posé les pattes et, dans le tunnel creusé sous le Fréjus, la caverne obscure d'où se répandent les serpents et les minotaures qui ravagent la vallée. On s'attend presque à voir surgir d'un nuage le bel archange, armé comme un saint Georges, qui écartera les rochers de son épée, bousculera de la pointe de sa poulaine ces bêtes accroupies et les matera sous ses pieds.

De fait, les images qui se présentent à vos yeux dans cette nature chaotique ne sont que de lutte. On dirait que la volonté humaine ne tend qu'à menacer, à s'accorder avec le désordre et l'enchevêtrement des montagnes. Quand, à un carrefour, on rencontre une petite ville comme Saint-Michel-de-Maurienne, au lieu de s'épanouir, de goûter le charme des heures qui s'enfuient, de n'en craindre qu'une seule et de suivre à la lettre les conseils que lui prodiguent ses cadrans solaires, elle se hérisse de ses toits, les serre tellement qu'ils s'entassent en forme de pyramide, et que le Perron des Encombres, dans son ossature fripée,

bouleversée et l'entassement provisoire de ses schistes, a l'air d'être soulevé par une mêlée, comme un homme qui s'échappe, ébouriffé, d'une bagarre. Une tour romaine vous persuade que depuis longtemps on avait compris l'importance de ce point, au carrefour des passages qui conduisent au Mont-Cenis et au Mont-Genèvre. De l'autre côté de l'Arc, sur un promontoire rocheux, une forteresse moderne semble dire que les capitaines d'aujourd'hui partagent là-dessus l'opinion des guerriers d'autrefois, et surveille particulièrement la gorge de Valloires, qui introduit au Briançonnais.

C'est à Valloires que naquit sainte Thècle, qui rapporta les trois doigts de saint Jean-Baptiste en Maurienne. Quand je veux me l'imaginer, je regarde au marché de Saint-Michel une paysanne de Valloires au visage franc, ouvert, limpide, encadré de mousseline blanche ; son voyage en pays d'Orient n'avait pas dû la changer; en revenant d'Alexandrie, elle était pareille à ces femmes qui passent vingt, trente années à la ville, et qui de retour au village, en reprennent le costume et l'accent. Mais, à la proportion des montagnes, la paysanne n'est qu'une tache

claire, le bastion accoudé au bord de son rocher relègue tout au second plan, et nos pensées vont à la guerre... De Saint-Michel à Lanslebourg, on ne rencontre que des soldats. Ils promènent les tons bleus de leurs uniformes sur la terre grise et pelée, à moins qu'ils ne s'incorporent à une sapinière. Leur figure étrangement rapetissée donne l'échelle de cette immensité. Ils apparaissent lointains et minuscules, rangés comme ces multitudes que Bagetti, le peintre de batailles, dissémine sur les aquarelles des campagnes d'Italie, qu'il fait grouiller au faîte des pics, et qui se meuvent dans la profondeur changeante du ciel.

La route suit un versant de la gorge boisée, tandis que l'autre est nue et aride. Le bruit de l'Arc s'éloigne, mais au passage un nant jette une clameur, vite oubliée. La rivière, dans le bas, creuse et contourne une série de croupes étagées, qui descendent les unes vers les autres et se donnent rendez-vous, au fond, à un pont de bois qui met un trait brun sur la couleur métallique de l'eau. Quelques vieux forts, très haut placés, ont des airs de château Saint-Ange. Perchés au-dessus du torrent, on les prendrait pour le tombeau d'Hadrien qui se penche au-dessus du Tibre. Les dessins de

Bagetti deviennent vrais, les nuages blancs, floconneux ressemblent à la fumée des poudres, et vous songez à cela d'autant mieux que sur les replats, sont rangés les fusils en faisceaux, les bâches grises des tentes, les équipages de mulets.

Dans les moindres détails, il y a quelque chose de belliqueux. A Modane, une fontaine, qui verse l'eau par ses quatre branches depuis l'année 1572, porte au sommet de son fût de pierre un petit drapeau. Les flèches des églises sont presque toutes flanquées de clochetons qui ont aussi leur petit drapeau. Parfois même, des sphères brillantes sont empalées à chacun d'eux, et l'on dirait que des boulets lancés par les bastions de l'artillerie sont venus se fixer là, en se jouant. Les pointes et les triangles aigus que ces flèches dessinent en traits noirs sur le fond des montagnes s'associent à leurs déchiquetures ou font mieux sentir l'étalement majestueux de leurs lignes horizontales. Elles s'accordent les unes et les autres, et composent une harmonie puissante, aux rythmes nerveux. Jamais je n'ai si bien touché qu'à Termignon le lien qui devrait unir chaque édifice à son milieu naturel. Les obscurs artisans qui construisirent ce

clocher ont d'abord regardé la Dent Parrachée et le glacier de l'Arpont. Le splendide étagement des sapinières, des pâturages et des neiges a versé en eux de mâles conseils ; presque aussitôt ils ont compris qu'il ne fallait pas faire œuvre mièvre, et qu'avec un décor aussi ample, les constructions pleines et robustes seraient plus de mise que les frêles échafaudages des maîtres gothiques. Ils n'ont pas voulu de ces bulbes dorés qui brillent comme un mirage oriental au-dessus des toits de nos villages à la manière de ce royaume de Chypre dont se vantaient les ducs de Savoie. Sur les clochers carrés, ils ont assis une pyramide pierreuse, butant aux quatre angles contre les clochetons qui paraissent la cheviller et la maintenir solidement dans la tempête. Et leur campanile forme un premier plan, bien établi, qui nous aide à mesurer l'espace de la maçonnerie à la montagne, puis de la montagne au ciel. On pense à ces refuges qui jalonnent les passages aux endroits menacés par la tourmente...

L'âpreté de ces silhouettes, qui semble indiquer un dénuement total, une religion de renoncement absolu, de culte austère contraste avec la richesse intérieure des albâtres, des

orfèvreries et des bois sculptés. Au fond de l'église sombre, le maître-autel étincelle de vieux ors, avec ses entablements compliqués et ses colonnes enroulant leurs torsades où s'agrippent des pampres et des liserons. Le feuillage léger plie sous les grenades entr'ouvertes, fruits lourds, si féconds en graines scintillantes, que leur écorce fauve fait ressembler à l'écrin d'un chapelet dont les patenôtres seraient de grenats et d'escarboucles. Au faîte sourient des angelots joufflus, cravatés d'ailes, pareils à des zéphirs qui, d'un souffle de passion, tourmenteraient et feraient frissonner les fleurs d'or.

Cette rutilance enfermée dans la nudité de ces quatre murs, n'est-ce pas le trésor de rêve que l'on porte en soi-même, alors que rien ne fait prévoir tant de splendeur ? N'est-ce pas aussi le cœur généreux, dévoué et solide que les hommes de Savoie cachent sous une écorce rude ? Cette abondance d'ornements, cette profusion d'enjolivures, n'est-elle pas un avant-goût de l'Italie, l'annonce silencieuse des récoltes mystiques, sensuelles ou guerrières qu'elle promettait aux pèlerins, aux marchands, aux soldats ? Chaque village qu'ils dépassaient maintenant révélait cette approche. Dans chacun d'eux, une église décorée à l'italienne, un

mur orné de fresques, un cadran solaire avec une devise latine, un beau débris laissé comme une épave rayonnait pour eux d'un éclat particulier. Au delà des monts vers lesquels ils marchaient, la lumière était d'une qualité plus rare et leur mettait au cœur une joie légère, indéfinissable, les encourageait à poursuivre, de même qu'une grande lueur étendue dans la nuit fait espérer une ville.

Ils allaient, laissant derrière eux un écho de prières, un cliquetis d'écus, une chanson à boire. Les maisons, ayant moins la fierté d'elles-mêmes que la curiosité du passant, se pressaient de chaque côté de la route, obligeant les convois à se dédoubler. Les mulets défilaient dans l'unique rue interminable et étroite, piétinant le foin et la paille, l'emplissant d'un tintinnabulement de grelots, de sonnailles, ralliant des femmes aux fenêtres, tandis que les maris se rangeaient vivement sur le pas des portes. Les harnachements, coupant un rais de soleil, faisaient comme un cliquetis de facettes, un jeu de miroirs ; et véritablement ce qui passait, c'était un reflet d'aventures et tout ce que le voyage représente de fantaisie et de rêve... Les bateleurs payaient leur écot en tours de passe-passe, les pèlerins racontaient les mi-

racles dont ils avaient été témoins, les soldats parlaient des armures niellées, des villes merveilleuses, des créatures comme on en voit dans les tableaux ; les marchands décrivaient des boutiques où l'on trouvait des soies et des velours, proposaient des aromates dont la substance précieuse imprégnait leurs habits, se répandait subtilement autour d'eux comme un halo de senteur, et peut-être aussi le diatrionpiperum, cette préparation fameuse aux trois poivres que les médecins donnèrent jadis au comte Rouge pour le guérir.

Cet itinéraire de Termignon à Lanslebourg, qui nous paraît aujourd'hui si facile, que l'on suive l'une ou l'autre rive de l'Arc, ici Villarodin, Bramans et Verney, là-bas Avrieux, Sardières, Sollières, semblait autrefois terrifiant. Les récits sont pleins d'épouvante : il n'est question que de péages, d'avalanches, d'éboulements, de rivières débordées, d'auberges douteuses. A Lanslebourg enfin, il fallait subir l'assaut d'une corporation de deux cent *marrons* qui s'arrachaient le voyageur pour mieux le véhiculer au delà du Mont-Cenis. Ils le guettaient à l'entrée de la commune, se jetaient sur lui sous prétexte de le soulager. On démontait la carrosserie de sa voiture, s'il

en avait une ; on dételait le harnachement de son cheval, s'il était cavalier ; les malles, on les chargeait à dos de mulets ; l'homme, on le mettait bon gré mal gré dans une chaise à porteurs que cinq ou six gaillards soulevaient à la force de leurs bras ; deux mulets pour la caisse, un pour les bagages, deux pour le train du char, voilà ce dont on vous persuadait vivement la nécessité, si vous aviez l'intention d'arriver sain et sauf à Novalaise, et là d'être remis entre les mains des confrères piémontais, qui remonteraient votre équipage et vous permettraient de continuer votre chemin sur vos roues, après force pistoles...

Nous sourions un peu en lisant le récit de ces aventures comme en regardant, l'été, le torrent lointain, un ruisseau qui donne de la fraîcheur, les sapinières bleues, les jolis nuages, les petits soldats, les murs des vieux forts étagés comme des espaliers qui cuisent leurs fruits au soleil, et sur une redoute grise, un clocheton doré qui attend l'heure de sonner la sieste. Lanslebourg lui-même, qui canalisait entre ses murs un grouillement de mulets, de marchands, une traînée de menaces, de jurons, de claquements de fouet, reste endormi dans la torpeur et le grondement monotone de l'Arc ;

ses fenêtres et ses portes guettent vainement le retour des anciens équipages, depuis que le tunnel du Fréjus a détourné le trafic du Mont-Cenis. Parfois seulement, une confrérie de femmes, couvertes de voiles blancs qui tombent jusqu'à terre et les font ressembler à des religieuses olivétaines, tourne avec la grand'rue, comme un sillon de vapeurs traîne le matin dans un repli de la montagne, tandis que les lanternes de procession, découpées dans une tôle vernie, balancent leurs contours précis au-dessus de cette ondulation blanche. Le pont de la Ramasse, où les traîneaux venaient s'abattre doucement comme un vol de cygnes, franchit encore la rivière d'une seule arche, comme un montagnard passe un ruisseau d'une rude enjambée; mais il n'est plus qu'un vieux pont dont les pierres se fendillent sous la mousse.

Puisque tout ce qui faisait autrefois l'épouvante des voyageurs a disparu, nous inclinons à croire volontiers qu'il y a un peu de forfanterie, d'imagination dans leurs contes: leurs dires coïncident, peut-être se répètent-ils ? Mais le nuage va crever en tonnerre ; le ruisseau, qui évoque des pêches à la truite, s'enflera tout à coup, emportant cette femme qui

lave son linge, l'enfant qui joue auprès d'elle, charriant des rochers, des troncs d'arbres. Une chapelle, au bon endroit, vous rappelle au sentiment des convenances. Près de Termignon, Notre-Dame du Poivre : c'est là qu'un marchand d'épices, revenant d'Italie, fut surpris par la tourmente ; il fit vœu, s'il était sauvé, d'embellir la chapelle avec le produit de son chargement, et voilà pourquoi aujourd'hui, près de l'autel, un tableau d'école le représente, lui et sa mule, guidés par la Madone dans la tempête. Le sanctuaire de la Madeleine à Lanslebourg, où finit le sentier de la *Ramasse*, nous convainc aisément qu'on pouvait remercier la Providence, si l'on avait le bonheur d'arriver jusque-là en se faisant *ramasser*, c'est-à-dire emporter au long des pentes rapides sur un petit traîneau. Une croix sur un tertre, deux lignes dans les annales d'une commune jalonnent vos étapes comme autant d'ex-voto funèbres. Et quand vous lisez, par exemple, que Charles le Chauve mourut empoisonné dans Avrieux par un médecin juif nommé Sédécias, vous pensez à tous ceux qui n'atteignirent jamais le but de leur voyage et furent ensevelis dans un cimetière inconnu, loin du pays natal.

En payant leur tribut à l'aventure, ces passants ont fait de la route ce qu'elle est vraiment, une allée mystérieuse que suivent des rêves, plus qu'une trace de piétinements lourds. Dans ces villages condamnés à la vie monotone, ils ont laissé, avec un peu d'argent, quelque chose de leur âme légère, et l'on dirait qu'un peu de cette âme flotte au-dessus des fresques pâles qui s'effritent sur les murs des chapelles, le long de la route. Elles surgissent comme des lins doucement remués sous un auvent, dans l'ombre froide d'un mélèze. Vous avez les regards emplis de brusques images, de masses inachevées, et il vous semble que ces peintures à demi effacées donnent aux choses naturelles l'équilibre dont elles ont besoin. Avant que vous ayez reconnu dans les lignes l'histoire que racontent les Évangiles, quelques beaux plis d'étoffes, un certain bleu, un certain jaune atténué par le temps, lavé par la pluie, cuit par le soleil, deviennent aussitôt pour votre vision comme une oasis tranquille de formes et de couleurs. Après tant de sévérité, après ces pierres et tout ce gris d'ardoise, le moindre rose réjouit l'œil précieusement et lui procure la sensation caressante, veloutée d'un ruban écarlate dans une

robe noire. Peut-être l'effacement, la ruine lente de ces peintures leur communique-t-elle un certain charme voilé, de même que les brumes donnent aux montagnes lointaines, les plus arides, une teinte bleuâtre et vaporeuse...

Leur fréquence, partout, à Termignon dans la chapelle Saint-Philippe, à Lanslevillard dans la chapelle Saint-Sébastien, à Bessans dans la chapelle Saint-Antoine, au-dessus des portes cochères qui donnent accès dans les cours des maisons, des auberges, en me rappelant cette facilité de main qui marque l'art italien de la décadence, me fait craindre que celui qui les badigeonna n'ait été qu'un pauvre barbouilleur, promenant sur les versants des Alpes ses habiletés faciles, ses pratiques d'atelier, ses interprétations traditionnelles des Testaments et de la Légende dorée. Sans doute le mur, fraîchement enduit à la chaux, exigeait avec impatience un coup de pinceau rapide et large ; il fallait que chaque forme s'achevât dans la matière avant que la matière se fût solidifiée. Mais il en est de ces fresques comme de ces décorations que les disciples attardés de Giotto répétaient infatigablement trois siècles après sa mort sur les murs de l'Ombrie ou de la Toscane. Les gestes sont appris, les atti-

tudes d'école, la main fait défaut au sentiment; l'observation de l'artiste se révèle, non pas dans les détails humains, mais dans certaines littéralités de costume, dans l'introduction souvent maladroite d'un détail local ou contemporain parmi la fiction convenue, l'ordonnance établie, répétée, rabâchée d'un thème religieux. Si l'on observe parfois une expression émouvante, dans la douleur comme dans la sérénité, soyez presque sûr qu'elle fut trouvée jadis par un maître qui savait regarder la vie, longtemps avant d'être fixée ici par un praticien qui courait les grands chemins, ou reproduite avec une fidélité naïve d'après une de ces vieilles bibles historiées dont le beau papier s'ornait de caractères elzévirs et de gravures sur bois...

Mais pourquoi exiger de ces fresques perdues en un pauvre village de Maurienne les mêmes qualités que d'un chef-d'œuvre trônant dans un palais? Je les considère avec les mêmes yeux qu'une amulette taillée au couteau par un berger, qu'un balcon de chalet, un bijou de verroterie, une inscription liminaire, une lampe de cuivre, c'est-à-dire moins en elles-mêmes que pour la bonne volonté, la conscience obscure, le souci d'exécution qu'elles supposent, le rayonnement qu'elles dégagent. Elles

furent brossées, j'imagine, par un passant plus pauvre que les autres, qui, ne pouvant solder son hospitalité en espèces trébuchantes, la paya largement avec la substance même de son génie ; et sa monnaie, probablement acceptée à contre-cœur, est maintenant la seule capable d'enrichir et d'illuminer le village d'un reflet d'or. L'œuvre, laissée là comme une caution de quelques florins par un inconnu dont le nom même ne nous est pas resté, a fait germer dans le cerveau des jeunes gardeurs de troupeaux le goût de promener, eux aussi, des pinceaux sur un mur et d'orner les chapelles où ils allaient en pèlerinage, les maisons qui les virent naître. Esprit-Amabert de Bramans, qui raconta près de Lanslebourg la vie et les miracles de saint Philippe ; Jacques Roche de Sollières, qui fournit les décors du mystère de la Passion, joué à Saint-Jean-de-Maurienne ; les Bessanais, qui sculptèrent dans l'église d'Avrieux l'histoire d'Édouard VIII et de saint Thomas, évêque de Cantorbéry ; Clappier de Bessans, qui signa sur un retable de Lanslevillard les joies, les douleurs et les gloires du Rosaire, tous ces humbles artistes eurent la révélation de leur talent en regardant ces peintures, de même que les ouvriers d'une cathé-

drale gothique, en découvrant un sarcophage romain... Par eux tous, la Haute-Maurienne devint comme un immense chemin de croix, dont chaque station était marquée d'une peinture ou d'un bas-relief; et, à mesure qu'on approche du calvaire que gravit la vallée, de l'endroit où elle cherche vainement son issue, du pays pâle des glaciers où sa vie s'arrête et se paralyse, il semble que ces peintures et ces bas-reliefs se multiplient afin de mieux vous préparer aux adieux suprêmes et aux solitudes définitives...

*
* *

Mais vous comprenez qu'un tel voyage, s'il s'abandonne au charme de l'heure, s'il vous laisse le loisir de pénétrer dans la vie singulière de chaque hameau, se soumet cependant à certaines directions sentimentales. Vous savez que la vieille dynastie a lâché Chambéry pour Turin, les tombeaux de Hautecombe pour la nécropole de la Superga, la maison paternelle pour un palais de condottiere; ayant renoncé à chercher dans l'histoire une tradition que vous trouvez plus sûrement dans le bon sens, le patois, les usages, les costumes de nos paysans, vous quittez la route d'Italie, vous allez,

en remontant la rivière, les oreilles emplies de son murmure, vers la source de l'Arc, et votre voyage s'achève dans le sens même que vous dicte la montagne...

Aucune ligne n'est arrondie, sinueuse ; les deux versants se précipitent, à angles aigus, enfonçant l'un dans l'autre leurs éperons. La rivière, au lieu de s'étaler doucement en courbes mesurées, s'en va, pinçant les promontoires dans les ouvertures de ses compas d'argent, heurtée, bouillonnante comme une eau que brise la pointe d'une barque, toujours empressée, puis déçue, et portant à gauche, puis à droite sa fureur monotone. Les villages, qui tout à l'heure regardaient trop vers l'Italie, maintenant lui tournent le dos. Dans leur silhouette, il y a de la fierté ; à Lanslevillard, le clocher se dresse comme un phare sur un cap ; les maisons, bâties sur les deux pentes, se rejoignent au pont ; et l'on dirait qu'elles se cabrent dans un violent effort, comme si elles voulaient lancer la flèche de leur église à la hauteur de la Dent Parrachée, qui s'inscrit vigoureusement entre les lignes descendantes de la vallée.

Tout au bas, il y a une auberge tapie, abritée au fond de sa grande cour, que précède majes-

tueusement la porte charretière ; sous l'auvent du toit, on devine des peintures, peut-être un saint Maurice, patron de la maison de Savoie. En entendant du bruit, des femmes se montrent sur le seuil, dans l'encadrement des fenêtres, et présentent le costume que j'ai déjà vu à Termignon, à Lanslebourg, et que je verrai dans toute la Haute-Maurienne jusqu'à Bonneval : une robe noire très froncée à la ceinture, un corsage noir avec d'énormes manches, un tablier noir et un fichu noir noués à la taille ; une petite croix d'or suspendue à un coulant sur la poitrine ; un bonnet de soie noire qui arrondit autour du front sa double auréole de tulle noir gaufré, tandis que sur le fond plat de la coiffe, un nœud double rouge feu s'écrase, et que les deux pans, ramenés en brides autour du visage, s'attachent sous le menton comme une cravate. De même que la croix, par ses dimensions, indique la fortune de celle qui la porte, toute la fantaisie du costume réside dans la nuance du ruban ; tous les âges et les convenances s'y révèlent : rose pour les jeunes filles, rouge pour les femmes, puce et bleu foncé pour le demi-deuil, noir pour le grand deuil. Les rubans roses ont un ton de sainfoin en fleur, de silène des prés, ou parais-

sent trempés dans le sang enflammé des anémones d'Adonis, qui croissent dans le vallon de la Lenta ; les rubans rouges font la coiffe pareille aux coquelicots, dont le cœur auréolé d'aigrettes noires se cravate de rouge : c'est le même ton vif et franc, le taffetas semble de la même substance que les pétales, et le tulle noir de la même matière que l'auréole des pistils.

Graves, taciturnes, occupées à leurs travaux, ces femmes paraissent insensibles. Leurs costumes enferment une âme douloureuse, et la joie des couleurs ne l'empêche pas de porter le deuil du bonheur. Comme le coquelicot, l'anémone, la gentiane, l'orobe jaune, elles se parent d'écarlate, de bleu, d'orange, mais leur cœur reste sombre. Elles disent peut-être les mots qui de tout temps furent les mêmes, mais leur vie mélancolique s'illumine à peine de quelques heures d'amour dans une existence trop longue, de quelques instants aussi courts que les étés de ces régions, où la fleur gèle à peine épanouie ; l'amour a passé en elles, les surprenant, il n'a pas eu le temps de les ravir ; il ne connaît pas de ces délicatesses qui peuvent prolonger une étreinte, il est brutal comme la nature, sans lendemain, et la tristesse de beaucoup de visages vient justement des moments

trop brefs où la femme a pu écouter son cœur ; il semble que ces créatures se soient apaisées à tout jamais et que, le soir, rien en elles ne réponde au soupir sensuel de la nuit.

Leur idéal, maintenant, elles le mettent en Dieu, un Dieu hautain, qu'on n'aborde pas en face, mais par l'intermédiaire d'un ministre familier; à Lanslevillard, saint Landry, qui est le patron de la paroisse après en avoir été le curé. Et c'est le type achevé de ces prêtres de montagne, qui sont nés dans la montagne, que la vie modèle à l'image de leurs paroissiens, industrieux et pauvres, à la fois guides, jardiniers, horlogers, sachant tirer parti de tout et distribuer dans chaque demeure un bon conseil, rudes hommes, prudents, avisés, mais que rien n'arrête et qui vont l'hiver en ski porter le viatique sous l'avalanche. Dans sa vie, il y a des miracles, si miracle s'entend d'une chose que l'on doit admirer, d'une action exaltée jusqu'à la limite des forces naturelles, mais avant tout des actes vraisemblables, qui sont des exemples et surmontent des difficultés pareilles à celles que peut opposer ici à la volonté humaine un torrent, la rupture d'un pont, la neige, le froid. Ce qu'on demande à ses reliques, c'est la pluie, et c'est aussi

une de ces interventions dans la possibilité desquelles l'individu puise une énergie presque surhumaine et s'élève à la hauteur du miracle. L'église devient le vestibule du ciel, le lieu où l'on accueille les prières, dont le décor ne tend qu'à exprimer les formules de ces supplications, dont les images peintes ou sculptées précisent aux yeux des habitants le songe vague qu'ils ont en dedans d'eux-mêmes, et leur suggèrent les paroles qui viennent au bord des lèvres.

Les artisans qui ont décoré les chapelles, qu'ils soient flamands, italiens, mauriennais, ou simplement bessanais, peu importe! ont si bien compris la qualité de cette religion, qu'ils ont pratiqué ici leur métier de peintre ou de sculpteur à la manière dont Nicolas Martin associait dans ses motets la vie du Christ et le vin du Rocherey. Le peintre qui a couvert de ses fresques l'oratoire de Saint-Landry a invoqué dans la crèche de la Nativité l'image de la demeure en Maurienne où tous, bêtes et gens, vivent ensemble. En fixant les battements d'ailes de l'Annonciation devant la Vierge surprise, il a montré à l'horizon une rivière torrentueuse, une montagne, et pensé à une femme qui considérait, ébahie, sur le seuil de

sa maison, un vol de grands oiseaux descendus des neiges. Le taillyrot d'images, qui a sculpté le retable devant l'autel de Notre-Dame-du-Rosaire et représenté les mystères joyeux et douloureux, a grandi jusqu'à l'extase les joies et les épreuves de la vie du Christ.

Les volets tournent sur leurs charnières, exposant à la clarté indécise du jour et des lampes les formes et les couleurs ; d'abord on ne voit qu'un fouillis de bois brun, luisant inégalement d'un reflet précieux, qu'enveloppe un brouillard fauve ; des traînées d'or, un peu de rouge et de bleu sont posés çà et là sur la matière, recouvrant d'un badigeon les ocellures et les linéaments du panneau ; puis on distingue les compartiments régulièrement disposés dans leurs cadres et, sur chacun d'eux, avec un épisode chrétien, une observation réelle, une chose vue, émouvante ; on a l'impression que ces événements ont dû se passer autrefois, à Lanslevillard ; afin qu'il n'y ait aucune équivoque sur l'origine de ses pensées, l'artisan se fait présenter à la Vierge par saint François d'Assise, et signe sur le sixième tableau du volet droit : *Sculpté et peint en 1629 par Jean Clappier de Bessans.* En cela, il ressemble aux bonnes femmes qui se font introduire au ciel

par saint Landry, aux donateurs qui s'agenouillent, dans les tableaux de piété, respectueusement près de leur saint patron, à ce Sébastien Turbil enfin qui fit orner de peintures la chapelle de saint Sébastien.

A la vérité, ce bourgeois de Lanslevillard manque de modestie. Il s'agenouille, lui aussi, devant son patron, mais il lui présente une escarcelle ouverte : c'est crier fortune, comme les paysannes de Saint-Colomban, c'est éterniser le souvenir d'un bienfait accordé, non reçu, c'est prendre une de ces attitudes où la générosité songe à la gloire. La bâtisse est lourde, carrée, elle se dissimule derrière l'église de la paroisse, et n'a presque pas d'ouverture ; mais on pousse une porte, on descend deux marches, et brusquement, on a la sensation qu'on vient de la nuit, et qu'on entre dans une salle de spectacle délicatement brillante où les assistants répètent à leur insu, pendant les entr'actes, les gestes pathétiques et charmants des comédiens. Cependant la salle est absolument vide, sans meubles, elle regarde un autel sur une estrade, au delà d'un balustre. Les acteurs sont absents. Une araignée tisse sa toile entre deux poutrelles du plafond ; mais sur les murs que caresse une

lumière fine et grise, les personnages peints à la fresque continuent à jouer *inlassablement* le même drame... Comparses de la vie du Christ, amis de saint Sébastien, apôtres, archers habillés comme au temps de François Ier, ils ont des maladresses, parfois une expression juste. Le peintre qui les a mis en scène n'est certainement pas un *pays*, comme Clappier ; sans quoi il aurait mieux observé certains détails locaux. Peut-être un Italien du seizième siècle, car au lieu de prêter à ses figures un embonpoint bourguignon qui lui paraissait trivial, il tend à un idéal svelte. Son type, il l'incarne dans la personne de saint Sébastien, patron du donateur et des arquebusiers ; il le montre comme un adolescent découplé en force élégante, campé sur des jambes souples, vêtu ainsi qu'on l'était à cette époque d'une mandosse rouge, bordée d'hermine, qui laisse paraître les bras gainés de noir et les chausses vertes, ayant dans toute sa personne, son maintien, son visage qu'encadrent les cheveux longs, un certain air de séduction équivoque, et pareil sans doute au compagnon que l'année même on avait proclamé roi au noble jeu de l'arc...

Ici le peintre anonyme n'observe pas si mal

la réalité savoyenne : messire Turbil a dû lui parler de ces confréries d'arquebusiers, si fréquentes en Savoie, où se résumait ce que l'esprit municipal avait de généreux, lui raconter comme on élisait les roys, le premier dimanche de mai, au tir de l'oysel ou du papegay, les défis envoyés par eux d'une ville à l'autre, leurs agapes fraternelles à l'ombre des vernes, les réunions de ces hommes qui se rassemblaient à la fois pour défendre la ville et lutter selon les règles, la bienséance de ces camarades qui estimaient que la courtoisie, l'adresse, l'honnêteté ont cours dans la vie, et la grandeur de ces communiers qui gardaient au cinquecento l'âme de la chevalerie. Pénétré de tout cela, le pauvre barbouilleur ultramontain l'a exprimé dans le mythe *du victorieux et lauréé martyr, Monsieur Sainct Sébastien, patron et advocat de tous gens entretenant jeux de trait licites et honnêtes...*

La flèche... vraiment il était impossible de trouver un symbole plus expressif de la Maurienne, du mouvement impétueux de son torrent, du profil de ses montagnes, du jet de ses clochers, du bond de ses cascades... Le divin archer a lancé sa dernière flèche dans le ciel : elle y est restée. La montagne ne s'est-

elle pas dressée vers le soleil ? Elle demeure pétrifiée dans son élan, immuable dans les nuages, séparée de la plaine par leur nappe floconneuse et pour ainsi dire, suspendue à la voûte céleste comme cette étoile qui apparut aux mages. L'arc tendu et cependant flexible, n'est-ce pas la force de l'eau jaillissante, la puissance balistique de la montagne qui jette des pierres pour se défendre contre les entreprises trop osées, la vigueur nerveuse de ces gaillards qui poussent et retiennent tour à tour en freinant le traîneau de bois sur les pentes ?

C'est là, dans cette chapelle, qu'au mois de mai de l'année 1567, quelques jours après le tir du papegay, les habitants de Lanslevillard eux-mêmes ont joué le mystère de Monseigneur saint Sébastien. Peut-être voulaient-ils entourer de solennité le couronnement du roi, ou simplement accomplir un vœu, pour être protégés de la contagion de peste. Par la fenêtre ouverte, ils entendaient le grondement de l'Arc se mêler à leurs paroles comme un écho terrible, et sur les murs ils voyaient les figures idéales qui les inclinaient à plus de noblesse dans les attitudes, d'élégance dans les gestes, et d'instinct ils s'efforçaient de réa-

liser eux-mêmes une image vivante qui fût digne des épisodes consacrés. Il y avait là le Père Éternel avec une grande barbe, Notre-Dame, les archanges et les démons, l'empereur Dioclétien et son fils Maximien, une cour de pontifes, de chevaliers et de sénateurs avec leurs familles, des prêtres chrétiens et des bourgeois de Narbonne, puisque saint Sébastien fut prince de Narbonne, les bourreaux qui tyrannisent le pauvre monde, Griffon, Pouldre et Perdition, le geôlier Agrippart, et au-dessous de ces grands personnages situés dans l'histoire, d'autres plus humbles, comme les fossoyeurs et le fou, qui sont de tous les villages et de tous les temps...

Par une convention que l'esprit admettait sans répugnance, puisque toutes choses se distinguaient alors dans la vie, la scène se divisait en plusieurs parties dont l'une était censée représenter la ville de Narbonne, l'autre la ville de Rome, et le messager traversait l'échafaud, établissant une liaison purement abstraite, intelligente entre des scènes qui se découpaient comme les compartiments sculptés sur un retable par Jean Clappier de Bessans...

Telle est en Maurienne la puissance de la tradition, qu'un notaire a pu retrouver il y a

quelques années seulement à Lanslebourg, chez une descendante de Sébastien Turbil, le manuscrit même de ce mystère, avec les annotations du censeur... L'écriture est lisible, parfois abrégée de ligatures qui font auprès des lettres comme un ornement. En marge, le père Ducruet, un nom fréquent dans le pays, a inscrit les mots *cancellatur* ou *corrigatur*, aux passages qui devaient être supprimés ou corrigés, si bien que nous avons là, sous les yeux, comme une initiation à la pensée contemporaine dans ses moindres nuances.

Certes l'œuvre est imprégnée, ainsi qu'on le voulait au temps de la Pléiade, de culture grecque et latine, et ressemble par ce côté aux spectacles que l'on donnait alors, *la Moralité de sainte Suzanne*, jouée devant le duc et la duchesse de Savoie par cinquante gentilshommes venus de Montmélian à Chambéry en 1470, *le Mystère de la Passion* qui fut organisé à Saint-Jean-de-Maurienne en 1573, avec la double autorisation de l'évêque et du Sénat, et aux frais de quatre cent quatre-vingt-quatorze prêtres, nobles et bourgeois, *le Mystère du jugement dernier* qu'on put *monter* à Modane en 1580..., et toutes les représentations qui s'échelonnaient sur la route du Mont-Cenis. L'auteur

étale ce qu'il sait : il connaît ses classiques et intéresse, si l'on veut, à la manière d'un rinceau de la Renaissance. Mais s'il emploie des termes de collège, il utilise des mots qui tiennent encore au latin et gardent un parfum de vieux français, comme un bois nouvellement taillé conserve l'odeur de l'essence originelle ; il assouplit sa langue à l'usage du patois, parle de *mye* et de *fièvre quartaine*, de *sentes* et de *male septmaine*, de *nyfle* et de *noise ;* au lieu de dire d'un homme qu'il ne respire par le nez ni par la bouche, il déclare qu'il n'a plus nyfle ni haleine. Aux Romains de l'empire, il prête un langage de Maurienne, bien mieux, des sentiments de petit village : le sénateur Tarquilien se préoccupe, se lamente parce que ses deux fils, devenus chrétiens, ne pourront suivre son enterrement. Sébastien, pressé de s'expliquer sur les circonstances obscures qui précédèrent l'Incarnation, en donne un commentaire délicieusement naïf :

Jésus entra, c'est chose claire,
En elle comme le soleil passe
Toût oultre parmi la verrière
Sans que point le verre se casse.

De graves personnages discourent, pérorent, et le fou, qui a son franc-parler, leur coupe la parole, arrive au-devant de la scène, et s'adressant au peuple qui rit dans la salle, lui débite un couplet de sa façon :

Ecoutez je reviens de France
Tout de ce pas en ce pays
En visitant mes bons amys
Qui me invitent en leur mayson,
Car folie toute sayson
A plus de suycte que le roy.
Tant de gens s'adressent à moy
Que je ne puis à tous respondre
Je croy qu'il me fauldra morfondre
Pour visiter soir et matin
Mes bons subiects dicy Turin.
Jeu de cartes et le bon vin
Oultrecuidance et larecin
Luxure pleyne de meschance
Autant en Savoye qu'en France.

Il devait lui produire l'effet de ces paysans narquois qui sont d'autant plus familiers qu'on se montre avec eux plus distant, afin de bien marquer l'opinion très vive qu'ils ont de l'égalité chrétienne... Les sentiments spontanés touchent les pensées apprises, et le patois fait auprès des tournures latines, comme les miséricordes au-dessous des grandes figures, dans les stalles de Pierre Mochet.

Ainsi l'on entend tour à tour, dans la Maurienne, deux voix qui se répondent, l'une italienne, l'autre savoyarde ; à mesure que l'on approche de Lanslebourg, la première s'insinue jusqu'à l'obsession ; à Lanslevillard, la seconde reprend le dessus ; à Bessans elle domine... Il y a un je ne sais quoi de plus acéré dans le paysage, les maisons, le costume, les habitudes, l'église et son décor, la physionomie des habitants. Depuis toujours les Bessanais ont la réputation d'être personnels avec rage ; dans toute la Savoie, on sourit de leur *originalité*, en la craignant un peu. Déjà, quand les Vaudois, traqués par les soldats catholiques, cherchaient à regagner les vallées natales des Alpes piémontaises et dauphinoises, ils avaient eu maille à partir avec les Bessanais, et le pasteur Arnaud, dans le beau récit de *la Glorieuse rentrée*, note leur arrogance. J'admire l'épopée des disciples de Pierre Valdo, mais pourquoi l'excellent pasteur reproche-t-il aux Savoyards les qualités qu'il apprécie chez les siens ? Les Bessanais, comme les Vaudois, sont passionnément eux-mêmes. Il faut savoir, *à certaines époques*, quels que soient la qualité et le nombre des envahisseurs, rester passionnément soi-même, et je crois que nous devons

l'être maintenant, au risque d'y apporter quelque rudesse, à l'encontre même de nos sympathies.

La route, qui suivait l'Arc à droite, passe à gauche en se dandinant, comme un bouvier qui pousse son troupeau tantôt d'un côté, tantôt de l'autre. Les maisons bâties sur la pente descendent avec précaution jusqu'à la rivière, en se penchant un peu pour chercher un point d'appui sur le sol, pareilles à ces vieilles femmes qui cheminent par les sentiers de la montagne et assurent chacun de leurs pas en posant d'abord une béquille au-devant d'elles. Une porte charretière précède la grande cour et, sous un auvent, parfois on distingue une Annonciation, une Visitation peinte en manière de bienvenue. Sur les toits couverts de tavaillons, les cheminées reposent, trapues, consolidées par de grandes dalles de pierre, pour mieux résister au vent de la lombarde. Elles ne s'envoleront pas au moindre souffle qui passera. Une grande croix de bois jaune barre d'un trait tragique une petite place somnolente : elle a l'air de brandir, ainsi qu'un moine d'inquisition devant le bûcher, un Christ au corps pâle, éclaboussé de plaies rouges. Et là-haut le clocher, hérissé de ses clochetons, répète

avec passion ce geste fanatique. L'église agenouillée à ses pieds ressemble aux autres demeures, plus grande, plus spacieuse, mais aussi simple dans ses lignes essentielles...

C'est dimanche, le matin : elle attend, portes ouvertes, ses fidèles. Un bedeau allume les cierges, range des escabeaux, et chaque bruit est clair sous les voûtes. Dans le cimetière, une chapelle enferme sa méditation au milieu des hautes herbes. On n'entend que le cri du bec-fin. Le campanile échafaude ses arcades sur un fond grave de mélèzes ; les graminées, couvrant les tombes, frôlent la main au passage, se balancent devant les fresques des murs, et l'on dirait que le cortège du peintre défile dans la campagne. Il est étrange, d'une élégance raffinée, presque maladive. Les personnages minces, aux formes élancées, vêtus de robes roses, blanches et rouges, marchent doucement enchaînés par le cou, une femme en filant sa quenouille, un roi sur un lion, une panthère se retournant d'un mouvement exact et gracieux. On pense au goût partagé du moyen âge pour les animaux exotiques, au guépard qui avait appartenu au doge de Gênes avant d'être offert à Marie de Bourgogne, duchesse de Savoie et qui traversa le Mont-Cenis, soi-

gneusement emmitouflé dans une *jacque* fourrée et un manteau vert brodé, sur la croupe d'un cheval qu'il mordait furieusement.

Au-dessus de la porte, on déchiffre une date, 1526. Elle annonce l'intérieur, le plafond à compartiments de bois, le ciel bleu avec un semis d'étoiles d'or, les peintures qui racontent le long des murs la vie du Christ. Il y a là les mêmes inhabiletés et les mêmes adresses qu'à Lanslevillard : les personnages, afin d'exprimer leur émotion, roulent les mêmes yeux blancs dans leurs orbites ; les costumes, le style marquent la même époque ; il se pourrait bien que le même artisan ait travaillé dans l'une et l'autre paroisse...

Cela, c'est encore un peu d'Italie. Dehors, au grand air, voici beaucoup de Savoie. Je me suis assis sur le banc de pierre qui entoure la croix, au sommet du coteau. De là, je découvre le village entier s'étageant bonnement, les toits, un peu de la rivière. Par le raidillon qui débouche des maisons, les femmes commencent à monter les unes derrière les autres, en longeant un mur de pierres branlantes. Les vieilles arrivent bien à l'avance ; elles passent au cimetière, puis à l'église ; les jeunes viennent ensuite, en coup de vent, car elles n'ont pas en-

core beaucoup de souvenirs parmi les morts; elles viendront de plus en plus tôt à mesure qu'elles avanceront en âge...

Toutes, elles portent le costume sombre de la Haute-Maurienne qu'éclaire seule la flamme d'un ruban. Mais tandis que dans les autres villages, les formes s'apaisent, s'assagissent et tendent à la placidité, ici elles s'accentuent et se caractérisent, parfois jusqu'à la charge. Le fond du bonnet en soie noire brochée rouge est très haut, très froncé, sans doute parce que les femmes ont toujours une idée derrière la tête; l'auréole de dentelle, qui ne s'ajoute qu'au dernier moment, se fixe par le bord, de telle sorte que le gaufrage de tulle se développe et rayonne dans toute son ampleur comme la capote d'un cabriolet; les manches à gigot, engonçant le buste, bouffent et font paraître la taille mince à côté de la jupe très large, que maintient un bourrelet. Les bijoux ont plus d'opulence; la croix d'or massif, taillée en biseau, s'attache par un nœud ciselé sur la poitrine; quelquefois, elle se balance au bout d'une triple chaîne qui passe dans un coulant d'émail peint, sur lequel on lit un petit rébus sentimental : *Vous savez ma pensée.* On croirait voir des grisettes 1830 : Deveria nous en a

montré de semblables dans ses lithographies.

Est-ce l'effet du cabriolet, ou la renommée des Bessanais nous aide-t-elle à les voir avec d'autres yeux? Leur physionomie nous paraît malicieuse, leur masque ironique, leurs traits accusés. Quand ils ouvrent la bouche, nous attendons une vive repartie, un mot à l'emporte-pièce. Ils parlent un patois mauriennais, d'origine celtique, mêlé de mots romans, italiens et de tournures latines ; mais ils le prononcent avec tant de volubilité et de sifflements, qu'il est difficile à un paysan des villages voisins de les comprendre. Certes ces gens-là, qui trouvent le moyen de particulariser ainsi le langage, doivent agir autrement que les autres, et envisager les choses d'une manière à eux. Ainsi, par exemple, vous croyez que Jésus-Christ naquit à Bethléem? Quelle erreur! il est né à Bessans. Leurs anciens Noëls l'affirment, ils racontent comment la chose advint.

Le maudit péché de gourmandise d'Adam et d'Ève nous avait mis dehors du paradis.

Mais notre Seigneur le Saint Père
A rappelé de l'affaire.

Pour délivrer notre pauvre âme, il envoya l'ange à Notre-Dame, dans la ville de Naza-

reth... Elle lisait la Bible à genoux devant un pupitre « seulette dans son cabinet ».

L'Ange arrive :

Bonjour, Marie, pleine de grâce,
Je suis ici devant ta face
Envoyé pour te dire comment
La volonté de Dieu le père
T'ordonne que tu sois la Mère
Du bon Jésus, son cher enfant.

Marie trouve la proposition horrible ; mais l'ange a réplique à tout :

Sainte Pucelle,
Ne te romps donc plus la cervelle,
Le Saint-Esprit tout à l'heure
Viendra comme un trait d'arbalète
Qui te frappera sur la tête
Et le mystère s'accomplira...

Et il ajoute :

Sainte Élisabeth, ta cousine,
Enfantera d'ici à trois mois
Saint Jean-Baptiste qui a la grâce
De voir ton fils en tous lieux
Et de le montrer avec la main ouverte.

Marie s'incline, accepte... Mais

Le bon Joseph, comme un lièvre,
Dès ce moment prend presque la fièvre
En voyant ce qu'il n'attendait pas.

L'ange du ciel le rassure... et neuf mois après, il se rend, en compagnie de la Vierge, à Bethléem pour rendre hommage à l'empereur. Jusqu'ici l'histoire, à part le dialecte, certains détails relatifs à l'humeur processive des habitants, à leurs usages, pourrait se passer n'importe où, par exemple dans une gravure de Dürer, une vieille Bible historiée. Voici qu'elle se localise. Les portes de Bethléem sont fermées. C'est la nuit. La Vierge et son époux

> Sont contraints de faire retraite
> Dans la grange du Careley.

Or tous les Bessanais vous montreront le Careley : c'est un pré, au-dessus de l'église. Pour un peu, ils vous indiqueraient la grange... C'est là que Notre-Dame, à minuit, en lisant son livre de messe, accoucha de Notre-Seigneur. Et le Bessanais d'ajouter ironiquement :

> Le bon Joseph ne sait que dire
> S'il doit pleurer ou s'il doit rire
> De la joie qu'il a dans le cœur.

Aussitôt, branle-bas dans la Maurienne. Les anges volent par les montagnes, réveillent les bergers endormis, chantent clair comme des orgues, et font savoir à tous que le Bon Dieu nous est né...

Celui qui est né dans une étable,
On ne peut rien voir de plus beau que lui.

L'auteur des Noëls de Bessans, sans doute le curé de la paroisse, veut évidemment se rendre populaire. Et, pour flatter les habitants, il les nomme, il indique le hameau où ils demeurent, les caractérise et les caricature avec une fine bonhomie.

Les Bergamasques de Lombarda font bonne garde au-dessous des terrains communaux :

Croyez qu'ils n'ont pas les articulations raidies
Pour courir adorer à mains jointes
Ce beau petit qui est si *falot*.

Chacun lui porte une offrande : le vieux Perrot prend sa polinta. Robin se charge d'un gros agneau, Bartholomé de fromages gras, son compère Georges de brebis, et Jacquet de fromages vieux. Les habitants d'Avairolles, du Crai, du Pret, de la Goulla et du Paradis, qu'on surnomme des *cardallins*, des chardonnerets, à cause de leur passion pour les gilets et les cravates de couleur, déterrent des marmottes sous la montagne du Pis. Messieurs de la Petite-Suse cessent d'admirer leurs chalets, ils sautent par le Grand-Pré, les bonnes gens de l'Écot dansent et les autres viennent en chan-

tant : « Vive Bonneval ! » Jean Vincent marche après les femmes, portant un chevreau et deux perdrix qu'il a prises l'autre jour au Vallon, et lui seul de la troupe fait les compliments avec l'élégance des citadins de l'Esseillon... Mais un scrupule leur vient : ceux qui ont une faute sur la conscience comme un *roudzeo*, une tache de roussi au fond de la casserole, doivent faire pénitence avant de se présenter ; l'enfant ne veut pas d'autres étrennes... Et tous de s'agenouiller, en priant :

Sainte Marie, benoîte Dame,
Nous sommes à vous de cœur et d'âme
Priez pour le pauvre Bessans,
Que la gelée et mauvais vent
Ne viennent pas détruire
Le blé que nous avons dans les champs.
Petit poupon, fils du Saint-Père
Et d'une si dévote mère,
Nous vous adorons à genoux,
Ne regardez pas notre malice
Au grand jour de votre justice
Et nous faites pardon à tous.

Ces Noëls, on les chante encore à la messe de minuit ; on les chante, non pas en langage de France, mais dans le *plaisant ramage* de Bessans. La crèche est dans l'église... Elle res-

semble à l'étable dans son délabrement. Quelques portants de bois simulent les poutres et la charpente, soutiennent le toit de chaume; une couche de ouate imite la neige, puisque Jésus est né en Maurienne. Des statuettes de cire habillées de laine, rappelant dans leur couleur les sculptures de Clappier, représentent la Sainte Famille et l'Adoration des Bergers. Car les bergers se sont mis en marche avant les rois ; et si l'étoile a brillé pour les mages, les anges ont prévenu les bergers. Un âne et un bœuf, familiers de la vie domestique, une crèche garnie de foin complètent l'image primitive. Les habitants groupés autour d'elle, les hommes en habit de drap blanc à la française, les femmes en coiffe noire et rouge, ont l'impression d'un accord entre Noël et eux; c'est un lien que le chaume, l'étable et la nuit. Noël est leur plus belle fête : vivant dans la neige, leur réjouissance doit être une fête d'hiver, toute proche de leurs pauvres existences, en harmonie avec elles, éclairée par les mêmes étoiles. Tous les cierges sont allumés, et la lueur jaune contrarie un peu la clarté qui s'infiltre à travers les fenêtres comme une aube naissante. Dehors, en effet, la neige sous la lune irradie ainsi que le jour pâle d'une planète morte. La blancheur

palpite, remue doucement, et l'on dirait d'écharpes qui s'enroulent, d'ailes qui s'ouvrent et se ferment, indécises.

Gens qui êtes dans vos maisons
Tapis comme des marmotes,
Ne chaussez pas vos galoches,
Prenez seulement vos sabots.
Sortez, dehors est une chose étrange,
Vous y verrez mieux qu'à midi,
Sortez, vous y verrez les anges
Qui donnent à tous le bonjour.
Ils sont là-haut sur Clapay-vert,
Tout à travers de l'Aiguille allègre
Qui exécutent un beau motet,
Tout de mémoire et sans le lire...

Cependant les anges ont le tort de chanter en latin, et les habitants, qui ne comprennent pas cette langue, leur demandent la grâce de répéter leurs hymnes en bessanais,

Non pas une fois, mais deux ou trois.

Un certain caractère paradoxal, une conception enjouée du monde, un esprit narquois se dégagent de ces couplets au tour preste et naturel, à la fois naïfs et pleins de suggestions étranges. Les mots sont bien tels qu'on les attendait ; ils se distinguent par un accent particu-

lier, comme l'église par le style de ses artisans, les individus par leur costume...

D'où leur vient cette originalité ? Du paysage, certes. Il agit sur eux à la manière d'un stimu lant ; l'excès même de sa sévérité les oblige à réagir, à plaisanter, leur fantaisie prend l'allure d'un défi. Dans certains endroits, si isolés, si arides, si pauvres, devant les montagnes dépouillées, on s'étonne de trouver des demeures, on s'attriste de voir que des êtres vivants ont construit là leur foyer. D'y passer vous rend grave, qu'est-ce alors que d'y vivre ! Le sol est aussi avare que le ciel prodigue de magnificences. Les contours tranchants semblent taillés à la lame du couteau ; on comprend qu'il soit venu à l'idée de Clappier de traduire ses sentiments non dans la pâte ductile et souple, la matière fluide et tendre, mais dans le bois aux fibres rugueuses et sèches, et que ses descendants s'amusent encore aujourd'hui à découper des jouets vernis, des pantins articulés, les diables de Bessans.

Rien n'est vif, grand, vigoureux comme les bonds de la vallée, en zigzags, parmi les hautes croupes dénudées aux noms espagnols ; les talus obliques qui se rejoignent à la rivière soutiennent le poids de rochers en gradins ; l'arra-

chement d'une avalanche ou d'un éboulis les marbre ainsi que la peau d'un mulet râpée à l'endroit du harnachement, et le moindre sapin vert bronze dans tout ce gris prend un ton calme et robuste de laine. La rivière, qui fatigue ici de son vacarme et de son éclat superflu, s'apaise à l'ombre d'un promontoire et s'immobilise en aigue-marine. Que le silence prenne possession pour un instant de ce domaine solitaire, et rien ne saura exprimer l'âpre tristesse du chemin plus dépouillé, plus nu, plus vide que le reste du sol. N'importe quelle figure dans cet abandon atteint à une sorte de grandeur biblique. Des campagnardes s'en vont sur leurs baudets ; s'il y a des enfants, elles les font monter en croupe; s'ils sont trop petits, elles les couchent sur le foin, dans les paniers du bât, de chaque côté de ces bonnes petites ânesses grises aux yeux orientaux, qui semblent rappeler la Palestine et qui, moins coûteuses que le mulet, sont le partage du pauvre en Maurienne. Un vieux berger, vêtu de peaux de bête, pousse devant lui son troupeau de chèvres et de moutons mérinos : les chansons, les légendes carillonnent au cou de ses bestiaux. On dirait le berger d'une nativité peinte par Ribera, un pasteur de la crèche et des Noëls de Bessans qui

vient au-devant de vous, sur les pentes arides.

Bien en vue, un crucifix énorme silhouette ses montants noirs. Sur les bras grossièrement équarris, le charpentier a fixé les instruments de la Passion, la couronne d'épines et le roseau qui proclamèrent ironiquement la royauté du Christ, la main qui le souffleta, la colonne qui servit de pilori, le martinet qui flagella, la bourse qui paya la trahison, la lanterne du jardin des oliviers, le coq qui chanta après le reniement de saint Pierre, le sabre qui coupa sur le chemin du calvaire l'oreille au centurion, le marteau qui chevilla les pieds et les mains, l'éponge imbibée de vinaigre qu'on tendit aux lèvres mourantes, les clous qui crucifièrent. De même que la reine Hélène jeta un de ces clous dans la mer Adriatique pour apaiser le « gouffre des Navigateurs », il dresse sa croix au carrefour de sinistres montagnes, comme un avertissement, un geste brusque d'incantation qui apaisera la tourmente, qui arrêtera l'avalanche. Tout cela, il ne le fait pas au hasard, pour obéir à une fantaisie d'artisan ou à un conseil de prêtre ; beaucoup de choses inspirent sa pensée, guident sa main : les croix qui sillonnèrent sa vie et les chemins de son village, les bijoux des femmes, les ânesses qui ont une croix de

velours noir sur l'échine, pour avoir porté le Christ à Jérusalem le jour des Rameaux, enfin jusqu'à la jolie grenadille rouge, la fleur de la Passion qui pousse dans son jardin et réunit elle aussi — *miracle du Bon Dieu* — dans ses feuilles et ses pointes, la robe rouge dont les Juifs revêtirent le Christ et les épines de sa couronne dérisoire. En sculptant les insignes d'une souffrance surnaturelle, il rapproche sa vie d'une autre vie, magnifie son existence simple de cette comparaison, et par là même la croix douloureuse, qui insiste sur les motifs de peine et de tribulation, s'élargit de la grandeur du spectacle naturel et semble clamer à tous les échos une lamentation de Mater Dolorosa.

IV

LA TARENTAISE

Se coucher dans l'auberge bien close au bruit de la rivière que vous avez suivie pendant quelques semaines, entendre longtemps avant de trouver le sommeil sa plainte monotone, répétée comme celle d'un animal blessé qui mourrait au loin, ouvrir les volets à double battant et recevoir au visage, avec le vacarme de l'eau, le souffle glacé du matin, regarder avec anxiété la vallée endormie dans l'ombre, mais rassurer ses yeux là-haut avec un peu d'or qui flambe au-dessus de la crête dans un bleu très pâle, sortir dans la cour, tandis que le chien s'ébroue et gambade, s'élever peu à peu au-dessus d'un petit bois de vernes, derrière l'hôtellerie, quitter le torrent pour la

cascade qui s'y précipite, monter à pas lents par un sentier rapide, voir la maison s'aplatir, diminuer, les issues de la vallée se fermer, considérer encore, avant qu'il ne s'efface tout à fait, le dernier village de la Maurienne, Bonneval qui semble mort au milieu des lapiaz; ressentir, à mesure qu'on s'élève, je ne sais quelle vigueur nouvelle, quelle légèreté nerveuse, goûter le parfum âcre et pétillant de l'air, chargé de gouttes d'eau, devenir peu à peu le compagnon des grandes montagnes au lieu d'être écrasé par elles, dépasser un muletier qui chemine sur sa monture et tient dignement devant lui le bâton et les cordes qui serviront à botteler le foin, recevoir le salut grave de sa tête bronzée qu'encadrent des favoris noirs, s'amuser un instant d'une fillette qui ramène une brebis, écouter les battements d'une faux qu'on enchaple, s'étonner d'une faneuse qui semble suspendue dans le vide, tant le pré est en pente roide, suivre du regard son chapeau de paille jaune maïs à large bord, où scintille un pendentif de jais, gravir en zigzags, de manière à quitter un horizon pour le reprendre, escalader un éboulis, s'arrêter un instant sur une pierre qui surplombe le gouffre, considérer la force fatale et malfaisante

de la cascade libre qui s'agite comme une prisonnière, s'étourdir de sa clameur continue et, pris de vertige devant le glissement furieux, l'étreinte multiple de l'eau écumeuse autour des rochers gris d'argent, reprendre le fil du sentier paisible et sûr, recueillir tour à tour des images délicates et fortes dont la gamme va du tendre au sévère, de la grâce à la brutalité, voilà qui est aller de Maurienne en Tarentaise, de Bonneval-sur-Arc à Val d'Isère par le col du Mont Iseran.

La vie humaine devient tellement exceptionnelle, l'habitation tellement rare, les souvenirs si vagues et si lointains, l'histoire si absente et par contre les forces physiques si prépondérantes que les sensations l'emportent sur les sentiments, que la puissance d'émotion paraît s'arrêter à la limite des mélèzes et des derniers buissons d'arolles... Le désordre de la nature vous fait comprendre comment elle travaille ; il semble que l'on assiste à la construction d'un port ; des blocs s'entassent pêle-mêle qui soutiendront la digue ; il y a ici l'animation, le vacarme d'un chantier ; l'eau à elle seule réalise les bruits des jets de vapeur, des matériaux que l'on déverse, le roulement des chars, le cahot des convois, le grincement des essieux ;

elle contient la plainte du travail, et l'on dirait que des milliers d'hommes invisibles, condamnés à porter des fardeaux, se lamentent. Vous avez les oreilles emplies de ce tumulte, les yeux pleins de cette beauté terrible, l'esprit accablé de cette indiscipline et de cette révolte, et puis tout à coup, dans le moment même où vous ne songez qu'à votre fatigue, un grand repos se fait en vous.

Seules certaines litanies du latin mystique, qui ressemblent aux bégaiements alternés d'une mère et de son enfant, pourraient traduire la suavité de cette étape... Le vallon de la Lenta... mot doux, harmonieux, qui donne de la douceur à ce site dont le dessin est si dur, le torrent si effrayant, mot qui évoque les prés où cheminent les anges dans les missels à miniatures, les jardins où devisent les seigneurs et les dames dans les contes de Boccace. Les regards s'apaisent sur tout ce vert enluminé, comme ils se poseraient sur une fresque au milieu d'une église délabrée, ils en suivent le contour onctueux jusqu'à la limite des rochers. Ce n'est pas un gazon court, dru, mais l'herbe haute, libre, sauvage d'une jungle qui ondule en frissons de soie changeante. Une brise indéfinissable, qu'on *voit* plus qu'on

ne la respire, nous apporte un parfum, qui n'est pas l'odeur du foin coupé, mais quelque chose de salubre, de vivace et d'innocent. Les graminées se balancent légèrement au-dessus des taches pimpantes de couleur, mettant sur le pré de la légèreté, comme un remuement d'insectes, moirant le rose de vert. De loin, on dirait un immense châle de cachemire dont les nuances s'unissent dans une seule vibration; mais de même que le châle, de près, énumère tous ses ornements, ainsi quand on entre dans la prairie jusqu'aux genoux, chaque fleur se caractérise, revendique sa couleur, sa réputation. Le sainfoin balance ses aigrettes roses, l'ancolie bleue façonne ses pétales en forme de marotte, ou bien évoque dans son premier épanouissement ces gobelets que le moyen âge appelait gobelets à façon d'ancolie. Le bouton d'or, qui chez les peuples scandinaves a pris le nom du *troll*, de l'esprit follet, du gnome malicieux, brandit son grelot de folie. A côté du trèfle incarnat qui dresse ses petits plümets pourpres, le bleuet barbeau prodigue à la fois ce précieux outremer que les enlumineurs employaient à peindre le ciel dans leurs miniatures et le fameux remède qui avait la réputation de guérir les yeux malades, au point

de mériter qu'on le surnommât casse-lunettes.

Au milieu de la prairie qu'elle parcourt, une vieille femme pliée en deux semble la mauvaise fée qui jettera dans les fleurs un sort aux jeunes filles. Elle s'appuie à un bâton, et son poignet paraît être le nœud du bois. Les herbes lui viennent à la taille ; penchée sur elles ainsi que sur un trésor, on croirait qu'elle les ensorcelle, et longtemps nous voyons son grand chapeau de paille s'incliner vers les corolles comme une petite ombrelle. En trottinant ainsi avec des hésitations, des arrêts, des reprises, va-t-elle une dernière fois avant de mourir dire adieu à son fils, à une parente qui habite une des rares maisons de la Lenta ? Cherche-t-elle un remède parmi les simples ? Leur demande-t-elle un ornement pour les fichus, les rubans ? Elle y rencontrerait tout cela. Et sans doute, son âme très ancienne se réjouit puisque les années, en courbant son visage, le rapprochent de tout ce qu'elle trouvait jadis dans les fleurs, et la font mieux se convaincre de leurs vertus, mieux s'enorgueillir de leurs parures.

Une petite chapelle, placée comme un guichet près d'un pont de poutres disjointes, un chemin encaissé entre deux clôtures, dont les

pierres sont posées à même les unes au-dessus des autres sans mortier, quelques maisons enfouies jusqu'au toit dans un pli du terrain, forment là de ces motifs simples qui vont au cœur... C'est peu de chose, et précisément cela émeut à cause même de la rareté, du caractère exceptionnel de tout ce qui touche à l'homme dans ces solitudes. Les sentiments qu'on éprouve en montagne doivent être les mêmes en profondeur et en gravité que ceux des explorateurs, quand ils découvrent, après des mois d'hivernage dans la banquise, la première hutte de Lapon, la première touffe de lichen, la première face humaine. Ce qu'il y a d'attachant dans tout effort humain se concentre ici, et nous le ressentons d'autant mieux que nous allons perdre la vue de ce vallon. Il est si grand, si large, et cependant le parcourir nous a paru si bref ! Quelques instants encore, et nous ne verrons plus ce bariolage des prés aux tons violents et fondus : ils vont se briser contre une nouvelle barrière de rochers qui leur interdisent d'aller au delà...

Et nous recommençons à grimper dans les blocs écroulés. Il semble qu'on enjambe les degrés d'un immense escalier dont quelques marches s'étageraient avec une majesté régu-

lière, puis quelques autres manqueraient subitement. La dévastation d'un temple indou abandonné, de murailles incendiées que retient seul un arc-boutant de hasard, et parfois le profil accentué d'un rocher suffisant à évoquer la présence d'un bas-relief grossièrement sculpté... L'entrée d'un vaste palais khmer dont les ornements se détachent un à un sur les bords d'un lac mystérieux qui servait au bain des princesses... Le torrent suit de ses bonds les architectures fragmentaires du défilé, il glisse en chantant, puis le sol venant à lui manquer, il tombe avec un grondement sonore dans une grande conque noire, où il ressemble au Cocyte écumant et furieux. J'imagine que Dante exilé, venant chercher en France le repos que lui refusait Florence, « cette dure marâtre », dut puiser au passage des Alpes, dans ces alternatives de précipices et de paysages paresseusement étalés, de ravins obscurs et de champs épanouis, la première idée des cercles de l'enfer. Le bruit de l'eau provoque un tel déplacement d'ondes sonores, entre-choquées, brisées au milieu des parois qui surplombent, qu'elles semblent vaciller sur elles-mêmes et que l'on conçoit une sorte de malaise et d'incertitude au sujet de leur stabilité.

Il est merveilleux de voir comment les petites fleurs sont en confiance auprès d'elles ; dans les moindres creux, à chaque replat, partout où la terre apportée par le vent a pu s'arrêter, se recueillir et germer, une plante vous propose le port de sa tige, le calice de sa corolle, la nuance de ses pétales. Vous vous appuyez sur une aspérité du roc, et la paume de votre main se parfume au contact des mousses. Vous contournez un éperon de granit, et votre pied foule un bouquet timide. Une primevère, une gentiane éclairent un sillon de fortune, entre deux lames de schistes.

Quand vous avez franchi ce passage tourmenté et lugubre que les guides appellent le Pont de la Neige, et dépassé la gorge en précipice qui domine le vallon de la Lenta, plus haut, sur les dernières pentes qui conduisent au sommet du col, vous les voyez encore toutes ces fleurs de la montagne ; mais à mesure que l'on s'élève, elles se tassent, condensent la vie et la circulation de leurs sucs sur un espace plus restreint, et tendent à l'infiniment petit, tandis que le paysage tend à l'infiniment grand. La façon dont elles se groupent en dit long sur leurs mœurs, leurs sympathies, les nécessités de leur existence,

les rudes assauts qu'elles subissent. Elles se serrent en touffes, diminuent leur tige, tiennent mieux à la terre. Leurs unions ressemblent à celle des demeures dans les villages, des êtres humains dans la vie. Et cette ténacité à éclore, à se reproduire, à se protéger mutuellement nous attendrit comme un bon sourire jeune dans une face ridée de paysanne...

Déjà le col s'arrondit en dôme entre deux parois obliques de schistes violets qui se désagrègent et s'abaissent lentement à son niveau. La terre est jonchée de débris secs, mobiles, qui brillent au soleil d'une lumière inexorable. On heurte à chaque pas leurs lames coupantes, leurs pointes aiguës, taillées en fer de lance; elles crissent et s'émiettent sous le pied, formant à perte de vue une de ces étendues mornes que les pâtres appellent les cimetières du diable. On pense en effet à quelque sépulture maudite dont les os auraient été semés au vent. L'eau ruisselle par mille bras vers la Lenta. Dans les creux il y a des pans de neige salie, à moitié fondue par en dessous, qui dissimulent des crevasses, des traîtrises.

Tout signifie le renoncement, l'abandon, un fragment du monde qui s'émiette et s'en va

en poussière... Mais ici et là, des morceaux de terre retenue s'agglomèrent comme autant d'îles, de petits continents. Par des points imprécis, la sève du monde que l'on croyait mort ressuscite. Un filet de vie surgit, et c'est une fleur, une tendre et délicate verdure. Le silène couvre de son gazon rose les pierres grises. La corbeille d'argent s'enlève sur la mousse. Le tabouret des pierriers étale son tapis mauve sur un tertre. Beaucoup d'anémones vermales élèvent leurs bonnets à poils pourpres aux tons profonds à côté de ces anémones des Alpes en forme d'étoiles légèrement soufrées, amies du vent. A l'abri d'un rehaut, le char de Vénus agite ses thyrses chargés de casques violets. La dryade blanche, rampante, aux rameaux tortueux, chemine lentement et fait le tour d'un bloc, la dernière fleur retrouvant la première. Les pensées mauves et lilas, d'un ton uniforme, se serrent en touffes; elles s'allongent, s'étirent, presque immatérielles, et ne donnent plus que le parfum de leurs fleurettes, tandis que leurs sœurs des jardins cultivés n'ont pas d'arome, mais une bouche et des yeux de velours...

A mesure que l'on va, certaines espèces disparaissent tandis que d'autres s'épanouis-

sent ; les régions les multiplient ou les repoussent, les floraisons se localisent de même que les costumes. Après un espace plus réprouvé, plus désert, plus silencieux, la joubarbe rose apparaît comme une branche de corail au fond de la mer : le sol qu'elle habite n'est-il pas le récif d'un ancien océan ? Au bord du ravin, à l'endroit même où une enjambée vous perdrait, la fleur des glaciers, *la toujours blanche*, feutrée, qui a l'air d'être découpée avec des ciseaux dans une robe de dominicaine, semble résorber la clarté de la neige, la lueur jaune et bizarre d'un continent polaire ; et l'on se plaît à cette vision trouble que déjà resplendit d'un blanc immaculé de guimpe monacale le lys paradisie, la grande fleur contemplative. Je voudrais la caresser de la main, me pencher vers elle, pour la seule note émotive qu'elle introduit au milieu de ces montagnes, images violentes de catastrophes oubliées, si lointaines qu'elles eurent le temps de devenir des paysages...

Sa présence me dit qu'il n'y a plus guère à monter. Le col de l'Iseran creuse un grand sillon moelleux entre deux monticules aux arêtes brutales et, dans l'ouverture qui me paraissait être le sommet suprême, celui au

delà duquel on ne rencontre plus rien, s'élèvent, comme poussés lentement par une force mystérieuse, d'autres sommets qui chacun ont leurs formes, leurs noms. Ce que j'aime sur ce col, sur tous les cols, car ils se ressemblent presque tous, ce ne sont pas ces déroulements géographiques de panorama, ces conciles de glaciers, de pics, mais certaines impressions détachées et cependant unies, qui composent une harmonie pleine, où chaque voix a sa place : un profil qui s'inscrit dans mon souvenir, un ton près d'un autre, la nature particulière du gazon velouté, la résonnance attendrie d'une gentiane bleue au moment même où mes yeux se posent sur un glacier pâle qui vacille dans un mirage, un air léger qui m'arrive par bouffées, la silhouette du guide qui tend à son mulet un peu de biscuit dans le creux de sa main, les troupeaux de vaches dont les campanes tintent, un nom de glacier qui chante dans ma mémoire, avec une intonation de pâtre italien, la Ciamarella...

De cela un peintre ne rendrait qu'un détail savoureux, un morceau, le rapport d'un bleu et d'un vert; peut-être le rythme d'un poème évoquerait-il ces impressions dont l'amplitude passe la pensée ; la musique sans doute, en

élargissant à l'infini ses ondes sonores, parviendrait à suggérer des visions dont les contours définis se perdent dans une atmosphère changeante, dont la substance ne nous arrive qu'à travers un mirage perpétuel d'ombres qui fuient avec les nuages, de sonorités qui augmentent ou diminuent, de couleurs éclatantes et de nuances, d'ébauches et de constructions précises, de désolation et de renaissance : la musique seule *peindrait* l'ensemble de la montagne dans ses gammes et ses possibilités. En arrière, devant moi, je ne sais plus s'il y a deux vallées, la Maurienne, la Tarentaise, mais deux gouffres dont les bords seuls restent visibles, et dont la profondeur se devine à certaine vibration azurée, la structure à certaines tonalités violentes et douces. A voir la lumière palpiter sur ces arêtes, largement découpées d'un contour hardi, les imprégner et les pétrir de certains bleus différents et voisins, sombres et clairs, dont la nuance va du violet au blanc un peu jaune, on dirait qu'un immense essaim a déposé sur elles la matière colorante de toutes les gentianes et la pâleur des lys paradisie ponctués d'or.

L'horizon paraît se mouvoir entre les lignes sèches des schistes brillant comme des facettes d'un éclat dur, heurté, qui encadrent le col.

Les pyramides pierreuses, qui servent de réduits pendant la tourmente, jalonnent l'herbe grasse, nourrie, et semblent une caravane prudente en marche vers les glaciers lointains; les unes sont encore à notre niveau, tandis que les autres s'enfoncent déjà dans une sorte de puits lumineux : nous descendons vers la Tarentaise. La corne de la Ciamarella, le triangle de l'Albaron s'abaissent derrière nous; un instant encore, un peu de blanc et de jaune flotte dans de l'outremer, et se volatilise enfin comme une poudre de pollen sur une corolle; mais déjà se révèlent devant nous, progressivement, le glacier de Rhêmes, la Tsantaleina et la Galise, rangés dans le sens de la vallée que nous ne voyons pas encore. Les filets d'eau qui clapotent semblent courir vers elle. Au milieu d'un chaos il y a quelques détails charmants : des moutons qu'on prendrait de loin pour des cailloux apparaissent immobiles sur un pan de neige, leurs pattes repliées sur elles-mêmes; un bouquet de roses des Alpes se détache sur le gris d'un rocher de granit.

Les fleurs que nous avions vues diminuer de hauteur à mesure que nous montions, se haussent maintenant sur leurs tiges, tandis que nous descendons. Leurs espèces multipliées s'enri-

chissent, deviennent plus abondantes. Nous retrouvons en sens inverse celles qui nous avaient abandonné en chemin. Elles nous attendaient à mi-côte. Voici le saxifrage, ou *désespoir de peintre*, que seul un enlumineur a pu appeler ainsi, car la fleur est petite, il y en a beaucoup sur une tige, et chacune offre la complication de ses étamines, les alternances régulières de ses pétales et de son calice, tant de minuties, des tons si effacés qu'ils devaient désespérer le peintre, dans sa préoccupation de copier chaque chose littéralement. Voici le sabot de la Vierge, le gant de Notre-Dame, le pied d'alouette, le sceau de Salomon, les larmes de Job, la bourse à pasteur, l'herbe aux cent coutures. Les autres, plus distantes, plus proches des neiges, s'enfermaient dans leur solitude ; celles-là maintenant sont presque des paysannes. Elles ont des noms familiers, comme on en donne aux objets de la maison, à ceux dont se servent les saints dans les légendes ; et ces noms rustiques nous mettent dans cet état de sensibilité qui est nécessaire à la compréhension des choses humbles.

Suivant les détours du sentier, nous voyons un rocher d'une couleur brune, un peu rousse, ou un glacier qui frissonne comme une épaule

couverte de satin blanc, le Charvet ou la Galise. Une pente brusque nous mène aux premiers mélèzes et, entre les troncs droits comme des colonnes, à travers la découpure de leur feuillage, enfin voici le premier village de la Tarentaise. Vue banale, et cependant combien tendre et recueillie! Ah ! comme l'on comprend que dans cet endroit on ait planté une pierre, la pierre des Adieux! C'est là que les parents et les amis venaient conduire les jeunes hommes qui s'expatriaient pour travailler dans les filatures de soie de la Lombardie, là qu'ils jetaient un dernier regard sur le pays natal...

D'abord infime, perdu au fond de son creux, ramassé au pied des mastodontes à la peau râpée, le village vu d'ici est à la même proportion qu'une touffe de génépi, là-haut, entre deux blocs... Et puis il s'élargit peu à peu, comme un objet dans une lunette quand on la met au point. Quelques taches grises pressées contre un fuseau ? Des moutons autour d'une bergère qui tient sa quenouille droite. Le chemin, la rivière ? Des fils qui traînent à terre... Tandis que nous approchons, les taches grises se séparent, se découpent en toits couverts de pierres plates ; les murs

blancs se haussent et, sur les façades, s'enlèvent quelques boiseries de sapin verni, d'un jaune tournant au brun, encadrant les fenêtres et les portes. Le fuseau s'allonge, s'étire ; il devient un clocher, une flèche de pierre qui a un ton de terre de Sienne brûlée ; les fenêtres romanes, d'un beau contour, s'arrondissent aux trois étages, et la plus élevée laisse entrevoir la panse de la cloche.

Des chemins encaissés entre des murs forment sur les champs de sainfoin rose des dessins géométriques, le long desquels glissent des femmes en bonnet et en mante noire : on pense à la Bretagne ; mais en travers de tous ces traits durs, rigides, l'Isère onduleuse met la grâce nécessaire de ses courbes. De gros nuages naviguent dans le ciel, cachant le soleil par intermittences, promenant sur la prairie de grandes ombres : à certains moments, elle ressemble à un tapis de laine ; à d'autres, à un tapis de soie brillante. De même les glaciers, au loin, luisent et s'éteignent en reflets froids ; une montagne couverte de gazons et de clapiers paraît uniformément verte et bise, mais il suffit d'un rayon pour transformer le gazon en velours d'or et marquer les roches de pans d'ombres bleues. Le bruit de la rivière, un

peu sourd, alterne avec le bruit plus clair d'un torrent superficiel qui va se mêler à elle. Des incidents heureux de pastorale sont posés ici et là, comme touchés par le pinceau aimable d'un peintre galant, deux ou trois mélèzes groupés en vedettes à un tournant et, plus loin, toute seule, une petite chapelle. Mais l'Isère s'en vient de la Galise avec une noblesse qu'elle a empruntée aux lys martagons qui se penchent auprès de sa source, elle approche, elle ondoie dans la prairie, forme des volutes comme un galon d'argent sur du damas vert, touche de ses fleurons un arbre, une maison, se faufile, là-bas, dans un couloir connu d'elle seule : et c'est elle qui, en le forant, a fait la Tarentaise.

Comme une bête qui se creuserait un terrier, elle se façonne un passage. Le monstre enfermé devient une force contenue ; il se gonfle et se raidit pour mieux se détendre, agite le sol de ses soubresauts ; quelquefois il parvient à écarter deux blocs et, croyant qu'il va pouvoir sortir tout à fait, il prend son élan, mais n'aboutit qu'à montrer un mufle qui écume de rage... Son corps, sur lequel pèse tout un pan de la montagne, reste pris ; il tâche de se libérer, soulève une épaule et puis une autre, lime la

matière de ses crocs comme un prisonnier userait les barreaux d'une grille, répète dix fois, cent fois la même manœuvre et recommence inlassablement, jusqu'à ce qu'enfin, ayant fait vaciller deux blocs plus énormes que les autres, il trouve tout à coup son issue et, d'un dernier effort qui passe l'obstacle, jaillit bien au delà de la gorge profonde et s'apaise enfin, quand il a trouvé sa place au milieu des prairies. Sa fureur lui venait de son emprisonnement, non de son caractère...

De nouveau maintenant, l'eau s'étale et coule sans ressauts, dessinant au milieu des herbages une sinuosité qui a l'ampleur des ondulations montagneuses. Elle traverse une sorte de grande coupe rustique, au milieu de laquelle un petit village est gravé en relief, et court se cabrer devant une nouvelle muraille, pour avoir le loisir de flâner ensuite et de faire sa *merande* auprès d'un autre village. De ces tentatives est né le chaos de chaque défilé, et de ces apaisements, les grands cirques de verdure ; la vallée, avec ses alternatives de ravins et d'éclaircies, ressemble à ces colliers d'anneaux que relie le griffon torturé d'une agrafe, et qui enferment chacun dans leur ovale à peu près régulier une pierre baroque.

De même que parfois les cercles d'or ou d'argent sertissaient le nom et l'image d'une demeure préférée, ainsi chaque vallon appelle son village : Val-d'Isères, Tignes, Les Brévières... Et lorsque vous apercevez dans l'un d'eux quelques vieilles dentellières, vous trouvez naturel qu'une vallée, qui ressemble dans ses linéaments à un bijou de femme, ait réalisé un art de coquetterie et de séduction.

Assises sur un banc, devant les vieux murs, ces bonnes femmes sont le sourire et la fleur des pierres disjointes. Leur visage, qu'on dirait taillé dans du buis, s'incline sous le bonnet de ruche noire, dont le bouillonné est pareil à celui des dahlias ; les rubans retombent de part et d'autre sur le châle noir ; et leurs mains ravinées, aux veines saillantes, s'appliquent avec une agilité que l'âge n'a presque pas ralentie à la guipure. Sur le tambour tressé de paille et de laiton, un peu comme l'armature d'une couronne mortuaire à laquelle on attacherait des immortelles, la *roue*, habillée de drap sombre, maintenue entre les genoux, laisse courir en son milieu une bande de carton, piquée de trous qui, reliés par un tiret, forment des dessins. Dans les trous, sont plantées les épingles à tête de cou-

leur qui retiendront les fils au bout desquels pendent les fuseaux, de chaque côté du large cerceau. Entre les mains, les fuseaux passent, repassent, se croisent, s'entre-choquent avec le cliquetis du bois ; grâce aux épingles, le fil tordu se plie aux fantaisies du dessin, et tandis que la dentelle s'entasse, les fuseaux semblent piétiner d'impatience...

En cette saison bousculée, cet été court où la moisson n'attend pas, presque toutes les femmes sont aux champs. Seules quelques vieilles impotentes peuvent décemment occuper à ce travail leurs doigts un peu gourds. Le village de Tignes paraît abandonné. Au milieu du carré que forment les maisons, irrégulièrement bâties autour de la petite place, un disque de pierre, à peine dégrossi, sur un pilier fiché en terre, attend qu'on vienne comme jadis déposer le montant de l'impôt, et la danse des bobines fait comme le trébuchement des sous sur la grosse pierre plate. Par-dessus les toits couverts de schistes fendillés, de cheminées à jour, le clocher de fer blanc reluit brutalement, et par un effet d'optique, la cascade, qui se précipite en bec d'aigle, a l'air de s'écraser sur l'église...

Mais l'hiver, toutes les femmes s'emploient

à la dentelle, les jeunes comme les vieilles. Réunies dans l'étable que chauffe le souffle des animaux, penchées sur leur métier, elles font cercle et recueillent sur leurs tambours la lumière parcimonieuse d'une chandelle qu'entourent et que multiplient des globes remplis d'eau. Sous les doigts naissent des choses souples, faites de rêves, de clartés : ils tissent les motifs en semis, le point à la Vierge pareil aux résilles de la rosée, le point mouchet, le point d'Esprit, la demi-passée et l'éternelle à deux rangs. La chambre s'éclaire de toutes ces blancheurs. Les femmes ne les font-elles pas en regardant les brins de givre en croix? La neige alors se cristallise en guipures, les fils blancs s'enchevêtrent sur le tambour, asservis à une pensée qui s'accorde avec les flocons.

Le jeu charmant des mains jouant avec les fuseaux et qui semble embrouiller, alors qu'il tisse une fleur, un insecte, ou copie les fougères de gelée qui ont mis aux vitres des rideaux de dentelle ! En le voyant, je me prenais à regretter que les femmes de Maurienne, à Saint-Colomban-les-Villards, à Saint-Jean et à Saint-Sorlin-d'Arves, à Valloires, à Lanslebourg, à Bessans fassent venir d'Auvergne

leurs coiffes si savoyardes. Pourquoi ne travailleraient-elles pas elles-mêmes à ces tulles qui auréolent si bien leur visage ? On convertit en drap la laine du troupeau, en toile le chanvre de la chènevière ; pourquoi les jeunes filles, qui filaient leur trousseau sur une quenouille de coudrier, ne deviendraient-elles pas dentellières, soit au fuseau, soit à l'aiguille ? Labeur gracieux, qui les retiendrait chez elles d'une manière profitable ; car il peut se concilier avec les soins du ménage, être interrompu, repris à volonté, et permet d'aller aux champs où tant de fleurs se proposent en modèles...

La dentelle sera, comme la fleur, ombrée, souple, de forme pure, les fils nets, bien tranchés ; comme la feuille, découpée et sillonnée de nervures qui accentueront son caractère ; comme la tige, poussant de longs jets traçants. Tandis qu'aux fuseaux tout se fondra, dans le point à l'aiguille on cherchera le relief ; et même si le point n'est pas une de ces dentelles aux noms glorieux de Malines, de Valenciennes, de Bruges et d'Alençon, s'il n'est que le point de campagne, gueuse ou mignonnette, les fuseaux ou les aiguilles, lançant leurs fils, renoueront les liens fragiles qui feront des villages de Savoie

un grand voile multiple et varié, comme leurs visages, leurs costumes, leurs habitants. Et le réseau de guipure fera sur les costumes sombres, comme les ombelles dans la prairie au sortir d'une gorge profonde.

Un nouveau défilé, un nouvel épanouissement. Le défilé, il faut le traverser, pour en mieux comprendre l'horreur, en suivant l'ancienne route, un de ces vieux chemins qui, au lieu de s'éloigner prudemment de la rivière et de gravir à mi-côte les escarpements qui l'encaissent, se contentent avec un flegme docile de suivre son lit sans ménager votre nervosité et en vous mêlant de force, pour ainsi dire, à tout le tragique du paysage...

Le vallon, il convient de le regarder à quelque distance. Il forme un ovale au milieu duquel l'Isère se repose et se prélasse avant d'aller à de nouvelles batailles. Il y a dans sa courbe une sorte de volupté heureuse qui n'appartient presque plus à la montagne et qui semble déjà de quelque plaine française. Sur une rive, les prés sont fauchés ; sur l'autre, l'herbe monte et frisotte : on dirait d'une toison qui a des parties tondues et d'autres qui ne le sont pas. Là-bas, à l'endroit où les pentes, après avoir décrit un grand

cirque, s'abaissent pour joindre le torrent, le village des Brévières, qui en réalité occupe le milieu du vallon, semble plaqué contre les premiers talus où les mélèzes d'un vert mat se mêlent au vert plus foncé des sapins. Son clocher à l'italienne, coiffé d'un turban de fer poli, brille dans l'échancrure de la gorge, au delà de laquelle d'autres arêtes, tournant au bleu pâle, descendent les unes vers les autres, encadrant un triangle de neige au-dessous du ciel. Toujours en accompagnant l'Isère, nous verrons se répéter à chaque détour, à chaque issue de cette vallée, la même image, si bien que la Tarentaise, quand on la réduit à ses traits essentiels, à son profil d'élévation, c'est cela : deux crêtes qui s'abaissent l'une vers l'autre, tandis qu'une troisième barre l'horizon; un fichu de femme croisé sur un plastron, parfois un bijou qui brille, un filigrane qui tremble, attachant le châle sur la poitrine ; c'est un campanile et sa croix ajourée.

Cette image, dont les lignes simples se gravent dans le souvenir quand on leur laisse le temps de s'ordonner, est infiniment fragile, et il suffit de quelques pas pour qu'elle se modifie. A mesure que l'on avance, un rocher s'élève qu'on ne soupçonnait pas; des lignes,

qui s'étalaient, se redressent; d'autres, qui s'élançaient au contraire, s'aplanissent; un mouvement s'amollit, un autre s'affirme, et la marche vous révèle une infinité de physionomies qui pourtant sont les expressions diverses d'un même visage. Pendant que vous descendez la Tarentaise, de Tignes à Bourg-Saint-Maurice, une montagne vous domine constamment sur la gauche; elle surveille votre allure, se cache, disparait tour à tour comme un guetteur entre des créneaux; le temps de longer un épaulement de terrain, vous l'oubliez; patience, vous la retrouverez au prochain détour; sûrement, implacablement elle s'impose à vos regards. Si chaque village a sa montagne, celle qui l'écrase de sa masse, qui le hante de sa légende, de sa réputation, de son bon ou mauvais génie, qui ferme son horizon et dont la grande ombre se promène sur lui tout le jour, comme le cône d'un immense cadran solaire, si les Arves ont leurs Aiguilles, Saint-Michel le Perron des Encombres, la Haute-Maurienne, de Termignon à Bessans, la Dent Parrachée, par contre toute cette partie de la Tarentaise a pour elle le Mont Thuria. Les paysages de plaine puisent le secret de leurs métamorphoses dans le ciel, qui est immense, au-dessus des lignes hori-

zontales que caractérisent à peine une saillie d'arbres, une bousculade de toits, l'élan minuscule d'un clocher ; ici au contraire, le ciel est peu de chose auprès des plis du terrain et de leur gigantesque étoffement.

Il m'arriva naguère de raconter comment une tapisserie aux verdures bleues, qui se trouvait dans la maison où je passais mon enfance, m'ouvrit les yeux sur mon pays et me donna le sentiment des arbres, des villages et des eaux. Bien souvent, depuis lors, me promenant dans les campagnes de Savoie, j'ai pensé à cette tenture dont la mémoire s'identifiait avec la vision que j'avais sous les yeux. Jamais autant qu'ici le souvenir ne s'en est imposé à moi. Et je ne fais pas que céder à la joie d'évoquer un souvenir personnel, mais de vérifier dans les œuvres d'art de jadis une vérité qui tient à certaines correspondances dont la justesse vaut toutes les exactitudes : c'est la même majesté dans les proportions, la même manière naïve de planter et de juxtaposer les fabriques et les accidents pittoresques, principalement la même gravité abondante et sereine dans la répartition de tous les verts. Ils se déroulent avec ampleur du plus clair au plus sombre, révélant d'une nuance leurs points d'attache,

les groupements de leurs essences. Le vert bleuté des sapins, le vert plus cru des mélèzes, le vert jaune des pâturages, le vert humide des graminées sous les vergers, le vert doré des mousses se distinguent et se mêlent cependant sans heurts, avec cette profondeur et cette richesse de ton que seule peut avoir la laine trempée dans une teinture végétale, un arbre cherchant de ses racines l'eau qui suinte dans les tréfonds de la terre. Tout ce vert se drape largement, entourant de sa magnificence les étagements rocheux de la Gurra, dénudés et fauves, qui paraissent dans la verdure bleue comme la trame usée du canevas.

Le nom guttural, agrippé à ces roches comme la serre d'un oiseau de proie, résonne au milieu de leur solitude comme un souvenir bref d'Espagne. Une église, qui darde sa lance derrière un contre-fort, ne peut grouper autour d'elle que des gîtes d'exception, des demeures de disgrâce où le bon Dieu, suivant un dicton populaire, n'a jamais mis les pieds ; mais la désolation apparente de ce village qui de loin, nous accable et nous émeut, se transforme peut-être pour ceux qui l'habitent en pays d'élection. Il est à nos yeux une tristesse, mais la vallée apparaît aux leurs comme une paix abondante

et heureuse. Les spectacles qu'ils découvrent pourraient leur faire oublier leur pauvreté et trouver une sorte de compensation à leur misère, à la façon de sainte Thérèse d'Avila quand elle disait ce mot qui contient à la fois la sobriété, la résignation et le plaisir sensuel : « Qu'importe de manger une sardine, pourvu que ce soit devant un beau paysage ! »

Les glaciers qui dépassent et surplombent les forêts de sapins, s'allongent, étalant auprès de leurs verdures sourdes des pâleurs livides qui ont par endroits l'éclat soyeux d'une dalmatique de satin blanc. Les cascades qui retombent sont si lointaines qu'on n'entend pas leur plainte, qu'on ne distingue pas leurs effilochures et qu'elles paraissent suspendues au névé, silencieuses, immobiles, pareilles à des stalactites. Ici et là, elles s'épanchent, chacune ayant sa forme, sa manière de surgir, de se cacher un instant dans le couloir d'une cheminée pour rebondir avec plus de force et de majesté. Actives, jamais brusques, elles vont se réunir pour descendre toutes ensemble dans une gorge largement échancrée. De leurs bonds successifs elles jalonnent l'immensité rocheuse, elles vous aident à la mesurer, elles vous font sentir la proportion des escarpements et vous con-

duisent du ciel, qu'on oublie vite, à la rivière qui tout en bas s'échappe de l'arche unique d'un vieux pont. La lumière et l'ombre se disputent vivement le passage, répétant le contraste des sapins et de la neige, évoquant ce combat fabuleux d'un chevalier blanc contre un chevalier noir qui symbolise la lutte incertaine du jour et de la nuit.

A mesure que la route descend, elle se coule parmi la verdure. Plus on avance, mieux on pénètre dans la fraîcheur d'un vert trempé, que rend plus cru, plus vernissé la senteur forte qui s'exhale des arbres comme d'un jardin après la pluie. On aperçoit au bord d'un talus de grosses racines tordues, aux crampons veloutés, d'énormes blocs tapissés de mousse et des lichens verdâtres qui pendent aux branches de sapins. Les taillis et les bois se font plus denses, se rapprochent, vous circonviennent ; on entre dans la forêt, il semble que l'on baigne dans de l'émeraude diluée. A ce moment, une femme à tête d'or surgit de l'ombre verte d'une bâche, tandis que la carriole, peinte en bleu perruquier, avance sous la voûte des arbres et que la mule, à panaches rouges et œillères de cuivre, jette des reflets aux ornières en faisant brinqueballer son col-

lier de grelots. C'est la première fois que m'apparait le costume de la Tarentaise, sa coiffe, sa *frontière;* souvent je la reverrai, tremblant dans la campagne comme un fil d'or ou d'argent dans une tapisserie de laine... Mais toujours je penserai avec une sorte de préférence à l'impression que j'en reçus quand je la vis pour la première fois :

> Et toujours de celle me souvyn
> Qui a la teste envelopat
> D'in covrechef en saffrenat...

Le bruit du torrent se rapproche, augmente jusqu'au fracas tumultueux. Dans une éclaircie, une maison blanche dresse les colonnes puissantes de son péristyle. Au sortir de la forêt, elle semble un temple romain dédié aux dieux sylves. Ses galeries de bois maigres et fragiles viennent buter, sous l'auvent, contre les fûts robustes de pierre. Sur les côtés, dans la muraille pleine, des balcons de style Louis XV rebondissent en avant des fenêtres étroites : on se demande par quel hasard cette ferronnerie précieuse est venue échouer là. Les proportions sont amples, on dirait que le maître à bâtir, d'instinct, a senti la nécessité d'équilibrer les glaciers.

La vallée s'élargit à l'horizon, et le ciel recommence à jouer son rôle dans la prairie. Le clocher de Villaroger répond sur l'autre versant à celui de Sainte-Foy, et par-dessus les toits de ce village, aplatis et mats autour de la flèche brillante, on aperçoit l'Isère qui se déroule avec ses gravats dans un lointain mouvant et bleuâtre. La rivière maintenant devient fleuve. Elle contourne avec une majesté de figure mythologique la forêt de Malgovert. Mais aussitôt d'autres montagnes se croisent et se rabattent devant elle, encadrant au loin d'autres neiges, et lui faisant jusqu'aux plaines françaises une noble conduite : on dirait d'une femme qui découverte par le vent des Alpes, surprise à un carrefour, ramène sur sa poitrine, d'un mouvement chaste, les pans de son fichu.

A ce moment nous joignons la route qui s'en va vers le Val d'Aoste, en Italie ; et de même que la Maurienne range ses maisons le long de la route du Mont-Cenis, ainsi en Tarentaise les villages de Séez, Bourg-Saint-Maurice, Bellentre, Aime, Moûtiers font la haie au bord du chemin qui mène au Petit-Saint-Bernard. Entre leurs murs, sous la surveillance de leurs fenêtres et de leurs portes, chaque bande d'émigrants, chaque compagnie de soldats, chaque

procession de confrérie prend l'allure d'un cortège... A Séez, un troupeau de sept cents moutons descend la grand'rue. En tête, marchent deux mulets carillonnant de tous leurs grelots, l'un blanc, l'autre brun, portant de chaque côté de leur bât un panier. C'est là que les bergers installent les agneaux qui naissent en cours de route ; dès qu'ils auront la force de trottiner, ils se joindront à leur mère, laissant la place à d'autres nouveau-nés. Puis viennent quatre hérauts, quatre béliers dont les clochettes donnent la réplique aux autres sonnailles ; des choux de laine se détachent de leur échine tondue, indiquant la toison de l'année précédente et révélant sa qualité. Puis des centaines de moutons, de béliers, de brebis. Ils occupent toute la largeur du chemin ; mais le troupeau, parvenu au guichet de la douane française, après un moment de confusion, s'étire comme le fil d'un écheveau qu'on débrouille.

Aujourd'hui, ce sont les gabelous qui touchent le droit du péage, autrefois c'était le comte de la Val d'Isère. Maintenant il dort dans une niche à l'église, et son corps étendu, aux attaches puissantes, semble porter le poids de la montagne ; il a croisé les bras sur la poitrine, en un geste de résignation analogue à

celui des femmes de son pays ; ses pieds éperonnés s'appuient sur une bête accroupie ; dans sa main, il tient encore la grande épée qu'il brandissait aux croisades. Son tombeau, ici, marque l'importance du carrefour ; il a la même signification que les vieilles tours qui jalonnent le passage et qui sont bâties avec des galets de l'Isère. Elles achèvent de s'écrouler, il se résigne à ne plus combattre ; elles font comme lui de grands gestes inutiles. Les forts modernes sont plus haut situés, prêts à balayer le col du Petit-Saint-Bernard des trajectoires de leurs boulets ; au lieu de se montrer avec ostentation, ils se cachent, d'autant plus redoutables que secrets... Quand on découvrira, dans quelques siècles, un fragment de béton armé, un canon rouillé, on sourira pareillement ; le bastion de l'artillerie paraîtra, comme la tour féodale, un vieil invalide endormi...

A l'entrée de Bourg-Saint-Maurice, devant la porte d'un moulin, une femme tarine, orfévrée comme une idole, en tablier de soie pourpre, est assise sur un petit cheval noir, au poil satiné, harnaché de pompons rouges, de franges de laine, de grelots, de chasse-mouches. Au frontail, que surmonte un plumet, pend une plaque de cuivre où s'inscrit l'ancien écusson

sarde. Des queues de renard, teintes en grenat comme l'amarante, oscillent de chaque côté des œillères. Le poitrail, où luisent des rosaces de métal, est garni d'une résille de rafia qui balance ses dessins de sparterie naïfs et criards ; et, à chacun des mouvements que fait la bête impatiente, toute la monture se reflète dans une flaque d'eau, qui ajoute encore à ce clinquant ses luisants de métal. La femme, bien campée sur sa selle, porte comme un carquois son énorme parapluie de cotonnade verte. Elle a grand'peine à maintenir une jarre de terre, en attendant que son mari, un homme vêtu de velours noir avec une ceinture de laine bleu céruléen, ait fini de charger des sacs de farine sur une mule blanche. Tous deux ont l'apparence d'un jeune couple aisé qui vient de faire ses provisions à la ville et se prépare à retourner dans la montagne : les joies de la couleur jointes à l'allégresse des grelots, la chanson que fait valoir la broderie, célèbrent leur air satisfait, fièrement heureux.

La grand'rue montante, encaissée, tournoyante est sillonnée de carrioles. Des enfants bronzés jouent et pataugent autour d'une fontaine. Un petit Italien passe avec des galoches, accrochées en chapelet sur l'épaule. Sa gourde

en courge dorée suspendue en bandoulière, le feutre noir sur la tête, il va, il est le passant, l'émigrant, avec tout ce que ces mots peuvent signifier d'insouciance et de jeunesse errante. Les cheveux longs et bouclés, le visage au teint mat, le nez un peu épaté, les lèvres épaisses et sensuelles, relevées aux commissures, le profil faunesque font de lui un de ces petits modèles qui servaient aux peintres du Quattrocento; en d'autres temps, il eût posé pour un saint Jean-Baptiste.

Les devantures des boutiques, avec leurs montants de bois brun et leurs pilastres cannelés, ressemblent aux encadrements de prédelles. Quelques-unes présentent des produits qui annoncent le voisinage de l'Italie, des blagues à tabac en losanges de couleur — c'est Arlequin — des gourdes en peau de bique noire, serties de rouge, et dont le cuir moelleux se parfumera au vin, des pastèques et des piments orangés...

Une des plus fastueuses est celle de la mercière, car ici la mercière est à la fois modiste et couturière. Sur les champignons qui s'alignent à l'étalage, il n'y a pas de ces chapeaux comme on en porte à la ville, mais la coiffure du pays, la *frontière*, limitée à une vallée, la

Tarentaise. Ce mot de *frontière* ne fait pas allusion, comme on paraît souvent le croire, au voisinage de l'Italie. Car la chose est beaucoup plus ancienne que la séparation de la Savoie et du Piémont, et elle existait déjà au temps où les destinées des deux provinces étaient dirigées par le même duc. Mais les mots s'usent et s'émoussent, comme un objet qui a beaucoup servi et qu'on entretient mal. De même que tous les anciens termes du langage populaire, la *frontière* s'approprie exactement à l'objet qu'elle désigne. Emboîtant étroitement la tête, elle s'évide au-dessus du visage en un double croissant d'or, et fixe ses trois crampons sur le *front* et les tempes. Le galbe de sa découpure fait penser à la fois au trèfle à quatre feuilles, au sommet d'un cœur, aux griffes qui retenaient jadis les pommes de senteur, à la capuche d'un faucon. Il y a en elle quelque chose de l'escoffion que mettait Marie Stuart, et il se trouve qu'après tant de siècles cette coiffure, que le crâne avait modelée à son image, a réagi lentement, lui a imposé peu à peu la discipline de son armature, et déposé sur les tempes et le front des stigmates en dépressions.

Sous ces attifets ornés de galons d'or et d'argent, et devant aller d'une oreille à l'autre, se

balancent des jugulaires assorties à la coiffe, aux nuances du fichu et du tablier, qui sont chiffonnés en montre et se détachent sur le drap noir dont on confectionnera la robe. Tandis que les formes sont immuables, les architectures établies, l'imagination s'évade à l'aide des couleurs dans le domaine de la fantaisie, et parvient à une richesse inconnue à nous autres modernes, qui prenons l'absence de couleur pour de la distinction.

Les choses, un peu abstraites, sont disposées dans la vitrine suivant l'ordre qu'elles ont dans la toilette. La marchande, dans son magasin, réalise sur elle l'union de ces différentes parties du costume, les relie entre elles et leur communique les plis, les attitudes de la vie. Le front grave, poli comme de l'ivoire, serti dans sa gaine d'or, le fichu, *le mouchoir* ramené sur la poitrine, un cœur et une croix passés dans un coulant de velours, un tablier de soie sur la jupe en cloche, pesante et roide, elle se tient devant son comptoir, tricotant avec un fil brillant qui paraît être de verroterie. Dans sa corbeille, se déroule un peloton de ce fil, où des perles de couleurs diverses ont été passées à l'avance selon un nombre prévu, de manière bue d'elles-mêmes elles viennent se placer et

former un dessin sous les aiguilles qui font les jugulaires. Tout en m'expliquant que pour les plus fines, les plus légères, elle combinera les cordelettes de soie noire et les grains de marcassite dorée, la Tarine me montre des assortiments plus précieux encore, des galons à cannetille, des passementeries d'argent, toute une orfèvrerie qui se répand des tiroirs sur les draps, les velours et les soies. Elle prévoit des mariages de tons en vue des robes de noces, et pose de la façon la plus heureuse une frontière d'argent sur un damas vert, une frontière d'or sur un broché bleu gentiane, une frontière or et noir, qui paraît niellée, sur un velours cerise ou sur un fichu violet. De la première, elle dit : ce sera pour une blonde ; de la seconde : je la conseillerais à une rousse ; et de la troisième : je l'indiquerais à une brune.

Puis elle me fait voir de longues épingles à boule d'or, qui dans les grandes occasions maintiennent la chevelure ; mais la chevelure, où est-elle ? On n'en soupçonne la couleur véritable que sur le front et sur la nuque, à l'endroit où, avant de se plier à la rigidité des torsades, elle ondule en frisons soyeux. On aperçoit seulement trois bourrelets qui s'enroulent derrière la tête comme un triple cer-

ceau : nul ne reconnaîtrait les cheveux dans ces torsades gainées, selon les circonstances, de coton, de soie ou de velours. Mais les serrer, les adapter étroitement à la frontière, exige du temps et de la patience ; si elles ont l'avantage d'être solides, si les fagots de bois, les ballots de foin peuvent s'appuyer sur elles sans y apporter aucun désordre, par contre elles ont l'inconvénient de rendre les femmes esclaves les unes des autres, en les obligeant à se coiffer mutuellement.

Lorsque saint Colomban vint évangéliser les montagnes, il prévint, raconte la légende, que toute femme qui jetterait les yeux sur un miroir serait changée par Dieu en serpent. Depuis ce jour, les cheveux des Tarines s'enroulent comme des serpents, et pour fuir la tentation de la coquetterie, elles sont bien obligées de ne pas les tresser elles-mêmes. Et la marchande ajoute en souriant : « Autrefois, vous n'auriez pas trouvé dans tout le pays le moindre miroir ; aujourd'hui, on se fait toujours aider, mais on se regarde. » Et je reste confondu qu'une coiffure aussi somptueuse ait des austérités de serre-tête monacal.

* * *

C'est l'intérêt des grandes routes qui vont d'un pays à un autre que d'évoquer à chaque pierre milliaire, à chaque pas, un souvenir d'histoire, que d'être marquées par de belles ruines qui racontent la conquête et la garde du passage ; mais en même temps que tout y parle de défense, de lutte et d'intérêts, tout y révèle l'influence du voyageur, y porte un reflet du pays d'où il vient, de celui où il va, la lente et cependant sûre victoire remportée par l'étranger sur l'indigène, la mort et l'abdication des costumes et des usages particuliers à la province devant d'autres habits et d'autres coutumes. De même qu'en Maurienne, je devais presque sans cesse me tenir en marge du chemin qui conduit au Mont-Cenis pour retrouver les images de la vie ancienne, de même ici il me faut quitter, quelques jours, celui du Petit-Saint-Bernard pour découvrir, sans discordances, la représentation harmonieuse et pleine de ce que j'ai soupçonné jusqu'à présent. Au moment où je contemple dans la boutique ces ornements, ces fichus, ces broderies, je me réjouis déjà des splendeurs

qu'ils me promettent et que je sais trouver à Peisey, ce centre orfévré qui rayonne dans la Tarentaise comme une grande rosace de couleur dans une église aux murs nus.

Avez-vous jamais remarqué comment dans une cathédrale, après avoir franchi quelques pas dans l'obscurité que jalonnent vaguement les piliers de la voûte, une verrière que vous n'aviez pas encore vue vous illumine brusquement sur un des bas-côtés, une statue blanche se dresse doucement au milieu de l'ombre ?... Le village de Peisey surgit pareillement... Vous avez quitté la grande nef de la Tarentaise, et vous marchez longtemps au milieu d'une voluptueuse fraîcheur végétale, dans une gorge oubliée, perdue, tout emplie du vacarme d'un torrent qui dépose sa buée sur les fraises et les campanules violettes, quand subitement à un détour, un grand rocher se découpe sur le ciel, surplombant le ravin, et dominé par une croix de bois massif : c'est la première annonce.

Puis les deux versants, qui semblaient s'agrafer à cette croix, s'écartent pour se rabattre, plus loin, sur un fond de neiges très pâles. Bâti sur un piédestal de prés et de champs, le village descend et pousse une à une ses maisons, ses chalets de bois brun vers le torrent.

Au sommet de la silhouette, le clocher élève sa tour blanche en minaret, si haut que les toits en paraissent aplatis et que la flèche semble surpasser la crête des glaciers. La pente est si raide qu'on a dû, pour trouver la place des tombes autour de l'église, bâtir un terrassement que soutiennent de grosses colonnes rondes, frustes, et que l'enclos du cimetière ressemble à un jardin de forteresse gagné sur un rempart et cultivé entre les créneaux. Le long du parapet, les petites chapelles d'un chemin de croix s'espacent comme autant d'échauguettes, entre lesquelles on aperçoit les couronnes et les fleurs.

C'est le jour de l'Assomption. Compassées dans les plis nombreux de leurs robes, les femmes gravissent le chemin tournant en répandant leur gloire, et elles entrent ainsi dans l'église où s'ajoute à leur splendeur le reflet des ors et des verrières. L'autel en bois doré, redoré, contourné irradie dans la pénombre d'un or doux, amorti, jaune, sur lequel s'enlèvent l'or vert des flambeaux et l'or rouge de la lampe. Le prêtre officie en chasuble d'or, et l'on retrouve sur le tissu de son vêtement les nuances précieuses du sanctuaire. Les lanternes de procession se découpent au-dessus de la

tribune des orgues, et les croix accrochées contre les piliers des bas-côtés se parent des ceintures de mariées, arrondissant au-dessus du Christ leur symbole d'amour.

Agenouillées sur leurs prie-Dieu, les paroissiennes semblent absorbées dans la contemplation de l'autel, et leurs yeux s'ouvrent sur les chemins bleus du Paradis. Tandis que leurs têtes d'idoles s'inclinent devant l'ostensoir, les frontières orfévrées font dans la nef comme un remous de vermeil. Les fichus et les tabliers, rangés en files, rapprochent des violets et des rouges, des jaunes et des bleus, des ponceaux et des vert-mousse, des points d'argent et des velours noirs. La moitié de l'assistance se reflète dans l'autre, une lampe d'autel dans une aiguière, chaque objet porte en lui une étincelle de feu, un rayon de soleil ; ce qu'il évoque est plus beau encore que ce qu'il réalise ; chaque nuance en suggère une autre, faisant des murs froids, des paravents aux teintes plates, transformant les femmes en véritables châsses dont le doux éclat fait trembler des insectes d'or. Et la pauvre église, qui couvre des mystères éblouissants, devient un somptueux vitrail chargé de rêves et de souvenirs, une verrière d'où les fidèles semblent descendues...

La couleur des costumes, la beauté de la matière leur communique une sorte de raideur hiératique, d'immobilité sacrée ; elles ont l'air elles aussi d'être serties de plomb dans le dessin vigoureux d'un maître verrier, ou incrustées comme des icônes dans une mosaïque byzantine. Plusieurs de ces femmes sont belles, mais non point d'une beauté piquante. Rien ne contrarie leur gravité, et l'on ne voit sur leurs visages que les traits majestueux de cette race sarrazine, solennelle et glorieuse, à laquelle appartenaient peut-être leurs ancêtres... L'une d'elles, surtout, jeune, me révèle à chacun de ses gestes la noblesse de son hérédité. L'ovale de son visage s'inscrit dans le double croissant d'une frontière en velours vert. La peau mate a des transparences nacrées que fait valoir le voisinage de la jugulaire perlée de corail. Sous la courbe brune des sourcils, les grands yeux noirs regardent obliquement ; le nez un peu arqué, aux ailes frémissantes, trahit seul, avec un imperceptible remuement des lèvres rouges dessinées en accolade, l'émoi sensuel de cette créature impassible. Le cœur et la croix d'or, enfilés dans un ruban de jais, reluisent au milieu du plastron de dentelle blanche, que soulève

doucement la respiration de la poitrine ; le fichu et le tablier de soie rose guillochés d'argent ont l'air d'un buisson d'églantiers inondé de lune. Les mains jointes dévident les grains du rosaire et, à chaque mouvement des doigts, le chaton d'une bague en pierre verte paraît être un de ces petits insectes durs, taillés comme une émeraude, qu'on appelle des cétoines et qui se plaisent au cœur des corolles.

Par endroits, dans l'église, les couleurs s'apaisent en taches brunes ou noires, qui font comme des îlots sombres au milieu de cette joaillerie. Ce sont les mouchoirs dont les vieilles femmes enveloppent leurs visages jaunes, cireux, aux traits dramatiques. Elles aussi en leur temps apportaient chaque dimanche toute leur ingéniosité à varier, à combiner des parures. Mais elles n'ont pas attendu d'être des aïeules pour quitter le rose ; l'âge venant, elles ont eu l'esprit de ne pas vouloir paraître ce qu'elles n'étaient plus, de reléguer ces ornements et de les laisser à d'autres. Peut-être aujourd'hui, les regardent-elles sur leur fille ; mais elles ne les voient pas avec un sentiment de haine, et cette résignation avouée leur prête une nouvelle beauté, d'un autre caractère.

Jeunes ou vieilles, elles comprennent presque toutes que l'obéissance aux anciens usages leur donne un attrait particulier et qu'elles atteignent à la grâce féminine, à la puissance de séduction en s'inclinant devant des lois obéies de tout temps, et supérieures à leur goût personnel. Même celles qui passent vingt, trente années à la ville et reviennent ensuite au village en reprennent, dès le lendemain, le costume... A peine si quelques-unes y renoncent et continuent à porter ici les modes des grands magasins : à côté des autres elles forment un groupe terne, et quand on les voit, au sortir de l'église, se répandre dans la foule en compagnie de celles qui ont encore le sens mystérieux des couleurs, on croirait voir des fourmis qui entraînent quelque beau papillon velouté.

L'office s'est terminé par des prières agrestes où l'on demandait à Dieu de protéger la récolte ; le prêtre disait un verset que reprenaient en chœur tous les assistants, et ce qui montait sous la voûte en un murmure alterné, c'était bien leur intime préoccupation. La religion redevenait humaine. Et le curé, en termes simples, ayant autorisé chacun à travailler en raison de la saison tardive et de la récolte

brusquée, tous les habitants, cet après-midi, sont aux champs...

Par-dessus leurs frontières, les femmes ont mis des mouchoirs en indienne blanche à fleurettes, les jeunes filles des fichus rouges. Il semble que des coquelicots et des marguerites se congratulent. Actives, elles vont, viennent, se penchent, leurs bras plongent dans les prés, elles paraissent attelées à un travail géant par l'effort et l'attention qu'il demande, leurs jugulaires d'or ondulent sous leurs cous, elles sont comme Ariel du *Songe d'une Nuit d'Été :* avant le crépuscule, elles ont à suspendre une perle à chaque fleur... Les hommes entassent les bottes de foin sur les carrioles, tendent les cordes en travers des charges rebondies, et cela donne lieu à de belles attitudes caractérisées, rudes, puissantes qui se profilent sur les champs avec la même vigueur que les maisons et le clocher dans le paysage. Un grand gas, arc-bouté sur ses jambes, engagé dans les brancards, retient un traîneau lourd qui glisse sur la pente, et tout son corps tendu, raidi des pieds à la tête, dans le même effort, correspond à la ligne oblique du ravin, cependant que ses bras pliés, relevés s'accordent avec le redressement des montagnes. Une femme encore

jeune monte lentement le long d'un vieux mur, dix fois, vingt fois, courbée sous un ballot qui pèse à sa nuque.

A mesure que l'heure avance, les champs se vident, mais les chemins se remplissent, se peuplent, s'animent d'allées et venues. Tous les chars, à la file, rentrent au village... Les femmes, couchées là-haut dans le foin, s'érigent en reines ; les hommes s'asseoient sur le brancard de la carriole peinte en bleu perruquier. Pas de chansons, mais une fierté silencieuse, une gravité endurante. Les mulets s'avancent dans un tintinnabulement de grelots qui leur font une parure sonore. Au-dessus du licou, orné de pompons de couleurs, un corno de cuivre, pareil à une dougas russe, se dresse entre deux tiges recourbées, munies de clochettes et de pompons violets ; aux œillères, au frontail, sur la muserolle, à tous les carrefours de courroie brillent des clous, des bossettes taillées en cabochons et de grosses plaques de cuivre où sont gravés des initiales et des dessins d'un modèle qui, souvent, date de plusieurs siècles ; et ces bêtes, ainsi caparaçonnées, évoquent le souvenir des chérifs arabes qui, soucieux de ne point déplaire à Allah, mettaient à leurs mules des colliers de femme...

Tandis que le ciel rose fait roses les glaciers, les murailles et le sommet du clocher, l'église et les maisons se tassent dans l'ombre, où s'allument déjà quelques feux. L'odeur du foin coupé remplit le village. Toutes les portes sont ouvertes à double battant pour accueillir la récolte parfumée. J'entends un accordéon qui scande un air de montferrine, et, guidé par le rythme, j'arrive à une grange où dansent de jeunes hommes et de jeunes filles. Les bras se balancent, font le geste d'une vieille qui dévide un rouet, ou bien se baissent et semblent glaner, ramasser des noix ; la croix et le cœur brillent et s'éteignent, la jupe ondoie, les yeux se ferment à moitié ; les danseurs, sensibles à la même rêverie, alanguissent leur cadence et, pris tout à coup d'une sorte de furie passionnée, enlèvent leur danseuse et la font tournoyer...

Ces hommes, ces femmes qui dansent la montferrine, qui rentrent la récolte, dont les costumes paraissent l'épanouissement du vallon, qui hument l'odeur des prés et la buée limpide des ruisseaux, il semble que leurs jours soient voués à la pastorale et qu'ils n'aient pas d'autres pensées que celles qu'inspire la vue d'un campanile, d'un champ, d'une parure.

Plus haut que Peisey, que le hameau de Nancroît, au milieu des sapins et des mélèzes, on aperçoit des trous de mine, et les habitants ne songent qu'au jour où leur vallon si vert, si imprégné de fraîcheur, ne sera plus qu'un ravin noir, enfumé, où ils s'accroupiront comme des bêtes, dans un couloir souterrain, au lieu de faner, de respirer librement, où la fumée des puits desséchera, tondra le beau gazon vert, obscurcira la vue des glaciers.

En eux comme chez tous les montagnards, sommeille une imagination de chercheurs de trésor. Cette idée hante les dix ou douze villages qui regardent Aime. L'un ne parle que de cette amiante dont les Romains tissaient leurs draps mortuaires, l'autre de sa galène argentifère, un troisième de son torrent qui charrie des paillons d'or. Pierre philosophale, dont le secret obstinément poursuivi les empêche de goûter pleinement leur condition : pour trouver une parcelle d'argent dans sa gangue de plomb, ils perdront à tout jamais la vision si limpide et si claire de leur pays natal.

*
* *

Car c'est bien là un pays dans un autre, que

cet instant de la Tarentaise. Il semble qu'après avoir quitté le Petit-Saint-Bernard, elle se recueille avant d'affronter les défilés du Saix qui introduisent à Moûtiers. Elle s'élargit, se creuse davantage, les montagnes se reculent et s'incurvent comme les bords d'une immense jatte qui, à certains jours de l'été, paraît taillée dans du verre irisé. Le bonheur de la lumière, la séduction des grands espaces qui annoncent et font espérer la plaine, le bien-être de ces dix ou douze villages qui se contemplent et se rallient au clocher d'Aime, s'y traduisent par toutes sortes de détails compliqués et charmants : la forêt plus touffue, les champs plus féconds, aussi les chalets de bois plus ornés, les costumes plus ardents, le harnachement des mulets plus riche. Cela devient sensible, bien entendu, non pas au long de la route banale et rapide, qui passe et ne s'arrête jamais, mais lorsque l'on muse par les petits chemins qui flânent lentement et voluptueusement, sur l'autre rive de l'Isère, à mi-côte, en la dominant un peu. On pense à quelque plantureuse Normandie. Des vaches petites, trapues paissent derrière les haies. Il y a des rideaux de saules, d'ormes qui indiquent le cours des ruisseaux. On traverse des villages

tapis dans la verdure, dont le groupement seul indique la confiance, la paix tranquille. Au lieu de se planter sur une arête, un éperon de rocher, ils s'affaissent doucement au milieu des clos avec leurs toits posés les uns contre les autres : de loin, on dirait d'un vol d'oiseaux qui se posent sur la terre, au moment où ils n'ont pas encore tout à fait replié leurs ailes...

Ils dorment, cependant que le coq de l'église, lustré, verni, brillant veille sur eux. Je pense, en le voyant si fier, « si brave », à ce vieux papier d'archives où les *procureurs de la facture du clocher* promettent de redresser la croix et de « faire la queue neuve au poulet ». On lit sur le cadran solaire cette mélancolique inscription : *Dies mei sicut umbra declinaverunt*, mes jours ont décliné comme une ombre... Une colonne que surmonte un boulet de pierre lance l'eau par trois branches de fer dans une grande vasque aux bords arrondis. Les chalets, rangés comme des ruches dans un jardin de curé, s'adossent à la colline et font sur elle une jolie tache ; par l'effet du temps, le bois dont ils sont bâtis, d'un jaune somptueux, est devenu roux, ambré ; il y a une harmonie de nuance entre eux et le bouquet de sapins qui les protège en arrière contre

l'avalanche ou la chute des pierres. Les galeries, jetées en avant de leur façade, comme des passerelles, sont découpées en cœurs, en trèfles, en rosaces; de gros blocs retiennent le toit couvert de lattes, de tavaillons; sous l'auvent on voit des paniers ronds, percés d'un trou par où s'écoule le cidre quand on y pile les pommes. Des troncs d'arbres sont allongés par terre, dont la tranche fraîchement coupée a la couleur d'un melon entamé... On entend le bruit monotone d'une scierie qui ressemble au bourdonnement d'un frelon, et se détachant, des claquements secs de battoir sur le linge mouillé. Une femme au front bombé sous la coiffe, comme une Hollandaise de Franz Hals, remplit la mangeoire d'un cheval harcelé de taons, dont la morsure fraîche fait couler sur la robe blanche de grands filets de sang incarnat, pareils à ceux qui s'échappent des stigmates dans les tableaux primitifs...

Tandis qu'en Maurienne, aux carrefours des montagnes, se dressent toujours de grandes croix dramatiques qui semblent donner la discipline au paysage, ici, dans cette campagne heureuse, à la croisée des chemins, à l'orée des bois, se blotissent, mêlées aux buissons, de petites chapelles : ce sont des autels-coffres,

semblables à ceux que l'on édifiait à la Renaissance, pareils à des maisons en miniature, avec un toit sur un fronton triangulaire, une porte de sapin verni faisant claire-voie. A travers les montants découpés en fuseaux, on aperçoit la robe pailletée de la Vierge ou une peinture naïve qui la représente vêtue de satin, de velours et de clinquant, la tête couronnée d'un diadème de vermeil. Comme la Madone, la frontière d'or d'une Tarine apparaît et disparaît sous la verdure, tandis qu'à la lisière des taillis, les javelles d'un champ de blé alignent leurs cônes blonds à côté des pins vert sombre, répétant le même accord que la Vierge et le sous-bois, que la femme et la forêt.

Harmonie des êtres et de la nature, si parfaite que les petits autels votifs ont l'air de temples élevés aux dieux des arbres, des prés et des eaux! Il semble qu'il y ait là un héritage du monde antique et que les habitants de ce pays aient recueilli les usages rituels d'un culte oublié. Depuis le passage du Petit Saint-Bernard jusqu'au défilé du Saix, véritablement cette vallée a quelque chose d'opulent et de païen. Les Romains ne s'y étaient pas trompés. Eux qui savaient débrouiller la carte du monde, ils eurent vite fait de démêler dans

l'enchevêtrement de ces montagnes l'endroit propice à l'étape des armées, aux échanges des marchands, à la nonchalance des voyageurs.

Aime, au milieu de la peuplade des Centrons, faisait figure de cité. Elle possédait un temple, des villas, une grande place pavée en marbre de Villette, un aqueduc qui déroulait ses belles arches par-dessus les tuiles courbes des toits. Le gouverneur de la colonie romaine des Alpes grées et pennines y avait sa demeure. Les travaux des champs amènent sans cesse à fleur de terre les fragments précieux d'une civilisation raffinée. On trouve en bêchant les jardins des gobelets de verre irisé ; le soc de la charrue fait sortir un bracelet, des amulettes ; la pioche heurte un fût de colonne, un morceau d'architrave, un cippe funéraire, une dalle décorée d'une inscription latine ; et le laboureur, penché sur la pierre qu'il débarrasse de sa gangue terreuse, respectueusement, comme un beau fruit, s'arrête un instant pour épeler ces lettres brisées dont il ne comprend pas le sens... Cependant elles sont lourdes d'une signification humaine, elles pourraient l'émouvoir comme les épitaphes de son cimetière et devenir les formules de sa souffrance. C'est une mère qui pleure son enfant, un amant

qui regrette une femme, un Romain qui préfère le Tibre latin au fleuve allobroge, et demande aux dieux de revenir dans son pays natal :

« Sylvain, dont l'image, abritée sous le frêne sacré, est à demi enveloppée de ses branches, dieu gardien de ce jardinet haut situé, nous te dédions ces vers, expression de notre reconnaissance.

« Tandis que, gouverneur en ce pays, je rends ici la justice et administre les biens des Césars, nous pouvons, à la faveur de ta protection bienveillante, parcourir sains et saufs ces campagnes et ces monts alpestres et fréquenter, sans crainte des hôtes qu'elle recèle, cette forêt de pins odorants qui t'est consacrée.

« Veuille accorder que moi et les miens retournions à Rome, et qu'il nous soit donné de revoir et cultiver sous ton patronage les champs que nous possédons en Italie ; je fais vœu, dès à présent, de te consacrer mille grands arbres. Offrande pieuse de Titus Pomponius Victor, procurateur des empereurs. »

Le vœu du gouverneur se réalisa. Il put revenir à Rome, lui et les siens ; et personne dans cette peuplade ne voulut retenir celui qui se considérait ici comme en exil. Il planta des

arbres, et des arbres ombragent encore ce qui fut autrefois le temple romain. Car la basilique de Saint-Martin est toujours au milieu d'un verger, dans les prés qui descendent en pente douce à la rivière. Et le même culte semble se perpétuer, puisque les pommiers entourent les pierres de leurs fleurs, puis de leurs fruits, et que dans l'enclos les chèvres gambadent comme si elles attendaient l'heure du sacrifice.

Au-dessus des branches, la vieille église romane élève sa masse compacte et pleine. Les quatre murs s'assemblent selon un ordre régulier, soutenant le toit couvert de loses, comme les maisons du pays. On distingue encore l'arc des grandes baies qui s'ouvraient sur les bas côtés, le beau dessin que font autour de l'abside les arcatures aveugles. Le soleil cuit les raisins contre les vieux murs, et tiédit les roses. Le jardin, plein d'abeilles, déroule ses plates-bandes dans une odeur de fruits mûrs, un parfum de fleurs.

Quand on pousse la porte, on croit pénétrer dans une cave fraîche. On retrouve à l'intérieur le plan général de la basilique, la grande nef, la sacristie dans les absidioles, la crypte et la chapelle souterraine, l'indication du

porche et des collatéraux, les poutres brunes, au lieu d'une voûte, supportant le toit. Il y a ici la clarté latine, et non la complication touffue, mystérieuse d'un style du Nord. Cela se lit dans l'ensemble et dans chacune des parties, avec la simplicité un peu froide d'une épure. Seules quelques traces de fresque apparaissent çà et là, sous le badigeon, rehaussent de couleur l'uniformité de cette grisaille : des médaillons d'archevêques, des compartiments qui retracent l'aventure d'Ève et d'Adam, des frises de rinceaux et des simulacres de litres, imitant les étoffes qu'on tendait à l'occasion des cérémonies, couvrent les murs comme des rosiers rouges, et achèvent de se faner dans l'ombre humide ; on dirait d'un héritage du monde antique et de la grâce pompéienne...

Aussi bien les chrétiens, pour construire leur église, ont-ils utilisé les matériaux du temple démoli. Sous les fondations de l'une, on retrouve les traces de l'autre. Il ressemblait à ces basiliques qui s'ouvraient toutes grandes sur les forums des cités impériales et s'offraient aux rendez-vous d'affaires, à la piété, à la justice, comme des carrefours de marchands, de dévots et de plaideurs. Quatre colonnes le précédaient, soutenant un fronton, et sur l'archi-

trave on lisait le nom du maître d'œuvre : *Quintus Verius Urbicus*.

C'était merveille de voir comment cet homme avait su adapter le style de Rome à la nature, et donner un certain caractère rustaud à des formes classiques. Entre les colonnes, il apercevait les montagnes et les pins odorants, consacrés à Sylvain. Alors il voulut les fûts sans astragales, les chapiteaux aussi robustes, aussi nus que des bases, pour la maçonnerie intérieure un revêtement de bois afin de combattre les suintements de l'eau ; pour soutenir le toit, une charpente dont on verrait les poutres brunes, au-dessus des dalles, et pour le couvrir, de belles tuiles romaines, ornées de palmettes et d'acanthes, qui feraient au milieu de la verdure une jolie tache rouge..... Ainsi les architectures romaines mettaient dans ce pays aux formes puissantes une masse convenable ; le goût que les maîtres du monde avaient pour ce qui inspire une idée de force tranquille et sûre se traduit avec bonheur dans les fragments de leurs œuvres ; et il se peut que le sens des proportions vastes, dans les maisons savoyardes, y soit comme un reflet des spectacles naturels, mais nous vienne aussi, par une sorte de lointaine hérédité, de cette ampleur latine.

Évidemment, je ne puis avoir dans le cœur aucune sympathie pour Jupiter, Vesta et une foule d'autres dieux ou déesses, et je donnerais toutes les statues qui se trouvaient autrefois dans le temple d'Aime, pour l'image vivante de cette Tarine qui vient dans l'enclos, détacher les chèvres cous-blancs et les ramener à l'étable. Elle est belle, non pas comme les créatures de certaines races, en laissant deviner sa nudité sous le vêtement, mais au contraire par l'enveloppement même de cette nudité. De même que devant les pleureurs des gisants bourguignons, on ne songe pas au corps, mais aux plis de la cagoule, de même chez elle on ne voit d'abord que l'étoffe lourde, peut-être ensuite le visage rudement taillé, puis le regard, c'est-à-dire la partie la plus immatérielle, inaccessible, impalpable, l'expression morale, d'autant plus profonde, inquiétante que l'apparence physique nous est soigneusement cachée. Les cheveux tirés en arrière disparaissent presque en entier, le front luit avec un méplat de clarté qui rend l'œil bleu plus limpide encore et plus résigné ; la démarche, l'allure, le rythme des hanches, le galbe des jambes s'effacent sous la robe, la taille sous le bourrelet, et le corps s'avance tout d'un bloc,

pareils à ces sonnettes en forme de personnes.

Elle vient détacher les chèvres qui gambadaient tout à l'heure et qui maintenant se soumettent, avec une douceur familière et docile. Ah! les jolies bêtes, dignes de figurer dans le cortège d'un sacrifice païen ou sur la frise en camaïeu d'une villa impériale. Tout l'arrière est d'un beau noir de jais, la tête, le cou, la poitrine et les épaules d'un blanc porcelaine. Une raie de mulet, partant du garrot, suit le cou et se divise sur la tête en deux rameaux qui encadrent les yeux vifs et doux. Et l'allure délicate, fragile des pattes blanches et noires, s'harmonise avec la physionomie éveillée des têtes élégantes.

Ces deux images d'une Tarine au milieu de ses chèvres cous-blancs, et du temple enseveli dans l'herbe grasse du verger, loin de se contredire, s'accordent et s'associent dans ma pensée. Les vieux cultes renaissent devant mes yeux. Je ne sais quel dieu s'empare des êtres qui vivent suivant certains rythmes, des arbres qui montent dans la forêt consacrée, des eaux qui descendent en usant les rochers, du vent dans les branches. Partout je vois les symboles d'une religion qui est dans les choses plus que dans les dogmes. Cette femme en ra-

menant son troupeau répète un geste bucolique, vieux comme le monde ; devant une croix, elle se signe ; mais l'instant d'après, elle envoie à un saint patron la prière que ses ancêtres adressaient aux forces divinisées de la nature. Elle est païenne, c'est-à-dire au sens originel de ce mot, paysanne, puisque ce mot désigna dans l'empire romain les gens de la campagne qui continuaient à pratiquer l'ancien culte, alors même que le christianisme était devenu la religion officielle. Paganisme, c'est-à-dire religion des paysans, qui mesurent le surnaturel à l'aune du bon sens, et aussi fidélité aux anciens mythes, persistance des vieux usages dans un monde nouveau. Paganisme, c'est-à-dire religion du pays. Changez les rites, les noms des dieux, le costume des prêtres, ce que les paysans vénèrent vraiment, c'est leur foyer domestique. De même que la patrie se ramène pour eux aux limites de leur village, leurs adorations s'élèvent vers le ciel avec la fumée qui s'échappe du toit de leur maison. En exil ils ne mêlent pas leur dieux lares à ceux des autres villages, et groupent leurs regrets. Ce qu'ils demandent avec ferveur, comme le procurateur impérial, c'est de revenir et de mourir où ils sont nés ; la flèche de leur clo-

cher les rallie au cimetière de leurs morts.

Rien n'est plus émouvant, au long de la route où s'achève mon voyage, que le spectacle de cette domination exercée par la nature sur les hommes de la montagne. Il y a là comme une sorte d'envoûtement, qui agit sur les moindres détails de la vie comme sur les grandes données de la mystique, de la guerre et de l'histoire. De même que la forêt inspire aux habitants le style de leurs chalets, que le paysage suggère au maître d'œuvre une construction puissante, que la carrière de Villette donne sa brèche lie-de-vin aux colonnes des péristyles, aux piliers des voûtes romanes, aux soutènements des chaussées, la rivière creuse le passage, indique le chemin par où les races chassées de la plaine qu'elles occupaient, traquées, poursuivies sont venues se réfugier dans ce pays comme dans un retranchement.

Les Romains, grands voyageurs, suivent cette route naturelle qui traverse les Alpes ; au point le plus élevé, pour apaiser la violence des forces naturelles, ils dressent une colonne et une statue au Jupiter olympien ; et le dieu de pierre symbolise la sauvegarde du passage. Aux carrefours, ils établissent des camps, des

fonctionnaires, des hôtelleries, des temples ; aux défilés, des postes fortifiés. Saint Jacques évangélise la Tarentaise ; de même que le prêtre se sert de la langue latine pour prier, ainsi le maître d'œuvre utilise pour édifier son église les pierres et les fondations du temple romain. Saint Bernard de Menthon renverse les idoles élevés sur le sommet des Alpes ; le passage dédié à Jupiter, il le met sous l'invocation du Christ ; le col de Joux devient le col de Saint-Bernard, et la croix remplace une statue antique ; mais la grande affaire demeure la tutelle du voyage. Au défilé du Saix, une Vierge dans sa niche vous sourit ; vous n'y prêtez aucune attention parce que le ciel est bleu et que les faneuses sont aux champs, la figure dorée est grossière, et vous ne pouvez en comprendre le pathétique, parce qu'il ne vous est jamais arrivé d'être surpris, suffoqué par la tourmente, et de trouver un abri tiède aux pieds de la petite madone ; mais la formule de la supplication, gravée dans le rocher, ressemble étrangement dans la simplicité laconique de ses trois mots latins, *Iter para tutum*, à celle que le gouverneur de la province faisait creuser dans le granit : elle réclame de nous la confiance qu'il avait en Sylvain.

Partout la voie romaine est devenue la voie chrétienne ; les noms, les ruines veulent vous en persuader. Moûtiers, c'est la ville créée autour d'un monastère, comme elle s'amassait jadis auprès d'un camp ; le diocèse de Tarentaise, l'ancienne province des Alpes grées ; les châteaux des évêques, les anciens postes fortifiés qui commandaient les étapes des légions ; leurs châtelains, comme les chefs des garnisons romaines, les *portiers des Alpes*. Et les croix dressées aux lieux mêmes qui furent désignés de tout temps comme les carrefours de l'audace, du profit, de la méditation, restent les images lumineuses des puissances inéluctables.

*
* *

Elles m'ont accompagné jusqu'aux limites de la Tarentaise, à cette petite ville de Conflans, où doit s'achever mon voyage. Pourquoi le terminer là plutôt qu'ailleurs ? Si je faisais une conduite à l'Isère, je retrouverais bientôt, à une portée de fusil, les ruines de Miolans et de Montmélian. D'ici je découvre le domaine primitif de nos princes, entre les montagnes qui gardent les avenues des Alpes. Ici la rivière,

jusqu'alors contenue dans une gorge, trouve enfin les échappées lumineuses qui l'acheminent aux plaines du Dauphiné. Au confluent de deux paysages, l'un terrible, l'autre parfai tement ordonné, l'extrême citadelle des évêques de Moûtiers regarde tout ensemble vers la Tarentaise et vers la Combe de Savoie, et s'ouvre sur elles par deux portes fortifiées qui s'appellent encore la porte Tarine et la porte de France.

Ce qui frappe, c'est l'unité avec laquelle cet ancien bourg se montre au passant qui le voit du dehors; ses maisons se groupent pour la défense, se tassent pour avoir chaud, s'agenouillent devant un château, une église, mais se campent fièrement au sommet de la colline. On sent qu'elles veulent *paraître* ainsi, et il y a de la provocation, de l'allure dans leur silhouette découpée le soir, en ombres chinoises, sur le ciel cuivré... Il faut grimper dans les vignobles qui vont jusqu'aux pieds de ses murailles, traverser de part en part la complication ingénue et subtile de ce pourtraict de ville, afin d'en surprendre l'émotion et les attendrissements. Rues étroites qui montent en sinuosités, venelles sombres qu'enjambe un pont, arc-boutants qui étayent des

murs, vieux marteaux de porte, fontaines à quatre branches, qui jacassent aux carrefours sous la protection d'une croix en fer forgé et, sur une place subitement élargie, une maison de briques roses, avec des fenêtres italiennes, qui semble, après toutes ces pierres grises, noircies, un palais vénitien. Les femmes vont à la fontaine en portant sur leur tête des amphores, comme des personnages d'Homère. Et chaque allée, comme à Chambéry, nous ouvre un nouveau monde inconnu, inexploré ; on pousse une barrière de bois, on descend quelques marches disjointes, et l'on se trouve dans des jardins en terrasses. Des parterres de fleurs, des sentiers faits pour la promenade lente, la lecture d'un bréviaire. Par delà les plates-bandes et les fragments de remparts qui soutiennent en automne le poids des fruits, on découvre la vallée noyée de brumes, où la rivière toute droite ressemble à une grande épée d'argent couchée dans un écrin de velours bleu... Le soleil depuis un moment a disparu, s'est enfoncé derrière les montagnes ; très haut dans le ciel, triomphe un gros nuage qui devient un nuage d'or sous les derniers rayons. Il s'allonge, s'étire en un brandon de feu et finit par faire, avec la flèche de

l'église, une croix aux bras d'or, et le village s'endort sous ce signe...

Et vraiment, quand je pense au voyage sentimental que je viens d'accomplir à travers mon pays, je ne trouve pas un symbole qui en exprime mieux l'âme. Depuis le petit Charlemagne, qui se barricadait dans les murs du château de Chillon, jusqu'au roi d'Italie, il y a toujours eu dans les armes de la maison de Savoie une croix blanche sur fond rouge, la croix d'argent sur champ de gueules. Les femmes, en Maurienne, en Tarentaise, portent toutes la croix sur la poitrine. D'argent ou d'or, petite ou grande, maigre ou opulente, plate ou taillée à biseaux, à peine effeurée d'une intaille ou sculptée en haut relief, elle se balance toujours au bout d'un ruban, sous le cœur, *l'esclavage*. A la rencontre de deux chemins, au sommet d'un col, à un passage dangereux, toujours on rencontre une croix. Elle surmonte les églises, protège les cimetières, guide les processions. Mais qu'elle symbolise l'amour divin, l'amour humain, la fidélité au prince, la sauvegarde du voyage, le hasard des carrefours, il faut la respecter, même si l'on ne vénère pas ce qu'elle représente, parce que taillée dans la pierre, équarrie dans le bois, forgée dans le fer,

ciselée dans un métal précieux, ouvrée par un maçon, un charpentier, un forgeron, un orfèvre, elle demeure un ornement du paysage, une parure de la femme, l'expression d'un souhait immortel, une de ces vieilles et belles choses qu'on reconnaît au toucher autant qu'à la vue, comme les amulettes du berger de Zala...

A l'entrée du presbytère, une vieille femme, assise sur un talus, regarde obstinément le ciel comme si elle voulait en recueillir à tout jamais la substance magnifique. La grille qu'elle a poussée derrière elle demeure entr'ouverte sur un jardin silencieux, entre de lourds piliers qu'enlace une vigne sauvage. Au-dessus d'une croix aux montants enveloppés de lierre, le clocher bulbé prolonge encore dans le crépuscule son rêve oriental... Immobile, elle quête avidement les dernières lueurs, et sa robe d'un vert olive, à l'ancienne mode de Tarentaise, se tasse en gros plis, comme une sainte Anne qui serait sculptée dans le noyer d'Argentine. Sa frontière se dissimule sous le cachemire noir, cachemire de deuil des vieilles qui ont des tombes au cimetière, et sous le voile que l'armature de la coiffe oblige à certaines cassures de grand style, les trois

crampons d'or étincellent dans l'ombre. Telle une religieuse qui serait embéguinée de noir, ayant jeté sur sa tête une mantille austère, elle nous donne l'idée d'un temps plus long que les années d'une existence humaine; le costume qu'elle porte ressuscite des générations; et par lui, cette femme dont j'ignore le nom devient la vieille de tous les temps qui parle au nom des morts à sa descendance, exprimant toute une race qu'elle espère voir se survivre.

Annemasse, 1912-1913.

TABLE DES CHAPITRES

Pages.

CHAPITRE PREMIER. — LE BERGER DE ZALA 1

CHAPITRE II. — CHAMBÉRY 7

Le missel enluminé. — La vieille ville et les rues. — Les boutiques; les enseignes ; les livres de raison : drapiers, merciers, huchiers, apothicaires, orfèvres. — La rue Couverte et les aquarelles de Massotti. — La place aux Herbes et sa fontaine. — Les artisans d'autrefois. — La rue de Boigne, les portiques. — La fontaine de Boigne et la grille de l'hospice de la Charité. — Le château des princes de Savoie et la chapelle ducale. — La dynastie savoyenne : Savoie ou Piémont ? Le portrait de Charles-Emmanuel Ier.

CHAPITRE III. — LA MAURIENNE 103

La pastorale. — Les *portiers des Alpes :* le château des Marches ; Montmélian et la guerre en madrigaux ; le château de Miolans, prison d'État des ducs de Savoie.

L'Arc et la route d'Italie : Aiguebelle, Epierre, Argentine, Saint-Avre, La Chambre. — Hermillon et

Pages.

la légende de Saint-Bénezet. — Saint-Jean-de-Maurienne et la légende de Saint-Jean-Baptiste. La ville. La cathédrale : les tombeaux, le cloître, les stalles de Pierre Mochet et les Noëls de Nicolas Martin.

En marge de la route d'Italie. — Les villages dans la montagne : Jarrier, Saint-Pancrace, Villarembert, Fontcouverte. — Le cavalier. — La porteuse de grain. — La moisson. — La bergère. — Les fillettes. — Les costumes.

Le vallon des Arves : Saint-Jean ; la révolte des Arvans contre l'évêque ; le pré de foire. — La rançon du mariage. — La passion des couleurs vives. — Le port du costume. — La maison : les objets familiers, taillés au couteau. — Le dernier vielleux et sa vielle. — Le matin en montagne. — L'auberge et la servante. — Une amazone rustique. — Saint-Sorlin : le réveil du village. — Vers le col de la Croix-de-Fer. — Les Aiguilles de l'Argentière.

La vallée des Villards et le Glandon. — Saint-Colomban-des-Villards : femmes allant à la noce.

La foire de Saint-Jean-de-Maurienne.

La route d'Italie.—Paysages d'industrie et de guerre. — Saint-Michel-de-Maurienne et le Perron des Encombres. — Valloires et Sainte-Thècle. — Modane et les vieux forts sardes de L'Esseillon. — L'église de Termignon et la Dent Parrachée. — Le prestige de l'Italie : pèlerins, marchands et soldats. — Les *marrons* de Lanslebourg et le passage du Mont-Cenis. — Le danger du voyage : les ex-votos des chapelles. — Les fresques sur les murs.

La Haute-Maurienne. — Lanslevillard : le costume de ses femmes ; Saint-Landry ; les prêtres de montagne ; le retable de Jean Clappier ; la chapelle de Saint-Sébastien : les fresques, l'arc et la flèche, le mystère joué en l'an 1567. — Bessans :

Pages.

le caractère des Bessanais ; leur village ; leur église ; la chapelle dans le cimetière ; la messe, le dimanche ; les Noëls de Bessans. — Paysages de solitude ; la croix de la Passion.

CHAPITRE IV. — LA TARENTAISE. 281

Le départ à l'aube. — Le vallon de la Lenta. — Les fleurs de la montagne. — Le pont de la Neige. — Le col de l'Iseran. — Le premier village de la Tarentaise : Val d'Isère. — La vallée de l'Isère : ravins et éclaircies. — Tignes et les dentellières. Les Brévières de Tignes. — Le mont Thuria. — La tapisserie aux verdures bleues. — Le hameau de la Gurra : les glaciers et les cascades. — Première apparition d'une Tarine en coiffe d'or, dans la forêt. — La maison à péristyle. — Sainte-Foy et la forêt de Malgovert. — Séez et le passage du Petit Saint-Bernard : le troupeau de moutons ; le comte de la Val d'Isère. — Bourg-Saint-Maurice : le jeune couple ; la boutique de la mercière ; *la frontière*, coiffe de la Tarentaise ; les jugulaires, les mouchoirs, les soies et les draps ; la chevelure ; la légende de Saint-Colomban.

La fête de l'Assomption à Peisey ; la rentrée des foins ; la danse dans la grange. — Les mines et la pierre philosophale.

Les villages près d'Aime : chalets, fontaines et vergers. — Aime, cité antique : l'invocation au Sylvain ; la basilique de Saint-Martin sur les fondations du temple romain ; la Tarine et les chèvres cous-blancs. — La voie romaine et la voie chrétienne : Moûtiers, les évêques de Tarentaise et les portiers des Alpes.

Le terme du voyage sentimental : Conflans, l'ancien Albertville. — Le cœur et la croix de Savoie. — La vieille femme.

3830 — Tours, imp. E. Arrault et Cie.